

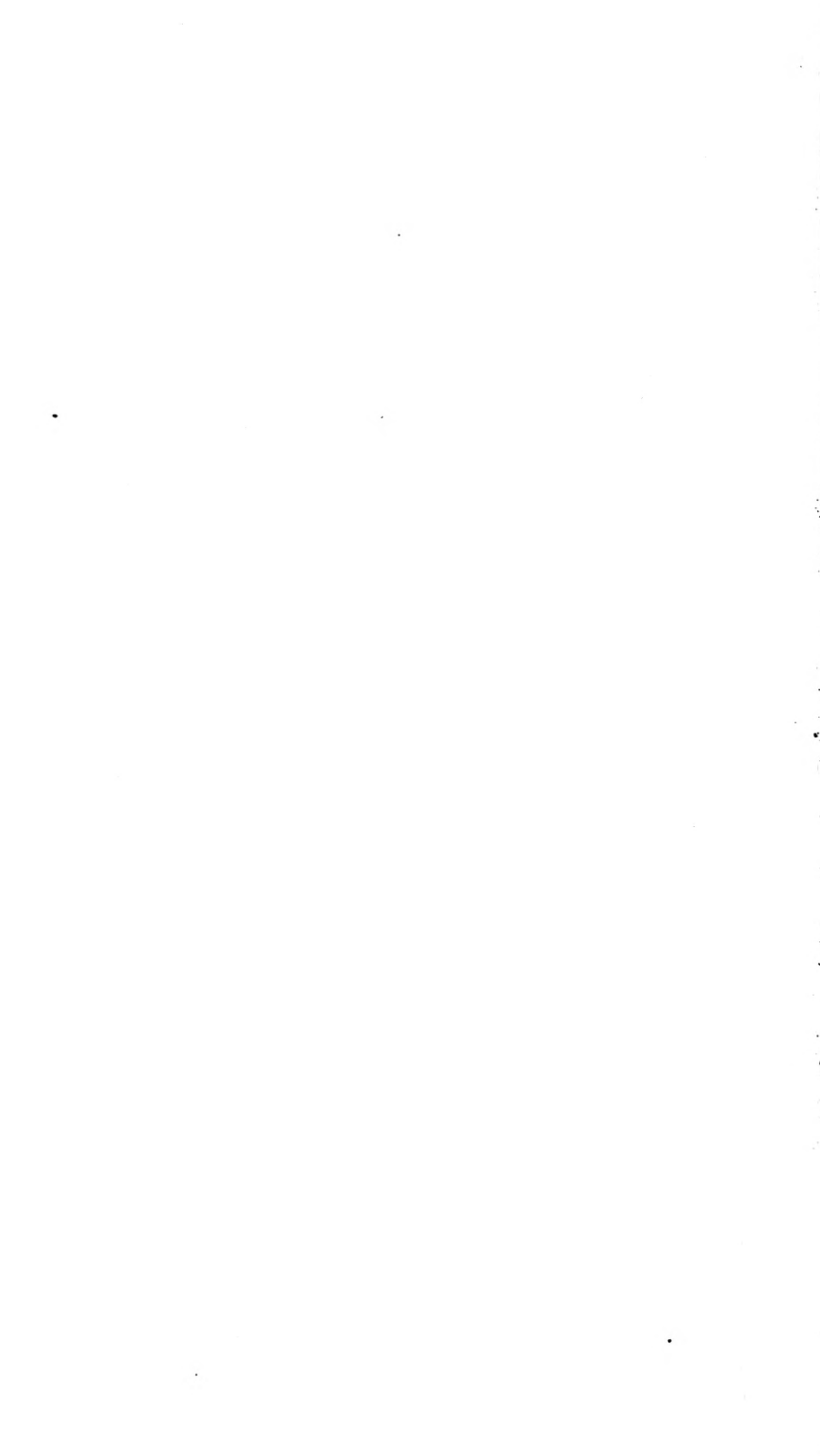
Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

Dominant

210

v.1

SMR.S



ENCLUME OU MARTEAU.

SCEAUX. — IMPR. DE E. DÉPÉE.

ENCLUME
OU
MARTEAU

PAR ÉMILE VANDER-BURCH.

TOME PREMIER.



PARIS
W. COQUEBERT, ÉDITEUR,
RUE JACOB, 48.

—
1846

REVISED

WARREN

THE HISTORY OF THE UNITED STATES



COUP-D'OEIL

Sur les plus célèbres Marteaux de l'antiquité, et de quelques
Illustres Enclumes de l'histoire sacrée ou profane.

*Rien de nouveau ne se pense aujourd'hui,
Vous n'êtes plus que les échos d'autrui ;
Il est trop tard pour prétendre à la gloire,
De rien apprendre aux filles de mémoire.*

LACHAUSSÉE, *Épître à Clio.*

Je ne sais lequel de nos penseurs modernes, cet excellent Montaigne, Swift, Sterne ou ce sublime égrillard de Rabelais, a dit quelque part : Nous sommes tous, petits et grands, jetés en ce bas-

monde pour y jouer le rôle d'Enclume ou de Marteau. Despote et sujet, maître et esclave , chef et soldat , mari et femme , émeutier et sergent de-ville ; tout cela , Enclume et Marteau ; battant et battu au physique comme au moral , selon le bon vouloir du hasard , la part des circonstances , ou les caprices de la fortune. Paul-Louis Courier était pénétré de cette idée philosophique, quand il dit dans un de ses pamphlets : s'il ne restait plus que trois hommes sur la terre, l'un serait roi, l'autre domestique, et le troisième aiderait le premier à se faire obéir par le second.

Cette grande vérité me frappa d'autant plus , que je m'aperçus qu'elle remontait au-delà du déluge de Noé , puisque selon les écrits de Moïse , Caïn aurait été le premier Marteau , et son frère Abel la pre-

mière Enclume. Ajoutez que Caïn et son fils Thubal, passent pour avoir été en sus les premiers forgerons.

Un commentateur minutieux et retors, m'arrêterait peut-être dès cette première proposition : Erreur, me dirait-il, le meurtrier d'Abel, si vous supputez attentivement la Genèse, fit usage d'une mâchoire d'âne, arme que paraissent affectionner particulièrement les héros hébreux, puisque plus tard, vous voyez Samson le chevelu, se servir du même instrument pour tuer dix mille Philistins ; or, il est évident que l'âne avait péri avant Abel, victime sans doute de la dent d'un lion, d'un tigre ou de toute autre bête féroce commune dans les contrées asiatiques ; il resterait donc établi qu'un âne ou une ânesse serait réellement la plus ancienne Enclume du monde primitif.

Ce système posé, nous voyons se succéder d'âge en âge et de siècle en siècle, depuis la tour de Babel jusqu'à la Convention nationale, depuis les querelles d'Abraham jusqu'à la bataille d'Isly, une infinité de Marteaux et d'Enclumes, qui ont eu d'autant plus de retentissement, que des poètes ou des historiens ont pris soin de les glorifier et de nous transmettre les récits plus ou moins exacts de leur élévation et de leur chute, de leurs succès et de leurs revers; car il y a de curieux revirements, de surprenantes inversions dans les humaines destinées; tel parfois voué dans l'origine à l'humble et misérable condition d'Enclume, se révèle plus tard et devient Marteau par l'excès même de la souffrance, ou tout bonnement par la force des choses,

Mais, en thèse générale, ceux qui sont

nés avec un tempérament doux, timide, craintif, qui font de la bonté, de la patience et des autres vertus chrétiennes leur habitude ou leur croyance, ceux-là sont condamnés à la condition obligée d'Enclume pour toute leur vie ; c'est pour les consoler de cette fâcheuse alternative, que la révélation leur promet une existence future de miel, d'ambroisie et de béatitude éternelle.

Nous pourrions, d'après ces observations appuyées de tant de preuves, diviser l'histoire générale dans ses neuf époques reconnues par Bossuet et Puffendorf, en trois catégories, contenant les faits et gestes des Marteaux, toujours Marteaux, des Enclumes, toujours Enclumes, et des Enclumes devenues Marteaux, ou contrairement des Marteaux rabaissés à l'état d'Enclumes.

Mais, me dira à son tour un critique (les critiques sont les plus durs Marteaux de la république des lettres); mais vous n'avez pas sans doute la fantaisie burlesque de nous forger une biographie universelle sur ce thème là ?

Dieu m'en garde ! je ne veux que rappeler à l'appui de mon dilemme quelques noms historiques, et comme pièces justificatives, et pour me donner en passant un petit vernis d'érudition, ce qui ne peut jamais faire de tort à un romancier.

Sans remonter au célèbre Némrod, fils de Chus, petit-fils de Cham, qui vint bien avant les lois contre la chasse, et qui de chasseur se fit conquérant et roi (*ipse cepit esse potens in terra*), selon l'Écriture; nous voyons avec regret le peuple, objet de la prédilection divine, puisqu'on l'appelait le peuple de Dieu, fournir seul aux

Annales du monde plus de tyrans ou de Marteaux que toutes les nations contemporaines qui n'avaient pas le même privilège. Jusqu'à leurs rois David et Salomon, qu'il faut ranger parmi les Marteaux les plus terribles ; car malgré leur haute réputation de sagesse et de sainteté, le moindre petit roi constitutionnel serait détrôné sinon pendu, pour la plus vénielle de leurs peccadilles.

Nous remarquerons en parlant du peuple de Dieu, que chez ce peuple assez mal-propre et peu réfléchi, les femmes y naissaient toutes essentiellement enclumes ; on les battait, on les chargeait des fonctions les plus désagréables, elles ne parlaient qu'à genoux à leur mari, on en épousait volontiers cinq ou six, pour les répudier ensuite, même en faisant profession d'être un patriarche modèle, comme

ces vertueux pachas Abraham, Jacob et compagnie.

Ces mœurs, d'une morale au moins équivoque, se sont conservées religieusement sur le sol jusqu'à nos jours; les nations orientales ont encore les mêmes procédés pour les femmes, et nous les nommons aujourd'hui avec plus de raison barbares et infidèles.

Notre admiration n'en doit être que plus grande, quand nous voyons çà et là quelques Enclumes juives se changer tout-à-coup en redoutables Marteaux; Deborah, qui fut guerrière et bas-bleu, Judith, Dalilah, Jesabel, Athalie, et cette vaillante Jaël, Marteau libérateur, qui enfonça traîtreusement un clou dans la tête du maréchal-de-camp Sizarah pendant son sommeil.

Les populations qui vinrent remplacer

en Asie et en Afrique les enfants d'Héber, que leurs gouvernants prennent le titre d'Empereur, de Pharaon, de Sultan, de Sophi ou de Sha, n'en ont pas moins gémi sous l'oppression la plus pesante ; car ils comptent autant de Marteaux que de maîtres, de Cyrus et son grand-père Astyage, jusqu'à sa hauteesse Mahmoud II, qui n'y allait pas de main morte avec les janissaires.

L'histoire profane ne nous présente également qu'une série de massacreurs, les Grecs et les Romains marchant en tête, se livrant d'atroces guerres, la plupart du temps causées par la rivalité ou l'ambition des Marteaux leurs chefs, qui les tenaient sous leur joug de fer ; les peuples, Enclumes serviles, portant toujours le bât et les coups, répandant leurs sang généreux, et payant les pots cassés.

L'Empire succédant à la république, ce fut bien pis encore chez les maîtres du monde; nous ne voyons de César à Constantin que massacres, assassinats, persécutions, supplices; et nombre de fois les Enclumes par trop maltraitées levant la tête et écrasant les marteaux. Tibère, Caligula, Néron, Commode et autres monstres couronnés périssent victimes de leurs propres forfaits.

Ce qu'on appela le Bas-Empire n'est guère plus édifiant pour la morale, ni plus consolant pour la liberté, soit que les marteaux frappent de Rome ou de Byzance.

Le dirons-nous, hélas! Les pontifes romains eux-mêmes, au mépris de la sainte mission que leur avait laissée le divin Christ, celui qui s'était fait homme et Enclume pour ramener l'égalité et les vertus primitives sur la terre; ces prêtres-souve-

rains déviennent aussi parfois de haineux, de vindicatifs, d'intolérants et cruels marteaux, dont les Ariens, les Albigeois, les Templiers, et les Huguenots n'eurent point à se louer. Sans parler des Borgia, il suffirait d'un Jean XII, pape à dix-huit ans, le plus dépravé, le plus odieux des tyrans ; de l'un de ses dignes successeurs, Balthazar Cossa (Jean XXIII), qui parvint au saint siège après avoir été écumeur de mer, et brigand, pour motiver les schismes qui divisèrent l'Église du moyen-âge. Les abus du pouvoir spirituel vinrent après ces excès et ces crimes, et amenèrent la réformation.

Les femmes ne manquent pas à cette liste effrayante de célébrités criminelles, à ces époques de barbarie et de fanatisme qui couvrent pendant dix siècles l'Europe entière de sang et de bûchers, depuis l'odieuse Frédégonde jusqu'à l'implacable

Marie d'Angleterre , que de déplorables victimes sont immolées dans cette période, de Jeanne d'Arc à Jeanne Gray, de Marie-Stuart à Marie-Antoinette !

Ce nom d'une reine infortunée nous amène à dire un mot de cette grande secousse de la fin du dernier siècle, où toutes les Enclumes en masse se soulevant contre le marteau féodal, il en résulta qu'elles allèrent bientôt plus loin que n'avaient été leurs persécuteurs, et que toutefois le règne de la gloire et celui de la loi se fit jour à travers le sang des échafauds et la fumée des batailles.

Un seul marteau , conduit par le génie et le dieu de la guerre, écrasa sous son bras de fer l'hydre des révolutions; heureux si sa grande épée eût pu rentrer dans le fourreau après tant de victoires, et pacifier le monde qui l'eût béni sans doute après

l'avoir admiré. Mais, *o! fata aspera!* vainqueur du monde, le héros de la France, succombe, fatigué de vaincre plutôt que vaincu, et, surpris par la trahison, frappé par le nombre, il tombe d'un double trône sur un rocher d'exil et de mort.

Le régime de la terreur, la hache levée, avait tué la république; celui du sabre usa l'empire; la restauration ensevelit ces deux gloires sanglantes sous son lourd marteau de plomb et sous l'éteignoir. Alors sortit des ateliers et des usines une dernière révolte des Enclumes opprimées et gémissantes, où les modernes maillotins frappèrent si ferme et si dru, qu'une dynastie disparut devant eux et repassa les mers.

Or on prétend : aujourd'hui que nous avons le règne de la constitution, un parlement bien d'accord, des ministres per-

fectionnés et des ententes cordiales sur tous les points, que tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes ; qu'une égalité parfaite va s'étendre désormais sur la surface du globe, que la Prusse elle-même va jouir d'une charte et qu'il n'y aura plus nulle part ni Enclumes ni Marteaux, qu'on ne verra de Paris jusqu'en Chine, de Bagnolet jusqu'à Papéiti que des lois d'amour, des amours de préfets, et que les peuples ne formeront plus qu'une grande et heureuse famille se donnant la main et s'embrassant d'un bout à l'autre de l'univers.

C'est ce que je vous souhaite de tout mon cœur.

Sur une grande Route.

Adieu, gentil pays de France,
 Adieu, France, adieu, mes amours,
 Séjour de mon heureuse enfance,
 Adieu, France, adieu, mes beaux jours.

MARIE-STUART.

Lorsqu'au sein de l'orage,
 Cent foudres à la fois
 Ébranlant ce rivage,
 Epouvantent les rois.

.....
 Sur une onde tranquille,
 Voguant soir et matin,
 Ma nacelle est docile
 Au souffle du destin.

BÉRANGER.

Qu'il était beau,
 Le postillon !.....

Le postillon de LONGJUMEAU.

C'était le 31 mars de l'année consulaire 1800, car on ne disait plus l'an de grâce, et il ne fallait pas dire non plus le 31 mars 1800, mais le 10 germinal an VIII. Une chaise de poste, lourde et massive, à la tournure antique

et d'autant plus plébéienne qu'une couche épaisse de vert-foncé avait fait disparaître jusqu'à la moindre trace d'un écusson qui l'avait jadis décorée , arrivait, sans trop de hâte , à l'entrée du village de Nouvion , bourgade composée en grande partie de misérables chaumières et qui comptait à peine, à cette époque, de cinq à six cents habitants.

Un ancien du pays vous eût dit avec une sorte d'orgueil national, que vous étiez sur les confins de la belle province de Picardie, à peu de distance de l'Artois. Il n'eût pas manqué de vous apprendre, en même temps, qu'à la droite du bourg, en longeant la forêt, vous pourriez découvrir la fatale plaine de Crécy où Edouard III, d'Angleterre, vainquit, par sa ruse et grâce à ses bouches à feu, notre roi Philippe de Valois. Mais tels étaient encore les souvenirs de la terreur dans cette contrée, que le Picard, même le plus hardi, n'eût pas

osé prononcer tout haut le nom déchu de sa province. Il vous eût crié plutôt deux fois qu'une : « Vous êtes à Novion, département de la Somme, entre Abbeville et Montreuil-sur-Mer. »

Il n'eût pas manqué non plus de vous faire remarquer la cocarde tricolore, cousue à son bonnet, car depuis l'an II de la liberté, quiconque n'eût pas porté ostensiblement cet insigne, courait risque de passer quelques mois en prison.

Du reste, les touristes, amateurs des sites pittoresques, n'auraient rien trouvé de séduisant dans ce lieu, nu, sauvage et où l'extraction de la tourbe était, à cette époque, la seule ressource des indigènes. L'auberge de l'endroit, qui était aussi la poste, qui était aussi la mairie, car les maires avaient remplacé les baillis, répondait parfaitement à la résidence,

c'est-à-dire, qu'elle était pauvre, sale et ne recevant de voyageurs que par rareté et à de longs intervalles.

Notre boîte roulante s'était donc arrêtée, comme nous l'avons déjà dit, à l'entrée du bourg, par l'ordre qu'en avait reçu le postillon. Ce dernier, était un grand et robuste gaillard, à la figure fraîche et enluminée. Loin de partager le préjugé gothique de la plupart de ses confrères, qui croyaient qu'un postillon ne pouvait pas marcher, sans d'énormes bottes fortes et la classique chevelure poudrée, pommadée, les deux nattes au-dessus des oreilles, aboutissant à une queue volumineuse; coquet, rasé de frais, partisan des modes nouvelles, comme du gouvernement nouveau, notre jeune phaéton picard portait des bottes à l'écuyère comme celles des grenadiers à cheval, se coiffait à la titus, et son chapeau de cuir verni, entouré de rubans était placé de manière

à laisser voir le toupet proéminent qui s'élevait au-dessus de son œil gauche. Jusqu'à la cocarde nationale qu'il étalait avec enthousiasme, qui accusait une recherche particulière, composée qu'elle était, d'un triple cercle de rubans aux trois couleurs, artistement roulés en cornet, comme les oreillettes d'un cheval ou les fleurs d'un dahlia. Sa veste aux cent boutons, tous à l'effigie du coq gaulois, était d'un bleu-foncé, et irréprochable quant à la propreté. Il la portait même d'une façon cavalière, et quelque peu martiale ; comme il l'eût fait d'un uniforme.

Le drôle, en effet, laissait percer ainsi par son attitude le projet qu'il méditait de quitter le service des postes pour le service militaire. Il n'était embarrassé que dans le choix du costume guerrier qui siérait le mieux à sa taille bien prise et à sa figure juvénale, que les filles de Bernay et de Nanpont ne trouvaient

pas désagréable. Le bruit courait, au reste, qu'il avait jeté son dévolu sur le quatrième régiment de chasseurs à cheval, dont le premier escadron tenait garnison à Beauvais.

Il y avait un bon quart-d'heure que notre gentil postillon s'était arrêté sur place, selon l'ordre qu'il en avait reçu, et préoccupé qu'il était de ses projets militaires, de sa gloire future, des veuves inconsolables qu'il allait laisser à dix lieues à la ronde, il ne prêtait pas autrement attention à la halte singulière qu'on lui faisait faire, à cent pas tout au plus de sa destination.

Son immobilité continua plus de dix minutes encore, sans que le voyageur qu'il conduisait, ou son unique domestique, lui fissent signe d'avancer. Ses chevaux, qui sentaient l'écurie et qui n'avaient pas les mêmes motifs de distraction que lui, commençaient à s'impatienter, à hennir et à frapper du pied. Cet

incident, fort naturel, tira le jeune postillon de sa rêverie, et il tourna la tête pour voir si son voyageur s'était endormi ou évanoui. Mais autant que son œil pouvait plonger dans la berline, à travers une vitre peu diaphane, attendu son âge et les couches de poussière qui la recouvraient, il s'aperçut que le domestique était descendu de la voiture, et qu'il s'entretenait à voix basse fort tranquillement avec son maître.

En postillon qui sait vivre, il s'abstint d'interrompre la conversation ; mais le maître et le valet continuant leur dialogue comme s'ils eussent été au coin d'un feu paisible, les chevaux piaffant et se démenant de plus belle, l'automédon se hasarda à leur faire la simple observation qu'ils étaient à deux minutes du relais, et qu'ils auraient tout loisir de causer de leurs affaires dans la grand'salle de l'auberge du citoyen Lormoy.

La remarque de leur guide parut fort juste aux deux étrangers, car, après un moment d'hésitation, le bourgeois enveloppé dans une épaisse douillette de soie puce, descendit à son tour de la chaise, et fit signe au postillon de continuer sa route.

— Va, mon garçon, va à ta poste, dit le domestique, le citoyen veut marcher un peu pour se dégourdir les jambes, voilà ton compte et deux pièces de vingt-quatre sous pour boire.

— Suffit, citoyen officieux, reprit le postillon, car le mot *domestique* était aussi banni du vocabulaire de la liberté; on ne portait plus de livrée, et l'on gratifiait du titre de *citoyen officieux* les membres du peuple souverain, qui voulaient bien brosser les habits et cirer les souliers de leurs compatriotes.

— Oh! oh!... se dit à part soi le citoyen postillon, tout en lâchant la bride à ses Limousins, il y a du mystère là-dessous; le citoyen

en robe-de-chambre pourrait bien être un émigré retardataire qui cherche à gagner Boulogne. J'avais pourtant entendu dire que le premier Consul, loin de leur donner la chasse comme le Directoire, cherchait à les faire rentrer. Dans tous les cas, ce n'est pas un prince, deux pièces de vingt-quatre sous, c'est diablement républicain !

Comme notre postillon muscadin descendait de cheval devant la porte de la maison Lormoy, il fut agréablement surpris d'y rencontrer son oncle Pichery, postillon de la vieille roche, qui arrivait de Bernay de son côté, conduisant aussi en poste une façon de calèche d'assez pitteuse apparence, et qu'à la première vue on pouvait reconnaître pour une de ces voitures de louage que l'on ne trouve qu'à prix d'or à Boulogne et à Calais.

— Tiens, eh ! bonjour donc, l'oncle Pichery !... s'écria le futur chasseur, en détélant

avec une promptitude remarquable ses deux baridelles qui se rendirent d'elles-mêmes à l'écurie.

— Te voilà , fiston , reprit le bonhomme , sans quitter la pipe à courte queue qu'il tenait à la bouche, par ma foi, c'est miracle de nous rencontrer ; cette route est un vrai désert depuis que l'on parle de la guerre avec les Anglais. Pour ma part, voilà trois décadis que je n'ai pas enfourché mon porteur.

— Ne m'en parlez pas, mon oncle, c'est misère toute pure ; le Directoire exécutif nous valait mieux encore que le Consulat ; aussi pas plus tard que duodi prochain, je vous dis à tous : bonsoir la compagnie. J'échange le fouet de poste contre une lame de sabre, j'aime mieux manger à la gamelle de la République que de mourir de faim entre mes deux selles.

— Tu n'as peut-être pas tort, mon garçon, et pour mon compte, si ça continue, je me re.

mettrai à faire de la toile, comme mon père et mon grand-père qui étaient d'honnêtes tisserands au Grand-Houret.

— Mais enfin, mon oncle, il vous est donc venu aujourd'hui de la pratique par extraordinaire ?

— Chetite pratique, mon garçon, une dame en grand deuil dont je n'ai pas seulement pu voir le bout du nez, vu qu'elle porte un voile de deux aunes sur son visage. Sa citoyenne officieuse paraît aussi mystérieuse qu'elle, car elle ne m'a pas dit une parole. Toutes les deux se donnant le bras ont traversé la route et gagné le village, d'un air mélancolique. M'est avis que ce sont des Anglaises, et que c'est pour ce motif qu'elles ne parlent pas. Eh!... eh!... fiston, cela m'y fait songer; on prétend que ces carnivores d'Anglais nous lâchent des mouchards de tous les côtés; on en a arrêté deux à Saint-Valéry et trois à Dieppe. Si ces

femelles étaient des mouchardes, mieux que ça, si c'était des hommes déguisés !..

— Laissez donc, père Pichery, vous êtes toujours dans les terroristes.

— C'est que M. le maire ne badine pas avec les suspects.

— Possible, mais il n'y a plus de suspects depuis le dix-huit brumaire; et il serait trop drôle, pour un voyageur qui vous arrive par hasard, que vous le fissiez arrêter. Parbleu! si vous prenez par-là, je viens d'amener aussi un particulier qui n'est pas plus causeur que vos Anglaises. Je l'ai laissé là-bas sur la route, l'air assez préoccupé; il ne tiendrait qu'à moi de penser que c'est un émigré ou un ci-devant, mais, peu m'importe, mon métier est de conduire les gens et non de les arrêter. C'est la maréchaussée que cela regarde.

— Tu as peut-être raison, mon Gabriel, reprit l'oncle Pichery, en secouant dans sa main

la poussière de son brûle-gueule; que nos voyageurs soient ce qu'ils voudront, viens boire un verre de cidre en les attendant.

Les susdits voyageurs se firent attendre, en effet, assez longtemps, car la nuit était close, et l'oncle et le neveu avaient vidé deux cruchons sans qu'ils eussent encore de leurs nouvelles. Cette bizarrerie fut remarquée par le bonhomme Pichery.

— Ma voyageuse s'est-elle égarée? se dit-il.

— Mon citoyen en douillette de soie est-il mort subitement?... s'écria comme par réflexion Gabriel.

Et trois quarts d'heure se passèrent encore sans qu'on entendit parler de ces singuliers inconnus.

Or, tandis que les deux postillons se livraient à mille commentaires sur leur compte, les deux voyageurs en question s'étaient rejoints à peu de distance de la route, sous un

bouquet d'arbres en fleur, comme si le hasard les y avait amenés l'un et l'autre. Ce rendez-vous, médité sans doute à l'avance, rappelait en quelque sorte celui de Catinat et du duc de Savoie dans la vallée de Barcelonnette. Le même mystère y avait présidé.

Sitôt en descendant de voiture, le monsieur en douillette, conduit par Gabriel, s'était séparé de son domestique; celui-ci, en véritable citoyen officieux, quoique le jour fût déjà assez bas, avait mesuré la route dans toute sa longueur avec un regard pénétrant et exercé. Il n'avait fait que quelques pas, lorsqu'il revint auprès de son maître et lui dit à voix basse :

— Elle est arrivée.

Puis il l'engagea à tourner le village par la gauche, au risque de compromettre tant soit peu ses souliers à boucles d'argent dans les sentiers boueux qu'il fallait parcourir; tandis que lui, en tirailleur diligent, prenait par la

droite et rejoignait, après les dernières maisons du bourg, l'intelligente camériste qui devait l'y attendre.

— Madame est là, dit la soubrette.

— Cela suffit, reprit le valet.

Et avisant au loin avec ce coup-d'œil habile d'un adroit affidé le bouquet d'arbres dont nous avons parlé, et que masquait en partie une grosse haie couverte de bourgeons, il fit signe à la suivante d'y conduire mystérieusement sa maîtresse. Dix minutes après, il indiquait à son maître l'endroit où il devait se rendre.

— Merci, merci, mon bon Buffet, dit le voyageur avec émotion et en prenant presque amicalement la main du fidèle domestique.

Lisette et Frontin se tinrent à une distance respectueuse du lieu de la conférence, mais, grâce à la lune, qui venait de refléter une lueur

rougeâtre sur l'horizon, ils virent tout d'abord les deux voyageurs se jeter dans les bras l'un de l'autre et se tenir ainsi longtemps embrassés.

Comme l'entrevue se prolongeait, que la soirée s'annonçait fraîche et humide, soit intérêt, soit frayeur de leur isolement, Lisette et Frontin se rapprochèrent tant soit peu; et, sans qu'ils cherchassent à entendre, quelques paroles de la conversation de leurs maîtres arrivèrent jusqu'à eux.

— C'est impossible, ma toute bonne, le moment n'est pas venu de nous exposer tous deux à de si grands périls. Dans un temps plus calme, je me hasarderai à parler moi-même au premier Consul; mais aujourd'hui que les esprits sont agités; que l'on ne parle partout que de conspirations républicaines ou royalistes, il nous faut redoubler de discrétion et de prudence.

— Encore une séparation!.. s'était écrié la citoyenne en soupirant. .

— J'en souffre autant que vous, hélas ! mais il le faut.

— Le séjour de l'Angleterre m'est odieux ; sans les soins que je dois à ma tante, j'aurais déjà quitté ce pays malsain...

Puis une bouffée de vent emporta une partie du dialogue des interlocuteurs, puis le calme renaissant, on put encore entendre ces quelques mots :

— Mais cependant Charette est mort, qu'a-t-on à craindre?...

— Cadoudal existe, et tous les Vendéens sont suspects à Fouché.

— Dire que ce petit Bonaparte s'est jeté aux pieds de mon père pour implorer sa protection et qu'aujourd'hui...

— Patience, courage, ma chère bonne.

— Mais on le dit généreux, clément. Il a ouvert la France à nombre de familles exilées,

il a fait tenir une pension au vieux général Rosambeau à l'île de Guernesey.

— Sans doute ; aussi je compte bien profiter de la première occasion favorable. Je sonderai Bourrienne, laissez-moi faire.

— Comment, vous si intrépide, si téméraire même dans des jours de péril ; vous tremblez ainsi devant un homme !

— Que voulez-vous?... Je n'y comprends rien moi-même ; j'ai bravé Robespierre, j'ai aidé à le renverser, et ce Bonaparte m'intimide, m'impose. Je suis comme un enfant devant lui.

Puis après un long silence, les écouteurs n'entendirent plus que des gémissements et ces derniers mots, prononcés en sanglotant par la dame au long voile noir :

— Encore, encore l'exil!....

Le citoyen Lormoy, magistrat, aubergiste et maître de poste, entra tout-à-coup et d'un air

affairé dans la salle enfumée où buvaient les deux citoyens postillons.

— Qu'est-ce à dire, mes drôles, cria-t-il du ton rébarbatif d'un chef revêtu d'une triple autorité, vous vous amusez à gobelotter et vous n'avez prévenu personne, et vos voyageurs sont dans leur voiture à vous attendre ! Par la corbleu, j'entends l'égalité et la liberté mieux que pas un, je déteste la tyrannie, et lui ai fait bonne chasse dans l'occasion, mais j'entends, sarpebleu, que celui qu'on paie pour remplir un devoir, l'accomplisse. A cheval ventrebleu !... Puisque personne n'est là, grâce à votre négligence. — Nous ne sommes pas fautifs, citoyen municipal, répondit le vieux Pichery, nos voyageurs ne nous ont pas fait connaître leur intention.

— Et ils n'avaient pas l'air pressé, ajouta Gabriel, puisqu'ils se sont amusés à se promener sur la grande route.

— Du tout, fit le maître de poste en haussant le verbe. Ils sont dans leur voiture et demandent à partir sur-le-champ.

Sans répliquer, Gabriel et son oncle attelèrent promptement, assez satisfaits, au bout du compte, de faire deux étapes et d'empocher double pour-boire. Pichery fut le premier en selle.

— Marche tout droit, Bigarreau, dit-il, de sa voix rauque en faisant claquer son fouet. — Non, dit par la portière une voix de femme, retournez vers Boulogne. — Tiens, je vais donc vous suivre, n'uncle, dit le jeune postillon, en s'assurant à la houssarde sur ses étriers. — Arrêtez, arrêtez, cria vivement le citoyen officieux, en relevant la glace qui fermait le devant de la berline, reprenez la route de Paris. — Ah ! fichre !. Ah ! diable se dit maître Gabriel à part soi, en faisant faire demi-tour à gauche à la pesante voiture, c'est

pour le coup que n'oncle Pichery va trouver cela suspect. Si nous étions encore au temps où le citoyen Anacharsis Clootz, député de l'Oise, fit sa tournée dans le pays au nom de la Convention nationale, voilà un particulier et une particulière qui ne manqueraient pas d'être accrochés en guise de lanternes sur la place du marché d'Abbeville ; mais leurs affaires ne me regardent pas, marche, Coquette, roule ta bosse, je suis postillon, je ne mange pas du pain de mouchard.

II

Dans un Dortoir.

.....
Il est comme ces nœuds un lien enchanteur
C'est la pure amitié. Tendre sans jalousie,
Des hommes qu'elle enchaîne elle charme la vie,
Mais auprès d'une femme elle a plus de douceur,
C'est alors que d'amour elle est vraiment la sœur.

· LEGOUVÉ, (*Mérite des femmes*).

.....O mère bien aimée!

Tu vois dans quels ennuis dépérissent mes jours,
Ecoute ma prière et viens à mon secours.

ANDRÉ CHÉNIER, (*Le jeune malade*).

A qui son art et son cœur généreux,
Ses vertus même et ses grâces badines,
Auraient dû faire un sort moins rigoureux,
Si les bons cœurs étaient toujours heureux.

GRESSET, (*Vert-vert*, chant 1^{er}).

Peu de jours après la scène que nous venons de retracer, c'est-à-dire, dans la première semaine d'avril, un soir, entre dix et onze heures, à la lueur blafarde d'une lampe renfermée dans un globe de verre suspendue à

une muraille au-dessus d'un prie-dieu de bois de chêne, trois jeunes filles en camisole de nuit étaient gracieusement groupées sur une étroite couchette de bois peint, abritées sous un rideau blanc qui faisait ressortir ces trois figures roses et fraîches, comme trois fleurs naissantes. C'eût été une bonne fortune pour le pinceau de Greuze, de Boucher ou de Prud'hon, que ce joli petit tableau de genre. Le citoyen Isabey en eut fait trois miniatures ravissantes.

La plus jeune de ces trois fillettes, blonde aux yeux bleus candides, un peu pâle, un peu maigre, mais d'une blancheur de lys si éclatante, était à demi couchée et assise sur son séant. Son bras droit était passé autour du cou d'une de ses compagnes, son autre main la soutenait renversée sur un traversin de gros coutil bleu. Cette attitude témoignait que la gentille Henriette était la propriétaire du lit où

se tenait ce petit conciliabule nocturne. Julia qui paraissait l'aînée, grande brune d'une beauté sévère, souriait à Henriette d'un air d'amicale protection en la tenant la tête appuyée sur son épaule, tandis que Virginie, les deux coudes sur le lit, les deux joues dans ses mains, les regardait l'une et l'autre, les jambes pendantes effleurant à peine le parquet.

Ce trio mignon appartenait à la maison d'éducation de madame Campan, sise alors à Saint-Germain-en-Laye, et qu'une auguste protection devait plus tard transporter à Ecouen avec un titre impérial.

La scène se passait au premier étage, dans une longue salle éclairée par deux fenêtres grillées donnant sur le jardin et que l'on appelait le dortoir des grandes.

Alors que ventôse, avec son souffle glacial et humide, rafraîchissait par trop leur commune chambre à coucher, nos frileuses pen-

sionnaires se hasardaient peu à sortir de leur lit, mais vers le milieu de germinal, la température étant prodigieusement radoucie, l'amour du mystère et le besoin de la causerie réunissaient les petites babillardes qui chaque soir, après la dernière inspection de la sous-maitresse, se levaient sans bruit et trottant-menu, comme les souris de la fable, établissaient leur club folâtre sous les rideaux d'Henriette.

L'année précédente, le trio avait été un quatuor, il y manquait aujourd'hui une amie bien chère et bien regrettée; son nom était encore dans toutes les bouches, son souvenir dans tous les cœurs; elle faisait même ce soir-là l'unique thème de la conversation de nos petites jaseuses.

— Ah! pourquoi notre bonne Hortense n'est-elle plus avec nous?.. disait Henriette en soupirant. Elle était si douce, si aimante!

C'était ma meilleure amie, à moi. C'est son départ surtout qui est cause de la tristesse que vous me reprochez.

— Nous te la reprochons, chère petite, reprit Julia, parce qu'elle est injurieuse pour nous quit'aimons et te plaignons autant qu'elle.

— C'est bien vrai, dit vivement Virginie, tu es ingrate envers nous, car tu pleures toujours et ne fais que regretter ton Hortense, quand nous nous efforçons depuis un an, de te distraire et de te consoler. Certainement, nous ne sommes pas aussi riches, aussi haut placées par notre naissance que mademoiselle de Beauharnais, nous n'avons pas un beau-père premier consul. Mon père à moi n'est qu'un homme de lettres, mais j'en suis aussi fière que s'il était ministre ou général en chef, il est de l'Académie, il demeure au Louvre avec tous les artistes célèbres et il se nomme Bernardin de saint-Pierre.

— Oh ! la vilaine orgueilleuse, reprit Julia d'un ton d'intérêt, est-ce pour m'humilier que tu dis cela ?.. Moi qui suis la fille d'un simple marchand ; ou plutôt est-ce pour faire de la peine à cette pauvre Henriette qui s'afflige toujours quand nous parlons l'une ou l'autre de nos familles ?

— Ne parlons pas de moi, mes bonnes amies, interrompit la jeune Henriette en s'efforçant de sourire, mais ayant bien de la peine à dissimuler quelques larmes qui roulaient dans ses yeux ; parlons d'Hortense. Malgré mon amitié pour elle, j'avouerai avec vous qu'elle avait bien aussi ses petits défauts ; elle était curieuse, étourdie, passablement coquette, et gourmande !... Oh ! cela, c'était son fort....

— La belle malice !.. fit Virginie d'un air dédaigneux ; c'était la faute de sa mère. Toutes les fois qu'elle venait la voir, c'était une pacotille tout entière de bonbons, de confitures et

de pâtisseries, à n'en plus finir. Madame Campan elle-même qui était si faible et si indulgente pour elle, n'a pu s'empêcher de dire un jour que c'était scandaleux.

— En attendant, mademoiselle la railleuse, répliqua Julia, vous preniez fort bien votre bonne part de toutes ces chatteringues. Les meilleures et les plus délicates étaient toujours cachées soigneusement dans votre pupitre et nous en faisons quelquefois ici-même ou sur le lit d'Hortense, des *dînettes* ou plutôt des *soupettes* qui durent dans l'occasion jusqu'à minuit.

— C'est vrai, s'écria mademoiselle de Saint-Pierre, en éclatant de rire, et je n'oublierai jamais la petite indigestion de brioches qui surprit, une belle nuit, cette bonne Hortense, qui faillit nous trahir et que le docteur Corvisard, tout savant qu'il est, prenait pour des symptômes de rougeole.

— Oh ! ajouta Henriette, oubliant tout-à-coup sa mélancolie habituelle, vous rappelez-vous la fameuse histoire de l'explosion qui m'a fait une si grande peur, et qui a manqué de m'empêcher de faire ma première communion. Entre autres friandises qu'Hortense nous avait apportées, se trouvaient une perdrix froide, un canapé * et une petite bouteille dont le bouchon était recouvert avec du plomb. Hortense nous assurait que c'était une liqueur excellente, j'essayai de la déboucher avec la pointe de mes ciseaux, mais paf !... au moment où j'y pensais le moins, le bouchon s'échappa avec violence, faisant presque autant de bruit

* On appelait ainsi un petit pain fendu par le milieu et dont les deux segments étaient enduits d'une couche de beurre frais avec accompagnement de filets d'anchoix, de fines herbes, de rouelles de thon ou de jambon. Le Palais-Égalité en faisait grand débit, muscadins et incroyables se promenaient dans les galeries de bois ou de pierre, la badine d'une main, le canapé de l'autre. Le cigarré à vingt-cinq centimes a remplacé aujourd'hui les canapés à cinq sous.

qu'un coup de pistolet ; j'étais tout inondée, je lâchai la bouteille en jetant un cri affreux ; toute la maison fut sur pied, mes complices s'étaient blotties bien vite, chacune dans son lit ; les preuves matérielles étaient restées sur le mien, je fus bien grondée, et l'on appela cela pendant deux ans : la conspiration du vin de Champagne. »

La conversation de nos écolières roula dès-lors sur diverses anecdotes de ce genre, l'une citait un bon tour, ourdi en commun contre Clara la rapporteuse ; une autre contait qu'elle avait cousu à tâtons les rideaux de Fanny la méchante ; mademoiselle de Saint-Pierre raconta que pour se venger d'une surveillante qui l'avait fait punir injustement, elle avait fourré dans son lit une grosse éponge imbibée d'eau, dont la chère dame avait gardé le ridicule pour elle seule.

Julia prenait plaisir à animer ces récits,

remarquant qu'ils égayaient sa petite protégée, naturellement triste et soucieuse; en effet, Henriette s'était abandonnée à sa joie enfantine et alla même jusqu'à laisser échapper des éclats d'hilarité capables de compromettre le huis-clos des trois causeuses.

Puis insensiblement, mademoiselle Virginie de Saint-Pierre, qui était très forte en narration, venant à parler de l'académicien son père et de sa mère qui était une demoiselle Didot et qu'elle avait perdue fort jeune, Henriette retomba soudain dans son humeur noire ou plutôt dans sa mélancolie qui se traduisit bientôt en larmes furtives qu'elle s'efforçait en vain de cacher à ses compagnes. Sensible et compatissante, Julia chercha à la consoler, à ramener la causerie sur son premier terrain; tout fut inutile, la pauvre petite Henriette, de plus en plus entraînée par une émotion qu'elle ne pouvait comprimer, se jeta tout-à-coup en

pleurant, dans les bras de ses deux amies, en s'écriant avec un accent douloureux :

« Oh ! que vous êtes heureuses, vous autres !... vous avez toutes des parents, que vous aimez et qui vous aiment, qui viennent vous voir souvent, qui vous embrassent, qui vous font sortir le dimanche, qui vous emmènent joyeuses et folles aux vacances, moi seule j'ignore cette douceur des caresses, ce bonheur de la famille, que me sert-il d'avoir des prix à la fin de l'année ? je n'ai personne à qui offrir mes triomphes. J'ai treize ans, en voilà cinq que je passe ici, toujours seule et comme abandonnée. O mes chères compagnes, que vous êtes bonnes de m'aimer ! que deviendrais-je sans vous ? Et quel sera mon avenir ? Hélas ! tout me porte à croire que je suis orpheline. Un notaire de Saint-Germain que l'on dit mon subrogé-tuteur, paie exactement ma pension à madame Campan, mais il s'informe à peine de

ma santé et demande rarement à me voir. Une seule fois, il y a bien longtemps, une dame vêtue de noir vint me visiter, presque de nuit, et avec un mystère qui me fit quasi peur. Elle m'embrassa à plusieurs reprises et en disant à travers ses sanglots :

« Pauvre orpheline, pauvre orpheline!!... il faut donc te quitter, sans doute pour toujours. »

L'accent de sa voix me pénétra ; ce souvenir est ineffaçable, car il est resté dans mon cœur.

Je ne sais pourquoi j'ai toujours pensé que cette dame était ma mère, et qu'elle est morte depuis, puisque je ne l'ai pas revue!

Une autre fois, deux Messieurs sont venus me demander aussi en grand mystère. Ce pouvaient être le père et le fils, car l'un était un homme fait, à la figure grave et sérieuse; l'autre encore un enfant et portant l'uniforme d'un

prytanée. Tous deux me parlèrent avec intérêt, me demandant si j'étais heureuse et bien traitée ici. Ils m'embrassèrent tous les deux, et me quittèrent en me laissant quelques petits cadeaux.

Madame Campan me dit le lendemain que ce Monsieur était un magistrat respectable qui avait été longtemps en prison pendant la tourmente révolutionnaire; qu'il avait beaucoup connu ma famille, et voulait devenir mon protecteur. Et voilà tout, et je n'ai plus vu personne depuis ce temps. Vous voyez bien que je suis un enfant abandonnée, que je suis seule au monde, et qu'il vaudrait mieux pour moi être morte que de vivre ainsi, étrangère à tous, sans présent, sans avenir.

Les deux compagnes de la pauvre Henriette ne purent cacher leur vive émotion pendant ce récit; quoiqu'elles connussent depuis longtemps la position quelque peu énigmatique de

l'orpheline, elles s'abstenaient avec une louable délicatesse de lui laisser apercevoir qu'elles en étaient instruites. Julia surtout, tendre et affectueuse, l'entourait de ses soins et de son amitié avec une sollicitude presque maternelle. C'est un instinct exquis chez la plupart des jeunes filles bien nées de vivre de l'âme et d'éprouver le besoin d'aimer et de se rendre aimables. L'amour d'une petite fille pour sa poupée est quelquefois le prélude de la tendresse qu'elle aura pour sa fille.

— Console-toi, console-toi, chère petite, dit-elle en pressant Henriette dans ses bras et en lui essuyant les yeux. Si tu n'as plus de mère, si tu perdais ton protecteur, nous sommes là toutes, tes bonnes amies, pour te servir de famille et te venir en aide.

— Oh ! oui, oui, ajouta Virginie, en l'embrassant à son tour, tu es notre sœur, et riches ou pauvres, nous nous cotiserions toutes et fe-

rions contribuer nos parents pour payer la pension, si cela était nécessaire.

La fille de l'auteur des *Études de la nature* avait jeté cette proposition en avant avec franchise, n'écoutant que le penchant généreux qui était le fond de son caractère, et sans réfléchir à ce qu'elle pouvait avoir de blessant pour sa jeune amie. Henriette ne s'y méprit point; elle possédait une candeur si parfaite et confondait si peu la dignité avec l'orgueil, qu'elle ne prit que le bon côté de la chose.

— Oh! mon Dieu, mon Dieu, que vous êtes donc bonnes de m'aimer comme cela, s'écria-t-elle, et que vous êtes heureuses d'avoir de si bons cœurs.

Un moment de silence délicieux succéda à cette petite scène attendrissante, minuit sonna au loin, à la vieille horloge enrhumée du château, c'était l'heure où la surveillante, quelquefois Madame Campan, elle-même, faisait sa

ronde; nos trois causeuses se séparèrent. Quelques minutes après, chacune s'enfonçait jusqu'au nez dans sa couchette solitaire, dormant ou feignant de dormir.

Le lendemain, jour de solennité religieuse, où la cloche réunissait tout le pensionnat pour la grand'messe, le vieux portier, sa casquette de loutre à la main, vint annoncer dans la salle des récréations que deux Messieurs demandaient Mademoiselle Henriette au parloir. Le cœur battit bien fort à la pauvre enfant, encore agitée par la conversation de la veille, et fatiguée par l'insomnie qui en avait été la suite; son premier mouvement cependant fut de la joie et de l'espoir. Deux personnes la demandaient, donc quelqu'un s'intéressait encore à elle, donc elle n'était pas abandonnée de l'univers entier. Julia et Virginie partageaient tacitement son bonheur, et lui témoignèrent de loin par leurs gestes et un sourire ami-

cal, la satisfaction qu'elles en éprouvaient.

La modeste élève de Madame Campan fut agréablement surprise, en trouvant dans le parloir le notaire son subrogé-tuteur et celui qu'elle n'avait pas vu depuis plusieurs années, et qui avait promis de lui servir de père. Elle courut involontairement se jeter dans les bras de ce dernier, ne trouvant pas une parole à lui dire, tant elle était émue. Le grave magistrat se contenta de la baiser sur le front, et la fit asseoir près de lui.

— Oh! comme elle est grandie, s'écria le notaire.

— Et embellie, ajouta le protecteur.

La surprise d'Henriette devint de l'étonnement, quand les deux étrangers lui apprirent qu'elle allait quitter ce jour-là même la pension.

— Oui, chère enfant, lui avait dit son bienfaiteur d'un ton d'affection; obligé de remplir

en province un emploi, qui m'éloignera sans doute pour longtemps de Paris, j'ai songé à vous et à vous assurer une protection pendant mon absence. Une parente à moi, femme d'un mérite supérieur, m'a proposé de vous prendre auprès d'elle, de compléter votre éducation et de vous donner des soins comme à sa fille. Je ne doute pas que par votre douceur, et par votre bon caractère, que l'on m'a vanté, vous ne vous rendiez digne des bontés que ma nièce aura pour vous.

Il se passait tant de phénomènes à la fois dans l'esprit et dans le cœur de la naïve enfant; elle était si troublée de l'événement subit qui lui arrivait, de la pensée d'entrer ainsi brusquement dans le monde, dont elle n'avait pas la moindre idée, qu'elle ne trouva pas une parole de gratitude à adresser à l'excellent homme qui lui donnait un si grand témoignage d'affection; toutefois, la crainte de paraître insensi-

ble à tant de bontés , ou de passer pour une petite sottise qui ne savait rien dire ; le petit amour-propre féminin prenant le dessus, Henriette bannissant sa timidité naturelle , baisa eu rougissant , la main du magistrat attendri , en lui disant :

— Hélas ! Monsieur , que vous dire ? Comment vous témoigner ma reconnaissance ? Je n'ai pas encore mérité tout ce que vous avez déjà fait pour moi ; c'est donc dans l'avenir seulement que je puis acquitter cette dette.

La pauvre fille était au bout de son éloquence , mais elle pût se convaincre qu'elle avait été bien comprise de cet homme généreux , car il la pressa affectueusement entre ses bras , en lui disant :

— Bien, bien, mon enfant, je vois qu'on ne m'a point abusé en me faisant l'éloge de votre bon naturel ; et, tout sévère , tout froid qu'il paraissait être , il se cacha le visage avec son

mouchoir, comme pour dissimuler l'attendrissement qu'il éprouvait.

Et tout fut bientôt disposé pour le départ. Une voiture attendait à la porte; le modeste trousseau de la jeune élève n'était pas un lourd bagage. Henriette n'eut qu'un seul chagrin en quittant la maison, asile de son enfance; elle ne put embrasser ses bonnes amies, Virginie et Julia, et quelques autres encore dont son cœur aimant ne se séparait pas sans peine; mais toute la pension était à l'église, c'était précisément le jour de Pâques, l'office était plus long que de coutume; il fallait se quitter sans se revoir.

— Heureusement, on peut s'écrire, se dit Henriette en soupirant; et en attachant sur sa tête un petit chapeau de paille à rubans violets. D'un bond, elle fut hors de la porte du cloître; d'un autre, elle fut dans la voiture qui tenait un peu de la carriole, et par une

transition qu'elle n'avait point prévue, éprouvant une gaieté, un bien-être qu'elle ne connaissait pas encore, oiseau s'échappant de la cage, respirant pour la première fois l'air de la liberté, notre étourdie oublia tout subitement, le pensionnat, la belle forêt de Saint-Germain, les causeries nocturnes, Madame Campan, Julia, Virginie, et jusqu'à deux romances de Garat qu'elle avait laissées sur le piano.

— Adieu et merci, mon cher notaire, avait dit le magistrat en pressant la main du tabelion; nous nous reverrons avant mon départ pour Rennes.

Puis, il avait refermé la portière de la patache, en disant au domestique placé sur le siège:

— Nous retournerons à Bougival, Buffet, descendez la côte bien doucement et avec précaution.

— Oui, citoyen président, avait répondu *l'officious citizen*.

position qu'elle n'avait point prévu, épro-
 vant une suite, un bien-être qu'elle ne connais-
 sait pas encore, et sans s'écarter de la cage,
 respirant avec la fraîcheur de l'air de la li-
 berté, notre étonnée eût-elle tenu rapidement
 le paravent de la porte de son appartement.
 Les canotiers s'élevaient, les uns à l'arrière, les
 autres à l'avant, et l'on se voyait à deux reprises
 les deux rives de la Seine au-dessous de la

...
 ...
 ...
 ...
 ...

...
 ...
 ...
 ...

...
 ...
 ...

III

Dans un Salon.

Les jours se suivent et ne se ressemblent pas.

(*Vieux proverbe*).

O jours de la convalescence !

Jours d'une pure volupté,

C'est une nouvelle naissance,

Un rayon d'immortalité.

Quel feu ! tous les plaisirs ont volé dans mon âme,

J'adore avec transport le céleste flambeau,

Tout m'intéresse, tout m'enflamme,

Pour moi, l'univers est nouveau.

GRESSET, (*Épître à ma sœur*).

Ceux qui veulent vivre pour le monde, doivent vivre selon le monde et dans le monde; s'adapter à ses formes, prendre son empreinte, car on tenterait vainement de forcer la société de se façonner à nous.

LADY MORGAN, (*Scènes dramatiques de la vie réelle*. Préface).

Si une mouche était douée de l'entendement et qu'elle eût autant de souvenir qu'elle est bien pourvue d'ailes, d'yeux et de malice, elle aurait beau jeu pour sa curiosité

ou son instruction à voltiger de groupe en groupe dans un vaste salon un jour de gala ou de raout, comme on dit aujourd'hui. C'est sans doute en admettant cette supposition que l'on a appliqué le nom de mouche à ces soudoyés infimes, butinant çà et là, de par le monde civilisé, au profit d'une ruche ou plutôt d'un guêpier que l'on appelle la police *.

Or, la scène où nous transportons pour l'instant le lecteur, est un grand salon à tentures jaunes, ouvert sur un jardin anglais, à l'extrémité du village de Bougival, presque en face la célèbre machine de Marly. C'est la résidence d'été du citoyen Bussy, ex-avocat en parlement, ex-conventionnel, nouvellement nommé

* L'étymologie véritable de la qualification injurieuse de *mouche* ou *mouchard*, date des premiers temps de la réformation, et nous vient d'un zèle fanatique nommé Antoine Mouchy, docteur de Sorbonne, pénitencier de Noyon grand-inquisiteur en France, chargé par le Saint-Père, d'épier les calvinistes, et qui leur fit une chasse opiniâtre jusqu'à sa mort arrivée deux ans après la Saint-Barthélemy.

président de première instance au tribunal de Rennes, que l'on appelle Bussy de Compiègne pour le distinguer des autres Bussy, qui ont figuré dans les affaires pendant et depuis la révolution.

Homme de bien, homme de cœur, jurisconsulte et écrivain, orateur même dans l'occasion, Monsieur Bussy de Compiègne a pris une part noble et active aux travaux des corps constitués depuis les États-Généraux. Il a été un partisan sincère des réformes utiles, mais il a repoussé avec énergie et bravé avec courage les excès démocratiques. Emprisonné, pros crit, il a vu sa fortune et sa vie compromises à cette époque d'anarchie et de sang où les plus hautes vertus, les talents les plus estimables, n'étaient point un rempart contre l'échafaud révolutionnaire.

Après une assez dure captivité, il venait de se voir libre et ses nombreux amis rendant jus-

tice à son mérite, l'avaient signalé au nouveau chef du gouvernement, qui venait, comme nous l'avons dit, de le rendre au barreau. Mais le citoyen Bussy, loin de regarder cette circonstance comme une faveur, ne voyait dans sa présidence de Rennes, qu'un éloignement et presque un exil. Peu courtisan de sa nature, il n'avait pas été comme la plupart de ses anciens collègues, saluer le nouveau soleil qui était venu briller soudain du Luxembourg aux Tuileries. Il était mal avec Fouché et avec Carnot, auxquels il avait reproché hautement leur vote sanguinaire, lors du jugement de l'infortuné Louis XVI. Il avait conservé ses amitiés dans cette classe d'hommes savants et modestes qui n'avaient point réellement le caractère politique, et que le pouvoir attirait à lui par besoin, lorsqu'ils ne cherchaient point à se rapprocher du pouvoir.

De plus, il était à la connaissance d'un cha-

eun, que le citoyen Bussy avait gardé des relations intimes dans l'ancienne aristocratie, qu'il avait sauvé nombre de personnes au temps de la terreur, et qu'il avait encore des parents ou des alliés en émigration. Il ne pouvait donc être l'homme du premier consul, et il était tout simple que dès son arrivée aux affaires, le petit Bonaparte, comme on l'appelait volontiers dans la semi-opposition, le confinât en Bretagne.

Le nouveau président avait balancé à accepter cette charge, qui l'éloignait de ses intimes et de ses habitudes; mais sans fortune patrimoniale, ne possédant de ses acquêts, qu'un petit hôtel, rue de Choiseul, à Paris, et sa maison de campagne de Bougival, objet d'agrément plutôt que de rapport, il s'était vu forcé de reprendre, comme on dit, de l'emploi et une magistrature, trop jeune qu'il était d'ailleurs, pour rester oisif; bien plus, un re-

fus eut été une maladresse , peut-être même une imprudence.

Enfin , c'était un grand repas , un dîner d'adieux que l'honorable citoyen donnait à ses vieux amis au moment de les quitter. La réunion , quoique grave par son choix , était néanmoins vive , animée , composée qu'elle était , en grande partie , d'hommes d'esprit éminents.

Dans un coin du salon , Chaptal et Daru en compagnie d'Abrial , s'entretenaient de la nouvelle du jour , qui était l'avènement de Carnot au ministère de la guerre , en remplacement de Berthier. Denon le dessinateur , Lesueur le statuaire et Norry l'architecte , causaient avec Chabert et Lacuée de leurs souvenirs de la campagne d'Égypte ; et dans l'embrasure d'une croisée , Fleurieu , François de Neufchâteau , Gondoin , Siméon , Tronchet et le savant et modeste Lacépède , agitaient la grande question

de la paix et de la guerre qui occupait alors tous les esprits.

Le maître de la maison , en hôte vigilant et même minutieux , *sedulus hospes* comme dit Horace, courait d'un groupe à l'autre, d'un air empressé, voulant ainsi se prodiguer, ne faire faute à personne, pressant la main de celui-ci, touchant l'épaule de celui-là , jetant volontiers son mot dans la conversation avec une habileté merveilleuse , car là , les affaires administratives étaient sur le tapis , là , on était au blocus de Gênes et aux premières campagnes d'Italie; plus loin , c'était un temple de Memphis , ou l'obélisque de Chéphren qui était en question.

Pendant ce temps, un tableau plus gracieux se dessinait vers le milieu du même salon. Autour d'un clavecin, étaient réunies plusieurs dames , jeunes et belles , parées avec une certaine recherche , et que nos élégantes prudes

d'aujourd'hui trouveraient peut-être peu modestes, mais le Directoire en s'écroulant avait laissé ses modes lui survivre ; le goût du costume antique était resté à nos charmantes citoyennes. Quelques moralistes prétendent encore qu'on l'avait poussé à l'excès.

Au milieu de cet essaim de beautés que la science ou la politique semblait avoir laissé un peu à l'écart, brillait par sa prestance et sa toilette exagérée, celle que l'on appelait familièrement la belle lady, non qu'elle fut Anglaise, mais parce qu'elle avait été gouvernante dans la famille d'un lord, et qu'elle avait épousé fort jeune à Londres un gentilhomme qui avait perdu toute sa fortune au jeu, et avait fini par se brûler la cervelle. Lady Wemis, si vous voulez, était la propre nièce de Monsieur Bussy de Compiègne. Revenue en France alors que tant de familles proscrites passaient en Angleterre, rapportant après son veuvage quelques centaines de guinées échappées à la roulette et

au whist , elle s'était tout bonnement réfugiée auprès de son oncle qui , vieux garçon , quoiqu'il n'eut guère que quarante ans , s'était empressé de l'accueillir , et lui avait donné comme l'intendance de sa maison , tant à la ville qu'à la campagne. La jeune Anglo-Française remplissait ces hautes fonctions avec une grâce parfaite , elle avait non-seulement toute l'ampleur d'une maîtresse de maison , mais encore l'avantage d'avoir vécu dans une famille princière. Elle joignait à cela l'habitude du monde élégant , une éducation distinguée , et par-dessus tout , quelque tendance au bel esprit. Elle écrivait avec facilité dans les deux langues , ce qui était une grande rareté alors , et elle s'était placée au rang des femmes de lettres , on ne disait pas encore les bas-bleu , par la traduction de quelques élégies de Williams Cowper , et d'un fragment de l'*Essai sur l'homme* , d'Alexandre Pope.

Les perfections de sa nièce avaient enthousiasmé M. Bussy de Compiègne, et l'idée lui était venue de confier, à cette gouvernante expérimentée, la petite Henriette sa protégée, reléguée depuis bien longtemps déjà dans le pensionnat moitié mondain, moitié claustral, de Saint-Germain-en-Laye. La nièce s'était prêtée merveilleusement aux désirs de l'oncle.

— C'est une orpheline, lui avait-elle dit, dont les parents ont péri dans nos derniers troubles, que vous avez arrachée à la mort, dont vous avez protégé l'enfance; elle sera ma fille, donnez-la moi, cher oncle, je compléterai son éducation, elle sera ma compagne, mon amie pendant que je serai séparée de vous. »

Et charmé d'un tel empressement, heureux d'une telle bienveillance, le président du tribunal de Rennes était allé le matin même cher-

cher son enfant d'adoption, dans son cloître, pour qu'elle assistât aussi à la fête qu'il donnait à ses amis.

La jeune Henriette avait été reçue à Bougival comme l'enfant prodigue à son retour, madame Wemis s'était jetée dans ses bras en l'appelant sa fille chérie, il semblait que tout ce mouvement et ces apprêts de fête fussent en son honneur : la pauvre petite émue, troublée, étourdie de tant de prévenances et de caresses, ne pouvait revenir de son changement subit de position. Elle était émerveillée, en outre, de l'aisance, du luxe, de la profusion dont elle se voyait tout-à-coup environnée ; elle n'imaginait pas qu'il pût y avoir dans le monde une plus belle maison de campagne que celle qui la première frappait ses regards. Le salon avec ses fauteuils de soie un peu fanée, son lustre à huit bougies et ses quatre girandoles lui semblait somptueux ; tout cela avec le jardin

anglais ratissé et peigné de frais, orné de douze orangers en caisse, symétriquement placés entre des statues de terre cuite, lui paraissait de la magnificence, comparativement à la salle de réception et à la pelouse assez maigre du pensionnat. Cette première journée fut toute de délices, partagée entre la joie et la surprise ; les amis de son généreux protecteur l'accueillirent avec bienveillance, la plupart, malgré la sévérité habituelle de leur caractère, rendirent hommage à sa beauté naissante. Le soir, pendant que les hommes causaient entr'eux d'art ou de politique, elle fut entourée et choyée par les dames ; l'excellente Lady Wemis l'avait parée et coiffée elle-même d'une façon toute ravissante, que la bonne et simple Henriette, dans son for intérieur, trouvait moins à son goût, que sa robe de linon blanc, qu'elle avait brodée l'année précédente, pour la distribution des prix, et que dans son amour-

propre d'auteur, elle estimait préférable à tous les falbalas dont on l'avait affublée.

Au milieu de l'essaim de dames qui entouraient notre jeune pensionnaire devant le clavecin, s'était mêlé à dessein un jeune homme de vingt-cinq ans environ dont la figure peinte en quelque sorte, la coiffure exagérée et la mise excentrique avaient surtout attiré l'étonnement, sinon l'admiration d'Henriette.

Ce singulier personnage qui n'avait d'autres titres auprès de M. de Bussy que celui de compatriote, se nommait Evariste Jollivet ; il se donnait comme avocat, quoiqu'on ne l'eût jamais entendu plaider, et que l'on ne sût pas au juste où il avait fait ses cours de droit. Sa famille habitait Compiègne où son père avait une modique aisance et avait exercé jadis la charge assez infime de greffier du bailliage. Un parent de sa mère l'avait accueilli au sortir de ses études, l'avait produit dans le monde où

le jeune citoyen n'avait pas tardé à briller parmi les muscadins ; il venait de passer aux incroyables, il avait traversé les derniers jours de la révolution et toute l'époque du directoire sur la pointe du pied, chaussé de l'escarpin à la mode, fort étranger aux affaires publiques. Élegant, beau parleur, oisif par état, assez nul de nature, le citoyen Evariste avait plus fréquenté les cafés et les restaurants que les clubs et les autres réunions sérieuses. Il avait ainsi, comme on a dit dans tous les temps, battu le pavé de Paris, jusqu'à sa vingt-sixième année, terme où devait s'arrêter, selon ses calculs, sa première jeunesse. Il songeait alors tout classiquement à faire une fin, c'est-à-dire, un mariage sortable. Du reste, prudent et circonspect dans ses plaisirs ou ses écarts, se piquant avant tout, d'être l'homme du moment, et pour ne ressembler en rien aux beaux de l'ancien régime, il ne s'était permis ni les passions

ruineuses, ni les dettes usuraires. C'était un jeune homme rangé quoiqu'il passât tout son temps à s'amuser. Il ne s'attendait pas à faire ce que l'on appelait jadis un riche établissement ou un mariage noble. Les grands noms étaient dispersés par toute l'Europe, les grandes fortunes étaient morcelées ou détruites. Spéculateur intelligent, il ne pouvait chercher une femme que dans les familles où il avait à espérer un emploi, et quelque perspective d'avancement.

Il était même urgent pour lui d'en venir là sans trop de délai ; la chronique scandaleuse qui courait les cafés à l'instar des ruelles, répandait quelques sourds propos sur son compte, à l'endroit de l'opulent et généreux parent qui l'avait accueilli en sortant de son village, et dont on prétendait qu'il avait effleuré la bourse et écorné la réputation ; bien que l'on ne sût aucun détail à cet égard.

il était constant que le cousin millionnaire et jaloux avait mis à la porte son trop séduisant parent et était parti pour la Suisse avec sa femme.

C'est alors que privé de la maison confortable où il s'était fait ses premières et douces habitudes, maître Jollivet avait jeté son dévolu sur celle du citoyen Bussy, dans laquelle il trouvait une protection possible et une jeune veuve, parole d'honneur fort appétissante.

Le nouveau président avait reçu sans enthousiasme son jeune compatriote, qu'il trouvait assez ridicule, avec son grasseyement affecté, son habit de sole rayée, ses cheveux en crinière ondoyante et ses deux aunes et demie de cravate, mais naturellement affable, indulgent aux pauvres humains, il lui pardonnait cette faiblesse, le croyant, au fond, assez bavard pour faire un avocat comme un autre. Il tenait, d'ailleurs, compagnie à sa nièce dont

il était devenu le Sigisbè, il admirait ses vers, fesait de la musique avec elle ; au bout du compte, tout cela pouvait finir par l'acte civil de rigueur, bref, Evariste Jollivet venait de temps en temps, faire visite à celui qu'il appelait par flatterie son illustre compatriote, soit à sa maison de la rue de Choiseul, soit à sa villa de Bougival.

Or, ce jour-là, notre mirliflor avait voulu jouer le rôle d'ami de la maison et de personnage indispensable. Il était plus fardé, plus bariolé et plus frisé que jamais ; il portait le soulier pointu, à bouclettes d'or, la culotte chamois, retombant au milieu des mollets ; un gilet à franges aux pointes inclinées, d'où s'échappaient doubles breloques et double chaîne de montres. Cette riche toilette jointe à la cravate exubérante, était couronnée par un habit de satin cerise, admirablement coupé, comme pour habiller une guèpe.

Il était arrivé dès le matin en cabriolet, avait pris une part active aux préparatifs de la fête, avait donné un coup d'œil à l'office et même à la cuisine, et pendant que le patron était allé en compagnie du notaire à Saint-Germain, il avait, d'accord avec l'adorable Milady, complété un petit concert inromptu, dans lequel devaient figurer des stances touchantes, intitulées : *les Regrets*, allusion au départ prochain du cher oncle, paroles et musique de la nièce.

En effet, quand on eût assez causé des affaires de l'Etat, d'un côté, de spencers et de vitchouras de l'autre, se donnant l'air d'importance d'un chef d'orchestre, quand les trois coups sont frappés, le superbe Evariste ouvrit le clavecin dans tout son entier, alluma les bougies, plaça la partition sur le pupitre, tout cela avec un empressement et un bruit qui semblaient dire aux causeurs éparés : « Chut,

« silence !... nous allons passer à d'autres
« exercices. »

Comme on voulait garder les stances sentimentales pour le bouquet, on commença par une symphonie d'Haydn, qui laissait peut-être quelque chose à désirer comme exécution, mais que la grave assemblée trouva parfaite.

A dessein de prolonger la séance et pour faire briller d'autant le talent mûr de madame Wemis, maître Evariste supplia la jeune pensionnaire de donner à la société un échantillon de son savoir-faire. La pauvre petite fut contrariée et bien honteuse d'avoir à se faire entendre devant de si beaux messieurs et de si belles dames, mais il eût été bien gauche et bien malséant de se faire prier. Enivrée d'ailleurs de son bonheur, calculant à part soi avec une admirable finesse de petite fille, qu'elle n'avait pas un auditoire bien difficile ni une antagoniste bien redoutable dans l'ex-

institutrice anglaise, tout en déclarant modestement qu'elle n'avait qu'un an de solfège et qu'elle était une faible élève de monsieur Ménageot, elle exécuta une fugue, puis une walse, avec une telle netteté, une telle précision, qu'elle enleva tous les suffrages.

Le docte Lacépède, qui était, en outre, un amateur de musique fort distingué, la complimenta avec son amabilité ordinaire, et annonça qu'elle serait de première force, si elle continuait ainsi. Madame Wemis, quoique un peu piquée intérieurement du succès de la petite morveuse, l'embrassa avec effusion, avouant qu'elle avait une expression charmante et un doigté admirable. Monsieur Bussy de Compiègne était aux anges, mais soit gravité magistrale, soit pour ne pas trop exalter une jeune tête, il se contenta de dire :

— « Ce n'est pas mal, ce n'est pas mal du
« tout. »

Henriette, modeste de bonne foi pensa qu'il avait raison, qu'elle n'était qu'une petite commençante et cependant fut plus sensible à cet éloge restreint qu'aux suffrages un peu outrés de l'assemblée entière.

On passa enfin à la romance des *Regrets*, et madame Wemis en avait à peine achevé le premier couplet, lorsque Buffet, l'air effaré, entr'ouvrit la porte du salon, cherchant de l'œil la place où était assis son maître, trop occupé, trop ému pour s'apercevoir de sa présence et des signes qu'il lui faisait.

Le fidèle valet de chambre, voyant sa pantomime sans effet, se hasarda enfin à entrer, comme si quelque chose d'extraordinaire venait d'arriver dans la maison et méritait que le patron en fût instruit sur-le-champ. Il s'avança donc le plus imperceptiblement possible, vers monsieur de Bussy, et lui dit quelques mots à l'oreille, qui parurent

causer une grande surprise au magistrat.

— Ah ! bah ! s'écria-t-il en faisant un saut de deux pouces sur son fauteuil, Eugène?...

— Oui, monsieur le président, reprit le citoyen officieux, toujours à voix basse.

— Il a donc quitté son prytanée ?

— La nuit dernière.

— Comment cela ?

— Il a déserté.

— Déserté ?...

— Il arrive de Fontainebleau à pied, et à jeûn.

— C'est épouvantable.

— Ne vous trouvant pas à Paris, il est venu jusqu'ici.

— Cet enfant-là est un démon.

— Il s'est jeté sur une volaille froide et en a mangé les trois-quarts.

— C'est un enragé, que veut-il que je fasse de lui ?

— Que vous le couchiez sans doute, après lui avoir donné à souper, ajouta en riant le majordome, qui, après tout, ne voyait pas dans l'évènement une affaire d'Etat.

— M. Bussy s'était levé, agité et inquiet; ses hôtes, en voyant sa figure bouleversée, pensant qu'il s'agissait d'un accident des plus graves, s'empressèrent autour de lui, l'interrogeant sur ce qui pouvait le troubler ainsi.

— Eh bon Dieu!... ne m'en parlez pas, dit avec humeur l'ex-conventionnel, c'est une tuile qui me tombe sur la tête; un jeune parent à moi, un cousin, un petit écervelé..... j'apprends à l'instant qu'il a déserté du Prytanée de Fontainebleau, où il n'avait plus que trois mois à faire pour passer officier. Quel coup pour sa famille! un avenir détruit; ajoutez que dans ma position, cela peut me compromettre.

Il n'avait pas fini ses doléances qu'on vit paraître, au milieu de l'agitation générale, un jeune gaillard de dix-sept ans, à l'air martial et tant soit peu casseur, portant l'uniforme de l'école militaire.

— Ah ! diable, excusez, dit-il, en élevant la main à son front comme pour saluer, je ne croyais pas me trouver en si nombreuse et en si belle compagnie.

Et loin de se montrer honteux de sa position, ou intimidé par l'illustre aréopage qui l'entourait, il s'approcha sans façon du citoyen président, en lui secouant la main et en lui disant cavalièrement :

— Bonsoir, cousin, comment ça va ?

Le magistrat froissé, irrité, ne savait trop que répondre.

— Ah ! mon Dieu, s'écria ingénûment Henriette, je le reconnais, c'est ce beau petit garçon qui est venu me voir avec mon protec-

teur à la pension. Oh ! comme il est grandi ; et comme il a l'air diable !

— Par ma foi, dit tout bas monsieur Lacépède, à son ami Chaptal, qui regardait cette scène en observateur, voilà *un gaillard de bonne mine et de résolution. Ce sont ceux-là que le premier Consul préfère aux avocats et aux braillards.*

leur être parvenu. Oh ! comme il est grand ; et
 comment il a fait d'habile !
 — Par ma foi, dit tout bas monsieur Jac-
 quet à son ami Ghapal, qui regardait cette
 scène en observant, voilà un guillard de
 bonne mine et de résolution. Ce sont ceux-là que
 le premier Consul préfère aux avocats et aux
 brillards.

IV

Dans trois Cabinets.

Fillette à quinze ans
A, dit-on la puce à l'oreille.

Vieille chanson.

Après cet instant de délire,
Les aveux étaient superflus,
Ils n'avaient plus rien à se dire,
Et leurs cœurs s'étaient entendus.

DEMOUSTIER, *lettres à Émilie*, lettre 12^e.

Sois béni de la terre entière,
Tout s'obscurcit auprès de la splendeur guerrière,
Elle éblouit les yeux et sur les noirs forfaits,
Étend un voile de lumière.

ANDRÉ CHÉNIER, *Odes*.

O heureux Léonatus!.. je puis bien le dire, la
confiance de ce grand homme l'honore et ta rare
vertu mérite bien qu'il se repose entièrement sur
toi.

SHAKESPEARE. *Cymbeline*, acte 1. sc. VI.

Quoiqu'elle eût passé une journée toute de
plaisirs et d'agitation, qu'elle se fut couchée
beaucoup plus tard que de coutume et qu'elle

eût même dormi fort peu, tant elle était préoccupée, notre jeune pensionnaire se leva de bonne heure, et pour la première fois se trouva désœuvrée, car elle n'avait pas comme d'habitude, sa leçon à apprendre et sa géographie à repasser. Sa première pensée avait été un remerciement à la Providence qui lui accordait tant de bonheur, alors qu'elle désespérait de l'avenir et qu'elle se croyait abandonnée sur la terre. Sa seconde pensée fut pour son bienfaiteur, pour cet homme si bon, si généreux, qui seul lui tenait lieu de toute une famille, et sa joie alors n'était pas sans un léger mélange de curiosité et de regrets. On ne lui laissait pas ignorer qu'elle était orpheline, mais ne pouvait-on l'instruire plus positivement du sort de ses parents, de leur condition, de leur fortune, de leur nom du moins, car jusqu'ici on ne l'appelait qu'Henriette, Henriette tout court. Pourquoi cette retenue?... pour-

quoi ce mystère?... quelques membres de sa famille couraient-ils encore des dangers?..... gémissaient-ils loin de la France?... tous avaient-ils péri?... en interrogeant ses premiers souvenirs, la pauvre enfant ne se rappelait que de bons paysans qui l'avaient élevée, un voyage qu'elle avait fait, étant toute petite, avec celui qu'elle appelait son père nourricier; puis son retour dans la même chaumière dont on l'avait fait sortir à l'âge de huit ans pour la mettre en pension. Puis deux ou trois fois, monsieur de Bussy était venu la voir à de bien longs intervalles, puis la dame qui l'avait embrassée en pleurant, en lui disant : adieu pour toujours, et voilà tout.

Notre jeune fille se livrait à ces réflexions qui troublaient quelque peu toutes ses joies si pures de la veille, sur une terrasse à l'italienne qui régnait sur tout le côté oriental de la maison, et qui arrivait comme une charmante sur-

prise après le grand salon et la salle de billard. Car la vue était délicieuse tout autour de cette terrasse, ornée de pilastres quadrangulaires, que des pieds de vigne tenaient embrassés et dont les feuilles naissantes promettaient pour plus tard un riche ombrage.

Accoudée sur de larges dalles servant d'appui, elle voyait à ses pieds la route se perdant à droite dans une touffe d'arbres d'où s'échappait le vieux clocher noirci de Nanterre, à gauche, elle montait en pente assez rude jusqu'à la hauteur de Marly. Un immense coteau couvert des végétations les plus variées coupait alors l'horizon couronné seulement par les ruines d'un aqueduc, celui de Luciennes.

Les arbres assez rabougris du chemin n'empêchaient pas de voir le petit bras de la Seine allant se précipiter avec fracas dans les roues gigantesques et alors immobiles de cette ma-

chine hydraulique qui passa longtemps pour la huitième merveille du monde.

Plus loin s'étendait une plaine pour ainsi dire sans limites, dans laquelle on voyait çà et là pointer la flèche de quelque village, et en regard l'un de l'autre, comme sentinelles de ce vaste champ de bataille, les deux mamelons de Surène et de Montmartre.

Henriette reconnaissant au loin la petite route de Chatou au Pecq et cette longue terrasse qui lui fait suite, dans laquelle elle s'était promenade si souvent avec ses compagnes, laissa échapper un soupir, et une troisième pensée lui vint alors, adressée à ses bonnes amies de la pension, qu'elle avait quittées si soudainement et si brusquement. Leur écrire sans retard, leur donner de ses nouvelles, était un devoir d'amitié et même de reconnaissance.

Le hasard la servait à souhait ; en regard du billard, sur la terrasse où elle se promenait

était le cabinet de son protecteur, qui était aussi la bibliothèque. Elle y entra sans hésiter, et commença une belle épître à Julia, la première dans ses affections, dans laquelle elle n'oubliait rien des enchantements de la veille, du repas, de la brillante société, du concert et de l'arrivée subite et presque romanesque d'un petit cousin déserteur.

Était-ce excès d'innocence, était-ce indiscretion naïve d'un jeune cœur qui parlant pour la première fois ne sait pas encore se taire, toujours est-il que le chapitre du petit cousin s'étendit complaisamment sur plus d'une demi page, et qu'après lecture de cette lettre, Mademoiselle Julia Richard ne pouvait ignorer qu'il paraissait de dix-sept à dix-huit ans, qu'il avait de beaux cheveux noirs, des yeux très vifs, l'air mutin et tapageur, et qu'il s'appelait Eugène.

La pauvre petite en était là de sa missive, lorsqu'à travers la porte vitrée du cabinet, à

l'autre extrémité de la tonnelle , elle entendit se heurter précipitamment les billes du billard , et reconnut aussitôt M. Eugène qui, matinal et désœuvré comme elle , était venu s'exercer au noble jeu , n'ayant rien à faire de mieux pour le moment.

Sans se rendre compte de ce qu'elle éprouvait, Henriette fut plus contente que fâchée de cette rencontre. Son petit cœur se serra, et le rouge lui monta au visage sans qu'elle sut pourquoi. Puis, comme saisie d'une crainte qu'elle ne comprenait pas davantage, elle songea à ne sortir du cabinet qu'après le départ du jeune homme. Elle se mit donc à terminer sa lettre, mais distraite involontairement, elle gribouilla à devenir presque illisible, fit deux pâtés et plusieurs fautes d'ortographe.

Le prytanéen de son côté se croyant seul , s'en donnait à cœur-joie, carambolait et doublait au même, tout en sifflant et en fredonnant

des refrains plus militaires que civils. Dans son ardeur de joueur novice, plus d'une atteinte fatale fut donnée au tapis, et une faute de calcul sur la force motrice en contact avec la force tangentielle, fit que tout-à-coup la bille blanche poussée avec trop de violence sur la rouge, sauta par-dessus la bande et alla rouler au loin sur un plan de capucines après avoir cassé un carreau.

Un léger cri d'effroi se fit entendre dans la bibliothèque, le déserteur s'y transporte d'un seul bond, croisant la queue de billard, à défaut de la baïonnette.

— Tiens, c'est vous, la petite, s'écria-t-il, en éclatant de rire, la farce est bonne, que faites-vous donc là?...

— Mon Dieu ! j'écris à mes amies de pension, répondit Henriette en s'efforçant de cacher le trouble qu'elle éprouvait.

— Il n'y a pas de mal, ma belle enfant, je

ferais peut-être bien aussi d'écrire à mes camarades, mais pas si bête, cela pourrait mettre sur ma trace et me faire époigner.

— Est-ce que c'est bien vrai, Monsieur Eugène, que vous avez déserté ?

— Parfaitement, ma toute belle, après avoir régaté d'un coup de compas un drôle qui m'avait insulté.

— Ah ! mon Dieu, vous vous êtes battu.

C'est la troisième fois, cette année.

— Est-il possible ? mais vous êtes donc une mauvaise tête, un duelliste.

— Au contraire, mon petit ange, doux comme un mouton dans tous les genres, pas très fort en mathématiques, mais rude et prompt sur le point d'honneur. Si l'on me marche sur le pied, crac, c'est tout de suite fait.

— Quel malheur ! dit ingénûment l'orpheline en le regardant fixement, moi qui ne de-

mandais pas mieux que de vous aimer, je ne le pourrai jamais si vous êtes un tapageur.

— Cela n'empêche pas, aimez-moi tout de même, fit vivement le jeune homme, en prenant dans les siennes les deux mains d'Henriette, puis il s'arrêta tout-à-coup, fit un pas en arrière, comme s'il venait d'éprouver le choc de la machine électrique.

— Henriette baissa les yeux et resta immobile. Les deux enfants ne savaient trop ce qu'ils éprouvaient l'un et l'autre, mais ils étaient émus tous les deux, et leurs mains ne se séparaient pas.

Monsieur Bussy de Compiègne entra dans le cabinet sur ces entrefaites, enveloppé dans sa robe de chambre du matin. Les jeunes gens ne parurent ni honteux, ni effrayés d'être ainsi surpris tête-à-tête, le magistrat du premier coup-d'œil vit clairement où en étaient les choses, le hasard avait tout fait, il n'y avait

pas grand mal jusques-là, mais il y avait danger imminent dans l'avenir, si le jeune citoyen restait sous le même toit que son innocente protégée après son départ pour la Bretagne.

Avec ce calme stoïcien de l'homme de loi qui sait conserver son sang-froid dans les occasions les plus graves, M. le président ne parut ni surpris, ni mécontent. Il baisa sa pupille sur le front, avec une douce paternité, lut dans tout son entier son épître à Julia, non sans remarquer que le nom d'Eugène y figurait avec récidive, puis la congédia amicalement, ferma la porte après elle, et fit asseoir le casseur de carreaux auprès de lui.

— Ah! çà, lui dit-il, mon petit cousin le diable, qu'espérez-vous maintenant que vous voilà déserteur, chassé par conséquent de l'École militaire, poursuivi peut-être par-dessus le marché.

— Mon très honoré cousin, reprit le jeune

homme d'un ton résolu, je conçois votre dépit, mais je vous répète encore une fois que j'ai fait ce que je devais faire, non pas un coup de tête, comme vous dites, mais un acte loyal et que l'honneur me commandait.

— L'honneur, l'honneur, s'écria le président en s'agitant sur son siège, un coup de compas en pleine poitrine à l'un des élèves les plus distingués du prytanée, à un protégé de Cambacérés, non-seulement votre camarade, mais votre supérieur, votre sergent. Si vous étiez sous les drapeaux, vous seriez fusillé dans les vingt-quatre heures.

— Oh ! oh ! reprit Eugène avec un léger sourire, en passant le doigt sur sa lèvre comme pour y caresser une moustache à peine naissante, si j'étais sous les drapeaux, mon joli sergent le faquin aurait eu trois pouces d'épée dans le ventre.

— Mais vous êtes donc un bretteur, un duelliste, fit le magistrat plus courroucé.

— Je ne suis ni bretteur , ni duelliste , mon cousin , je vous dirai même que le duel m'est odieux , et qu'il me semble un reste de barbarie qui doit avec le temps disparaître de nos mœurs , mais quand l'honneur est en jeu il devient une nécessité . Le sergent Duchez avait insulté la mémoire de mon père , mort bravement en défendant ses foyers , il l'avait traité de rebelle , de chouan et d'aristocrate , je devais le tuer , tout parent qu'il est d'un général et protégé d'un consul , et si je ne l'ai pas fait , c'est que je n'avais point d'armes convenables .

— Et que voulez-vous que je fasse de vous , Monsieur ? rester ici , c'est impossible ; outre que cela peut me compromettre , vous renvoyer à votre mère qui vit assez triste et assez pauvre dans sa province , il n'y faut point songer . Comme après tout , je ne veux pas vous abandonner , vous allez partir sur-le-champ pour Paris ; Buffet vous conduira , vous reste-

rez caché pendant quelque temps dans ma maison de la rue Choiseul. D'ici mon départ, je verrai, j'aviseraï. Un engagement dans quelque bonne demi-brigade au loin sur la frontière, est peut-être ce que nous pourrions faire de mieux. C'est le conseil d'ailleurs que m'a donné hier le citoyen Lacépède. Partez, distinguez-vous. Une action d'éclat peut faire oublier votre première faute.

— Partir soldat, mon cousin, jamais, j'ai fait des études spéciales; je sais ma théorie sur le bout du doigt, je porte un nom honorable que j'espère bien ne pas laisser déchoir; tenez, mon cousin, arrangez-moi cela, que l'on me fasse seulement sergent-major, et je pars dès demain pour l'armée du Rhin, pour l'Égypte si l'on veut.

L'ex-conventionnel resta un moment silencieux, comme pour calculer ses ressources personnelles avec les prétentions peut-être

un peu ambitieuses du jeune déserteur , puis , il sonna son valet de chambre, en disant :

— Soit, nous verrons. Mais vous obtenir un grade dans la position fautive où vous vous êtes jeté, me paraît difficile ; avant tout , partez, partez à l'instant même.

Buffet parut : Monsieur Bussy de Compiègne lui donna l'ordre de préparer la carriole et de conduire son jeune parent à Paris.

— Eh ! mais, j'y songe , dit le magistrat par réflexion , le montrer en plein jour sous cet habit , c'est le livrer à la police qui le cherche peut-être déjà. Mon ex-collègue, Fouché, qui est ministre de la police, tout nouvellement, et qui n'est pas fâché de faire du zèle, lui mettra la main dessus et l'enverra coucher à l'Abbaye, en attendant mieux. Si nous le déguisons , Buffet, ne pouvons-nous du moins le couvrir d'un manteau, d'une houppelande pour ce petit voyage.

Le citoyen officieux ne put s'empêcher de sourire d'un air ironique , comme s'il eût trouvé trop minutieuses ou peut-être ridicules les précautions du prudent magistrat.

— Bah , bah ! je m'en charge , dit-il, en faisant un geste de protection , il n'arrivera rien au jeune citoyen ; la police a bien autre chose à faire que de courir après des échappés de collège.

L'assurance de son valet de chambre tranquillisa Monsieur de Bussy, qui congédia enfin son jeune parent en lui donnant quelques écus de six livres , car le drôle n'avait pas manqué de lui faire observer qu'il était totalement dénué de ce qu'on appelle au prytanée comme à la caserne, de la vaisselle de poche.

Sans qu'il se rendit bien compte de ce qu'il éprouvait, Eugène de Monclairville sentit son cœur battre violemment en quittant la villa de Bougival, il devint tout-à-coup sombre et sou-

cieux, lorsque déjà monté dans la carriole, il vit à travers la vitre d'une petite croisée en œil-de-bœuf au second étage de la maison, une jolie figure pâle et inquiète, qui resta ainsi immobile jusqu'à ce que la voiture ait disparu au tournant de la route.

Monsieur Bussy de Compiègne passa presque toute cette journée dans son cabinet, écrivant nombre de lettres d'adieux à ses intimes, et fort préoccupé de l'escapade de son petit cousin le diable, comme il l'appelait, auquel il ne pouvait s'empêcher de vouloir du bien, malgré sa mauvaise tête. C'était le fils d'un digne gentilhomme du Poitou, allié à sa famille par les femmes, qui après avoir porté les armes dans sa jeunesse avait péri funestement lors des premières insurrections de l'Ouest. Il n'avait fait que repousser par la force les attaques d'une troupe de malfaiteurs, soi-disant républicains, venus pour piller sa maison ; on avait dit dans

les comités révolutionnaires qu'il était mort, en se battant contre les *bleus*. Son parent l'ex-conventionnel cachant avec soin ces circonstances, avait toutefois réussi à faire placer le jeune Eugène au prytanée de Fontainebleau. Il s'agissait de ne pas laisser son œuvre imparfaite et de servir encore une fois de tuteur et de père à cet autre orphelin, qu'il était, par parenthèse, prudent d'éloigner de l'orpheline habitant depuis la veille à Bougival. Le plus court chemin était le meilleur, et selon le conseil que lui en avait donné son savant ami Lacépède, le président de Rennes se décida à aller le lendemain solliciter la protection de son autre ami Bourrienne, secrétaire particulier, en quelque sorte l'affidé du général Bonaparte. Une visite d'adieu à un voisin aussi proche était un excellent prétexte. Le citoyen Bourrienne pendant la belle saison avait un pied-a-terre au village de Rueil. C'était là qu'il

venait respirer et se reposer de ses travaux multipliés quand les affaires lui en laissaient le loisir. Rueil touchait presque à la Malmaison, et il pouvait ainsi être à son poste au premier signal.

Mais le pauvre secrétaire intime s'était fait illusion en espérant se donner quelques heures de quiétude et parfois la grasse matinée; il n'est pas de retraite, si cachée fût-elle, qui ne soit découverte par les solliciteurs. Il en venait chaque jour des kyrielles qui n'eussent pas osé le relancer au palais, si bien que l'homme d'état dont on connaissait la bienveillance et le crédit, avait aussi son petit-lever et ses audiences presque forcées dans sa solitude de Rueil.

● Il arriva donc qu'un beau matin, par un frais soleil de mai, M. Bussy de Compiègne s'achemina, sa canne à la main, jusqu'au cabinet de son ami Bourrienne, grossissant un

peu , malgré lui , le nombre des quémandeurs et des importuns. Ce n'était pas sans quelque crainte que l'honnête avocat hasardait cette démarche. Comme nous l'avons déjà dit, brave dans le danger, ferme à la tribune , le citoyen Bussy était gauche et timide auprès des gens en place. Il était loin de posséder les vertus souples du solliciteur et du courtisan; il n'avait point vu depuis longtemps celui qu'il allait visiter, peut-être allait-il le trouver moins abordable, moins dévoué. Le dix-huit brumaire, avait fait tant de métamorphoses!

Il fut agréablement trompé toutefois, car le citoyen secrétaire , sitôt qu'il apprit la visite de l'ancien député de la Convention , écarta tous les gens à placets, qui encombraient son antichambre pour ouvrir les bras à son vieil ami et l'introduire mystérieusement dans son cabinet.

Après les lieux communs d'usage , il fallut

bien en venir au fait. Le nom d'Eugène de Monclairville fut jeté comme par hasard au milieu de la conversation, puis le citoyen président ne put cacher au citoyen secrétaire son inquiétude à l'endroit de cette jeune tête folle dont l'avenir était brisé. Il finit par avouer franchement, et la fugue un peu bien légère de Fontainebleau et le coup de compas un peu bien téméraire au sergent Duchez.

Le citoyen Bourrienne se gratta l'oreille sans répondre, le citoyen Bussy comprit que ce silence voulait dire :

— Diable!... fils de chouan, déserteur et ayant blessé son supérieur, voilà une assez mauvaise affaire dont je ne suis pas d'avis de me charger.

— Voyons, voyons, mon tendre ami, dit le magistrat, je ne vous demande qu'à éloigner ce petit sacripant du danger qui le menace aujourd'hui ; qu'il quitte Paris, la France

même le plus tôt possible; ne pouvez-vous me le recommander à quelque petit colonel des environs du château, et me le faire caporal-fourrier ou sergent-major? Je ne connais guère pour ma part que des avocats, et ils ne sont pas en bonne odeur aujourd'hui.

— C'est fort chatouilleux, répondit le secrétaire, il faudrait avoir du moins le temps de se retourner un peu, et quand partez-vous, mon cher, pour votre Bretagne?

— D'un jour à l'autre, mon bon ami, je devrais être en route à la grande rigueur; je n'ai aucun prétexte après les fêtes de Pâques, pour prolonger mon séjour.

Et le timoré président osa faire connaître à son ami combien peu ce qu'il appelait son exil à Rennes lui était agréable. Bourrienne chercha dans sa mémoire quels étaient les officiers supérieurs auxquels il pouvait recommander le petit diable en question.

— Parbleu, s'écria-t-il, ce brave Sébastiani ferait bien notre affaire, mais je crois qu'il est parti; laissez-moi réfléchir à cela, ajouta-t-il, nous avons demain grande revue et réception. Revenez me voir après-demain, à pareille heure, j'aurai peut-être trouvé quelque trou de souris où cacher votre déserteur sans trop de déchet.

— Cela m'oblige au moins à trois jours de retard, reprit le parent d'Eugène; ne craignez-vous pas que cela soit remarqué et me brouille un peu avec le ministre de la justice.

— Bah! bah! vous êtes un trembleur, fit le citoyen Bourrienne. Ces bons plaideurs bretons n'en mourront pas pour avoir leur président quarante-huit heures plus tard.

Le surlendemain, le protecteur d'Eugène de Monclairville était exact au rendez-vous; il avait même pris sur lui d'arriver à Rueil une heure plus tôt qu'ils n'en étaient convenus, pensant trouver le secrétaire moins entouré.

— Eh ! arrivez donc, mon très cher, s'écria le citoyen Bourrienne, dès qu'il l'aperçut, je vous attendais avec impatience, et si nous n'é-tions pas dans le voisinage de la Quasimodo, en dépit du calendrier républicain, je vous dirais que vous venez comme *Marée en carême*.

— Qu'est-ce donc, qu'y a-t-il de nouveau ? exclama le magistrat en prenant tout-à-coup un air de jubilation.

— Il faut que vous veniez avec moi sur-le-champ.

— Ah bah ! à l'heure qu'il est, et où cela ?

— Devinez !...

— A Paris ?

— Pas si loin.

— Est-ce chez quelque voisin de campagne ?

— Précisément, un voisin qui en vaut un autre après tout ; enfin je suis chargé de vous conduire ce matin même à la Malmaison.

— Chez le premier consul !

— Vous l'avez dit.

— Comment ! Sans y être préparé ! Me présenter, dans ce costume, en houppelande du matin !

— En voisin de campagne, comme je vous le disais, sans façon. Allons, dépêchons, le cher général n'aime pas à attendre. *Experto crede Roberto.*

Le secrétaire intime, prenant son chapeau et jetant précipitamment quelques liasses de papiers dans un portefeuille, ne fit pas attention au changement subit qui s'opérait sur la figure de son ami. Cette visite inattendue qu'il allait faire au premier consul de la république, semblait l'avoir bouleversé. Il resta muet et comme pétrifié.

— Que peut-il me vouloir, se disait-il, suis-je trahi ? sait-il quelque chose ?

Et il suivit machinalement le citoyen secrétaire qui marchait à grands pas, tout en lui

donnant des espérances touchant son jeune cousin. Le président du tribunal civil de Rennes presque tremblant, arriva à la Malmaison troublé, agité, essoufflé, ayant fait mille conjectures pendant le trajet et pour son jeune déserteur et pour son propre compte. La gaieté franche de son ami Bourrienne et les paroles d'encouragement qu'il lui donnait, ne pouvaient le tirer de l'espèce de torpeur qu'il éprouvait. Eperdu, oubliant jusqu'à sa gravité de magistrat, lui, qui avait tenu tête aux terroristes et aux démagogues de Quatre-vingt-treize, se faisait humble et petit, rien qu'en approchant de la demeure d'un homme qu'il connaissait à peine, dont il n'avait point à se plaindre ; mais cet homme lui imposait par sa force, par la puissance seule de son regard ; il révérait et craignait cet homme, conquérant de l'Italie, de l'Égypte, heureux et audacieux vainqueur de la Révolution. Il en vint dans son

trouble à saluer les grenadiers de la garde consulaire qui veillaient aux portes de ce Louvre champêtre ; il se soutenait à peine lorsque le secrétaire intime ouvrit discrètement une porte basse par laquelle il l'introduisit dans le cabinet du premier consul. Il promena d'abord un regard égaré dans cette pièce assez richement meublée, ornée de quelques objets d'art, mais dans un grand désordre. Des plans, des papiers et des livres étaient pêle-mêle sur un vaste bureau ; pareille confusion se rencontrait sur un canapé et sur plusieurs fauteuils. Après cette première inspection, ne voyant personne dans l'appartement, notre pauvre magistrat eut le temps de se remettre ; mais cet instant de calme ne fut qu'un éclair, car il avait fait à peine deux ou trois pas sur le tapis du cabinet, qu'il recula en apercevant le consul, couché à plat ventre sur une immense carte d'Italie de Chauchard, ayant un amas d'épingles à

têtes rouge ou noire piquées sur sa manche gauche, et qu'il plaçait çà et là sur divers points de la carte.

Les deux nouveau-venus se tinrent immobiles par respect et par convenance.

— J'ai mon plan de campagne, Bourrienne, s'écria le général avec une sorte d'inspiration, je les tiens tous et il faut qu'ils me vident la Lombardie jusqu'au littoral. Bonjour, bonjour monsieur de Bussy, ajouta-t-il en faisant au magistrat un léger signe de tête, auquel ce dernier ne put répondre que par un profond salut. Regardez là, Bourrienne, à cette place, c'est là que je battrai avant six semaines le général Mélas.

— Vous, en personne, fit le secrétaire?

— Moi, en personne, monsieur Bourrienne, et l'on ne saura mon départ de Paris qu'en apprenant ma victoire.

— Tout vous est possible, général, reprit

Bourrienne , mais un sourire et un léger hochement de tête laissaient percer un certain doute dans l'annonce d'un fait aussi prompt et aussi merveilleux.

La figure embarrassée du citoyen Bussy persuada au consul que comme Bourrienne il doutait de ses paroles, qui pouvaient ressembler à de la forfanterie.

— Ah ! vous ne me croyez pas , dit-il en se relevant brusquement ! tenez, c'est-là, à travers les glaces et les neiges que passera toute mon armée , elle tombera à l'improviste dans les plaines qui avoisinent Alexandrie.

Et comme le président de Rennes, interdit, ne savait au juste que répondre. Je veux, par dieu, que vous en soyez témoin, vous, monsieur de Bussy, et que vous ne me croyiez pas un gascon, comme vos bavards de Barras, de Roubaut, de Montmayan et de Cavaignac, tous régicides par parenthèse.

— Moi, citoyen général, dit le magistrat abasourdi.

— Vous-même, Monsieur, vous partirez demain pour Dijon avec Collot.

— Et sous quel titre, citoyen premier consul? Vous ignorez sans doute qu'un siège de magistrature m'attend à Rennes en Bretagne?

— C'est juste, nous vous remplacerons là-bas. Les hommes de sens et de cœur sont mieux près de moi. Tout est dit, vous partirez demain. Je donnerai des instructions à Berthier. Cet excellent Berthier!.. tout le monde croit et il croit lui-même qu'il va commander en chef, je lui laisserai ce petit plaisir-là jusqu'au pied du saint Bernard; et au fait, vous lui rendrez plus d'un service, comme homme d'état, comme homme de plume, vous lui ferez ses discours.

L'ex-conventionnel s'inclina et se préparait à sortir, voyant le général reprendre ses épingle-si fatales à l'Autriche.

A propos, dit le consul, vous avez un parent, un neveu, je crois au prytanée.

— Il n'y est plus, général, répondit en balbutiant le président destitué.

— Je le sais : il a déserté, il a blessé grièvement un de ses chefs ; et hier matin, il est arrivé au milieu de la revue, en plein Carrousel, me demander du service.

— Quoi, général, il a osé!....

— Me parler en votre nom.

— Est-il possible ?

— Il a avoué sa désertion, son duel; il a défendu la mémoire de son père, vieux royaliste de Bressuire.

— Le malheureux ! il est perdu !

— Il est sous-lieutenant, qu'il parte aussi, qu'il gagne ses épauettes, là, à cette place, où Mélas désertera bientôt.....

— Avec armes et bagages, interrompit Bourrienne, en souriant.

— Non pas, pardieu, reprit vivement Bonaparte !.. sans armes, sans bagages; nos soldats n'ont rien de tout cela , et il nous faut de tout cela avant d'aller lever le blocus de Gènes. Allez , monsieur Bussy de Compiègne , ajouta le général consul en prenant un ton plus grave; j'ai été aise de trouver l'occasion de vous prouver que je ne mets pas tous les anciens membres de la Convention sur la même ligne; il y en a que j'estime et vous êtes du nombre. Croyez-le bien et faites-le savoir à vos collègues : je n'ai point de haine de parti , encore moins d'animosité personnelle ; j'ai voulu la paix , je la veux encore ; j'ai tendu la main loyalement aux chefs vendéens , ce ne sont après tout que des entêtés et des ingrats. J'ai pacifié leur contrée , je leur ai rendu leurs prêtres , j'ai ouvert les prytanées à leurs fils ; et ils font encore des clubs royalistes, des soulèvements partiels dans l'Ouest. La guerre ci-

vile, c'est monstrueux !.. Cadoudal est un sauvage qui se fera pendre un beau jour, et Charrette !... Je l'aurais fait mon aide-de-camp, s'il n'eut pas rompu lui-même ses traités, et forcé Travot à le fusiller. D'Elbée, Désabbés, de Puisaye, et tant d'autres qui n'ont fait que des sottises !... Allez, allez... Monsieur Bussy, vous recevrez aujourd'hui même votre nouvelle commission.

Le citoyen premier-consul avait tourné le dos assez brusquement à ses interlocuteurs ; l'ex-député à la Convention balbutia un remerciement assez gauche et sortit, reconduit jusqu'à la porte extérieure par son ami le secrétaire. Il était aussi étonné à son départ qu'il avait été effrayé à son arrivée. Tout ce qui venait de se passer en dix minutes dans le cabinet du chef de l'État, lui semblait un rêve ; il ne savait que penser au juste de sa nouvelle dignité, mais il remarquait avec une satisfaction pleine et

entière que le premier consul n'en voulait pas aux anciens chefs royalistes, qu'il s'était montré clément et généreux envers son jeune cousin, et que l'appellation de Monsieur remplaçait constamment dans sa bouche celle de citoyen. Bien plus, il l'avait nommé deux ou trois fois de Bussy, quoiqu'il fut Bussy tout court; était-ce inadvertance, ou hommage tacite à l'aristocratie, pour laquelle le héros avait peut-être conservé une secrète inclination ?

V.

Devant un Piano.

Voilà donc quelle était l'âme double et traîtresse
D'un monstre revêtu des traits de la sagesse,
Et des dehors trompeurs de la tendre amitié !
Avec quelle noirceur il m'a sacrifié !...

LA CHAUSÉE (*La princesse de Sydon*), acte 5. sc. 7.

Elle fait bien sonner ce grand amour de mère,
Mais elle seule enfin s'aime et se considère
Et, quoi que nous étale un langage si doux,
Elle a tout fait pour elle et n'a rien fait pour nous.
Ce n'est qu'un faux amour que la haine domine,
Nous ayant embrassés, elle nous assassine.

CORNEILLE. (*Rodogune*, acte 2. scène 4.

Lorsque la jalousie saisit ces pauvres âmes faibles
et sans résistance, c'est pitié comme elle les terrasse et
tyrannise cruellement. C'est des maladies d'esprit,
celle à qui plus de choses servent d'aliment, et moins
de choses de remède.

MONTAIGNE. *Essais*, livre 3. ch. 5.

La remarque de monsieur Bussy de Compiègne, lors de sa courte entrevue avec le premier Consul, que ce dernier disait *Monsieur*

au lieu de *citoyen*, avait frappé bien d'autres observateurs que lui. Or, comme le général Bonaparte devenu en vingt-quatre heures chef de l'Etat, un peu par l'adresse, beaucoup par la force des choses, chacun avait fini par se rallier autour de lui, les braves poussés par l'admiration, les poltrons entraînés par la crainte. Le nouveau dictateur, quoiqu'il eût deux collègues, les tenait à une telle distance de lui par l'éclat de son nom et de son épée, qu'à peine il était question d'eux. L'auteur du *Tableau de Paris* comparait plaisamment ces deux consuls accessoires aux deux chandeliers qui accompagnent d'ordinaire le Saint-Sacrement.

Celui qu'on appelait encore dans certains salons le petit Bonaparte, n'avait pas attendu qu'il emménageât du Luxembourg aux Tuileries pour tenir cour et trôner en quelque sorte. Sans qu'il eût réellement commandé l'étiquette

si puérile, si sottile sous l'ancienne monarchie ; on n'osait pas aller en présentation chez le premier Consul, sans une tenue soignée et rigoureuse ; tandis qu'on dînait en pantoufles chez Cambacérès, où par parenthèse, on dînait fort bien et souvent.

Aucune ordonnance, aucun édit n'avait paru contre le tutoiement fraternel, si religieusement observé sous la terreur ; et personne n'imaginait de continuer cette mauvaise plaisanterie, morte avec les comités révolutionnaires ; et bref, sans que l'on sût comment, sans que l'on se demandât pourquoi, on se disait encore *citoyen* le dix-huit brumaire, on s'appelait *Monsieur*, le dix-neuf.

Il existait à cette époque, dans un petit logement, au quatrième, au coin de la rue de Malte et de la rue Saint-Nicaise, un individu que ses voisins et les joueurs d'échecs du café de la Régence appelaient familièrement le

bonhomme Ménageot. C'était en effet, le bonhomme par excellence et à la façon de Lafontaine; car, comme l'immortel fabuliste, le papa Ménageot était simple, confiant, crédule; avec du talent, de l'esprit, du génie peut-être.

Né avec l'instinct musical le plus parfait, mais fils d'un obscur organiste de province, il avait accepté la plus humble des conditions comme celle qui lui était due; sans penser qu'il pouvait aspirer à quelque chose de mieux que d'être organiste lui-même, petit professeur de solfège, courant le cachet dans les boues de Paris; sans même prendre garde qu'autour de lui, nombre de gens professant le même art, et bien inférieurs à lui du côté de la science, voire même de l'exécution, mais ayant de plus que lui le savoir-faire qui vaut mieux que le savoir, au dire de Figaro, étaient arrivés à la gloire et à la fortune.

Quelques artistes, ses amis, quelques compositeurs, ses anciens élèves, le tourmentaient parfois, le raillaient sur sa modestie. Personne n'ignorait qu'il avait pris part à la grammaire musicale si classique qui portait le nom de Rodolphe et non le sien. Chenard et Solié avaient voulu le faire chef du chant au théâtre Feydeau; Méhul voulait lui faire exécuter une cantate à grand orchestre dans le temple de Mars; Garat, son ami, voulait le produire dans le monde élégant et le prendre pour son accompagnateur. Loin de se laisser tenter par tant d'offres séduisantes, le bonhomme fuyait ses protecteurs de bonne foi, convaincu qu'ils se moquaient de lui.

Enfant de cœur à la Maîtrise, puis organiste à l'Oratoire, l'honnête Ménageot regardait cette dignité comme son bâton de maréchal. La musique avait été sa seule passion; son clavecin, son église, ses élèves, occupant tous

ses loisirs, l'idée ne lui était même pas venue de prendre femme ; il avait vieilli ainsi doucement et obscurément, se donnant pour distraction les dimanches et les fêtes, quelquefois en semaine, dans les longues soirées d'hiver, la partie de dames ou d'échecs au paisible café d'Apollon qui occupait le rez-de-chaussée de la maison où il demeurait.

Le seul acte d'orgueil qu'il se fût jamais permis était un titre académique, fort modeste par lui-même, et dont il tirait une grande vanité. Il avait été reçu en 1787, membre de la société des enfants d'Apollon. C'était pour lui l'Institut de France ; il traitait de collègue Grétry, Girodet, Monsigny et Lacépède, et il ne signait jamais J. P. F. Ménageot sans ajouter : membre de la société académique des enfants d'Apollon.

Les idées nouvelles et les réformes avaient passé devant le stationnaire Ménageot, sans

qu'il y fit la moindre attention. Il aurait même traversé la révolution sans s'en apercevoir ; si ce grand orage, qui renversa tant de choses, n'avait renversé aussi l'orgue de l'Oratoire, qui ne se releva jamais. Ce fut un coup de foudre épouvantable pour le bonhomme, qui prit dès-lors en haine profonde tout ce qui tenait à cette époque d'anarchie ; confondant dans sa réprobation clubistes, terroristes, jacobins, girondins et septembriseurs.

Tout modéré qu'il était par nature, il se compromit cent fois, en se refusant constamment à tutoyer sa portière qui était tricoteuse, à reconnaître les mois et les décades de la république et à se laisser appeler *citoyen* par son porteur d'eau. Il fut même arrêté et menacé de comparaître devant le tribunal révolutionnaire, accusé par un ivrogne de la section de l'homme-armé, d'avoir, par dérision, porté des petits chats nouveau-nés sur l'autel des

enfants de la patrie, attentat dont heureusement les *oreilles de chien* de la rue de la Loi, déclarèrent le sieur Ménageot incapable.

On conçoit qu'au temps de la carmagnole, de l'enivrement de la Marseillaise, la musique d'église eût peu de vogue, et que les leçons de solfège ou de clavecin étaient devenues fort rares. La disette arrivant en sus avec les assignats, force fût à notre professeur de manger rapidement ses faibles économies. Mais quelques beaux jours venant à luire avec thermidor, une gaîté folle surgit tout-à-coup après ces temps d'affliction et de terreur ; la capitale entière se mit à chanter et à danser, comme si c'eût été une noce générale. Il n'y eût partout que des fêtes, des concerts : on dansait sur les places publiques autour de l'arbre de la liberté, on dansait dans les salons et même dans les églises, à chaque victoire ; on dansait presque tous les jours, grâce à nos quatorze

armées triomphantes. Il y eût même le bal des victimes : la musique reprit une faveur nouvelle et sembla rétablir l'harmonie au milieu de tant de factions.

M. Ménageot qui ne voulait dire citoyen à personne, n'éprouva qu'un léger bien-être dans cette grande résurrection nationale. Il y gagna quelques élèves ; car madame Campan qui avait été la sienne et qui appréciait son mérite, l'attacha à sa maison d'éducation. Trois fois par semaine, celui que l'on appelait le bonhomme Ménageot, se transportait en coucou à Saint-Germain-en-Laye, où il faisait solfier, déchiffrer et vocaliser une douzaine de petites filles, plus ou moins intelligentes, qui se moquaient volontiers de lui, parce qu'il ne pouvait être pris au sérieux, même par des enfants ; et quoique rétribué faiblement, en raison de la distance qu'il parcourait et du temps qu'il dépensait, l'honnête

professeur, toujours esclave de l'art et de son devoir, donnait ses leçons en conscience et inculquait les meilleures principes à ses écolières.

Le pensionnat de Saint-Germain-en-Laye lui allouait un fixe de soixante-douze francs par mois, c'était le plus clair de son revenu ; il donnait avec cela quelques leçons à trente et quarante sous, dans des familles d'employés ou de marchands, et le bonhomme Ménageot était content de son sort. Il jouissait fièrement de son indépendance ; il avait fini par oublier son orgue tant regretté d'abord, et il se croyait dans le paradis terrestre, lorsqu'il se voyait le soir dans sa chambrette de la rue de Malte, bien close, bourrant de menu bois et de tourbe son poêle de faïence, quand il rentrait par une soirée d'hiver, après avoir fait sa partie.

Un beau matin de la semaine de Pâques, il arriva au pacifique Ménageot ce qu'il appela

depuis son coup de fortune. Un domestique, bien mis quoique sans livrée, lui apporta une lettre signée Bussy de Compiègne, par laquelle on lui témoignait, en termes fort obligeants, le désir que l'on avait de le voir continuer ses leçons auprès de la jeune Henriette son élève. Le protecteur de cette intéressante jeune fille, obligé de s'absenter soudainement de Paris, le pria de vouloir bien compléter cette éducation musicale si admirablement commencée par lui. On ne voulait pas marchander sur le prix avec un homme de son mérite et de sa bonne foi si connue ; on le laissait libre de le fixer, tant pour ses leçons données à la campagne pendant la belle saison, que pour celles que l'on prendrait à la ville pendant l'hiver.

Le digne professeur sauta de joie, en apprenant que la gentille Henriette qu'il affectionnait particulièrement lui était rendue. Dès le lendemain, il était à Bougival, où il arriva

assez à temps pour saluer et remercier l'honorable magistrat qui partait en poste pour Dijon, qui lui pressa familièrement la main en lui recommandant sa petite protégée.

Henriette fut charmée de revoir son vieux maître; elle ne manqua pas de faire part de ce nouveau bonheur à ses jeunes amies de Saint-Germain. Sa lettre, encore cette fois, parlait avec un abandon naïf d'Eugène de Monclairville, qui n'était plus à cette heure un petit diable, échappé de son collège, mais un bel officier à la tournure noble et fière, qui était venu leur faire ses adieux en grand uniforme et lui avait promis de revenir général.

Papa Ménageot régla ses petites affaires d'intérêt avec madame Wemis; on convint de cinq francs par cachet pour les leçons à Bougival et de trois francs pour celles données à Paris.

On n'était pas plus exact que l'honnête

professeur: car malgré la distance, les variations du temps et le peu de célérité des coucous, il arrivait si bien à l'heure juste qu'il servait d'horloge à la villa. La première semaine se passa le mieux du monde; Henriette, dans le désir de surprendre son bienfaiteur à son retour par des progrès sensibles, s'appliquait de son mieux et passait presque tout son temps au piano.

— Vous concevez, mon bon monsieur Ménageot, disait-elle ingénûment à son maître: je ne peux payer tous les bienfaits dont on m'accable ici qu'en reconnaissance, en soumission, en application à mes devoirs. Oh! aidez-moi, je vous en supplie, secondez mes efforts par vos bons soins et vos conseils.

L'enfant n'avait pas besoin de cette gentille requête pour alimenter le zèle du dévoué professeur; il la poussait avec une ardeur merveilleuse, et tels étaient les progrès de l'ai-

mablé fille que déjà toutes les mélodies de la sonate, toutes les modulations de la symphonie n'étaient plus des difficultés pour elle.

Quinze jours à peine après son installation dans le châtelet de Bougival, M. Ménageot crut s'apercevoir d'un léger changement tant au physique qu'au moral dans sa jeune élève ; elle était plus distraite, plus préoccupée, sa pâleur habituelle était plus remarquable encore. Il y avait quelque chose de soucieux et de mélancolique dans cette enfant jusques-là enjouée et quelquefois espiègle. Le brave homme n'y fit pas une attention bien sérieuse : une jeune personne a naturellement ses petits caprices, ses bouderies, qui sont aussi variables que le baromètre.

Quelques jours après Henriette, quoiqu'elle fit tous ses efforts pour cacher son chagrin secret à son maître, paraissait plus triste encore ; elle avait la figure abattue et les yeux rouges.

— Qu'avez-vous donc, mon enfant ? lui dit le bonhomme, on dirait que vous avez pleuré.

— Oh ! non, non, bon M. Ménageot, reprit vivement la petite en tâchant de sourire, je n'ai rien, rien du tout.

Il était évident pour le maître qu'elle ne disait pas la vérité, mais il était trop discret pour renouveler sa question. Quelques leçons se passèrent encore, et monsieur Ménageot trouvait sa chère élève de plus en plus triste, de plus en plus sombre ; ce qui affecta sensiblement cet excellent homme, et l'inquiéta même sur la santé de cette aimable jeune fille.

Certain jour, comme le brave M. Ménageot, sa leçon terminée, descendait le perron pour traverser la cour, ouvrant en hâte son parapluie, car il tombait des hallebardes, comme dit le populaire ; il se trouva nez à nez avec un élégant muscadin qu'il n'avait pas

encore vu dans la maison. M. Evariste, ce jour-là, qui ne comptait pas sur une pluie d'orage, s'était affublé de sa grande tenue d'incroyable la plus mirobolante. Il était bariolé, fardé, poudré à blond et musqué, et forcé qu'il avait été de faire un quart de lieue à pied, sa magnifique toilette, sa pyramidale coiffure, ses délicats escarpins, tout cela était dans un état pitoyable.

Lady Wemis accourut à sa rencontre jusque dans le vestibule, et ne put s'empêcher de rire en voyant le galant troubadour dans un tel équipage. En sa qualité d'agréable, le citoyen Evariste prit gaîment la chose. En maîtresse de maison par *intérim*, et en femme bien apprise, madame Wemis après s'être moquée un peu de son beau Léandre transpercé, l'invita à entrer au salon et à rester à diner pour donner le temps de sécher à ses vêtements. Il y eût eu en conscience barbarie à

ne pas engager aussi le pauvre maître de musique qui se préparait bravement à chercher un coucou jusqu'à Rueil, n'ayant pour bouclier contre le vent et la grêle, que son parapluie délabré et couvert de nombreuses cicatrices. La châtelaine n'hésita donc pas et pria, força même en quelque sorte l'humble artiste de rentrer et de partager aussi ce qu'elle appelait bourgeoisement la fortune du pot.

Il y avait un petit coin de politique dans cette politesse de la belle veuve; les visites assidues de l'éclatant Jolivet avaient fait causer déjà les caillettes du voisinage. C'était la première fois qu'il restait à dîner, et, bien que l'état de l'atmosphère fut un motif assez légitime, l'adjonction d'un tiers à ce dîner impromptu lui ôtait l'apparence d'un tête-à-tête. Mistriss Wemis avait rapporté de son séjour d'Angleterre cette minutieuse observation des convenances, cette rigidité de pudeur pous-

sée souvent jusqu'à l'excès au-delà du détroit.

Maître Ménageot se montra extrêmement sensible à l'honneur que l'on daignait lui faire; il en fût si émerveillé, si troublé, qu'il mit son chapeau tout mouillé sur un fauteuil de soie et laissa ruisseler son parapluie dans un coin du salon. Il abrita sa timidité sous un air de bonne humeur et de franchise qui du reste lui était propre. Il rit tant qu'il pût, des billeversées, des petits caquets et des calembourgs du merveilleux Parisien; appela de tout cœur *Milady*, sa gracieuse hôtesse, ce qui plaisait mieux à sa bouche que citoyenne; se mit à table corps et âme, attendu qu'on le faisait dîner deux heures plus tard qu'à son ordinaire; le repas d'ailleurs, quoique improvisé, était honnête et confortable. Il mangea de tout, retourna au rosbeaf, qui était pour lui une connaissance toute nouvelle, et but largement,

car il avait un appétit d'organiste et une soif de musicien.

Quatre convives seulement avaient pris part à ce repas que chacun avait essayé de rendre joyeux. Henriette seule mangeant peu, ne riant que du bout des lèvres, avait fait d'inutiles efforts pour se mêler franchement à la gaieté générale. Un observateur plus fin que M. Ménageot eût pu dès-lors deviner en partie la cause des yeux rouges de son élève.

Le séducteur Jolivet lui lançait à la dérobée quelques regards assassins, que la pauvre ingénue ne comprenait même pas. L'air grave et sévère de madame Wemis pouvait passer pour celui d'une gouvernante ou d'une duègne, mais il était facile d'y voir cette pointe de jalousie, souvent involontaire, toujours irrésistible, d'une femme qui touche à la maturité, en présence d'une jeune fille qui atteint juste le moment où le bouton accuse la fleur. Il y

avait même une sorte de dépit secret de madame Wemis contre l'innocente Henriette. Femme bel-esprit, mais superficielle, ayant eu une éducation plus brillante que solide ; elle était forcée de s'avouer *in petto* que cette petite pensionnaire, si novice, si ignorante du monde, avait plus de raisonnement, plus d'esprit naturel, une instruction plus réellement complète, qu'elle, ex-institutrice qui faisait des vers et traduisait Pope.

Grâce aux excellentes leçons de M. Ménageot, sa jeune élève avait déjà un talent de pianiste au-dessus de son âge ; c'était encore une humiliation pour sa protectrice qui n'était que de seconde force parmi les amateurs.

On se leva de table : il pleuvait ou grêlait toujours ; il fallait passer le temps, et que faire de mieux qu'un peu de musique à la campagne ; surtout quand se trouvent en présence, un professeur, une femme poète et mu-

sicienne, une jeune élève déjà fort remarquable, et un homme à la mode, coqueluche des salons parisiens qui risquait fort agréablement la romance ?

Le citoyen Evariste Jolivet fût le premier à proposer cette distraction ; selon sa coutume de complaisant et de maître des cérémonies, il ouvrit le clavecin, disposa le pupitre et les bougies ; s'immolant pour donner l'exemple, il chanta avec tout le pastoral des bergers-trumeaux *les petits oiseaux* que monsieur Rigel avait tout récemment apporté de la campagne d'Egyte ; mais à son grand étonnement, ni la veuve, ni la petite fille ne voulurent se faire entendre ; madame Wemis prétextant un affreux mal de gorge qui la faisait horriblement souffrir, Henriette une migraine qui venait de la prendre subitement.

Maître Ménageot s'exécuta alors de fort bonne grâce ; il se mit au piano, et jeune

d'âme et d'inspiration, malgré ses soixante ans passés, il fit entendre quelques morceaux d'Haydn, qui était alors fort à la mode, et faisait schisme à lui seul, comme Gluck et Piccini dans leur temps. La musique du célèbre *maëstro* allemand était grave et savante; elle ne flatta que médiocrement la superficielle Lady et fit bâiller son évaporé Sigisbé. Mais Henriette, indépendamment de son admiration pour son vieux maître, douée de l'instinct musical le plus rare, le plus délicat, saisit avec avidité les accents mâles de cette musique; sa jeune âme s'exalta, son émotion était visible, elle ne put la contenir et elle s'écria, les larmes aux yeux; avec cet enthousiasme vrai qui se trahit involontairement :

— Oh ! que c'est beau ! mon Dieu !.... que c'est beau !...

Puis, reportant ses regards sur l'honnête Ménageot, elle ajouta :

— Qu'on est heureux d'avoir un si grand talent !

Cet éloge de bonne foi, échappé du cœur, toucha vivement le bon homme. Tout modeste qu'il était, il avait son petit amour-propre d'artiste ; il était plus sensible à la gloire qu'à l'argent, c'en était une pour lui que l'approbation sincère de sa gentille élève. Cela le consola d'ailleurs des tièdes applaudissements de ses deux autres auditeurs. La séance fut bientôt levée, et comme le temps ne permettait pas de marcher à pied ; en hôtesse qui ne fait rien à demi, madame Wemis fit atteler la carriole et conduire les deux Parisiens jusqu'à la barrière de l'Étoile.

La conversation eut pu être piquante pendant le trajet, entre le vieux professeur et le jeune muscadin ; ce dernier était en pointe de gaieté et en verve de caquets, d'épigrammes et de coq-à-l'âne ; il ne cessa de parler tout le long

du chemin ; il conta ses bonnes fortunes , et ses séductions , cita ses nombreux amis qu'il avait dans tous les camps , dans l'aristocratie comme dans le tiers, et fit des gorges chaudes assez inconvenantes sur son cousin le millionnaire qui voyageait en Suisse pour le moment. Il eut même l'impudeur de laisser entrevoir à l'honnête musicien ses projets d'attaque envers la petite Henriette, jeune fruit, disait-il, qu'il voulait laisser mûrir encore quelque temps, et qu'il convoitait en amateur qui sait deviner l'avenir ; mais le bonhomme appesanti par une digestion laborieuse , quoiqu'un peu rudement bercé par les cahots de la voiture , dormit presque tout le temps du voyage, et ne jouit qu'imparfaitement des confidences de son compagnon, qu'il regardait au reste comme un fat, un demi-suprême fort ridicule, ignorant en bécarre, comme en bémol, indigne d'entendre jamais Haydn ou Mozart.

En échange , il éprouvait pour sa chère élève une affection toute nouvelle ; ce n'était plus cet attachement assez banal du précepteur envers l'écolière ; c'était de l'admiration , de l'entraînement , une sorte de tendresse qui sentait la paternité ; de ce jour elle devenait sa fille en Appollon , son enfant gâté , il en était fier , il en parlait de tous côtés , la citait pour modèle et ne la nommait plus que son petit phénomène de Bougival.

On conçoit que les leçons qu'il donnait à Henriette , loin d'être une corvée pour lui , devenaient un plaisir et presque un besoin. Exact d'abord , il finit par devancer l'heure des leçons ; et il les prolongeait si complaisamment qu'il négligeait volontiers ses autres élèves.

Henriette , de son côté , ne voyait plus dans son professeur un simple maître de solfège ; elle y avait découvert le grand artiste caché sous une humble modestie , sous un modeste

vêtement. Elle l'avait aimé d'abord parce qu'il était simple et bon, mais elle le révérait aujourd'hui parce qu'elle le comprenait et qu'elle devinait son talent méconnu.

Cette attraction si pure du vieillard à la jeune fille, basée sur l'estime provoquée par le plus noble, le plus entraînant des arts, amena plus d'intimité entre le maître et l'écolière; si bien qu'une partie de la leçon était quelque fois dépensée en causeries à voix basse, dans lesquelles l'orpheline se trouvait heureuse d'avoir à qui conter ses petits secrets, ce qui commençait à pouvoir s'appeler ses chagrins. Après bien des hésitations, elle avait fini par confier au bonhomme les motifs de sa tristesse.

Depuis le départ de son généreux protecteur pour l'armée d'Italie, le sort de la pauvre enfant avait bien changé! Accueillie d'abord avec tant de bonté par la nièce de monsieur Bussy, traitée avec égard et en quelque sorte

comme la fille de la maison, elle avait vu peu à peu madame Wemis moins caressante, puis plus froide, puis plus sévère envers elle; sans qu'elle put se rendre compte de ce changement si subit, ni comprendre en quoi elle avait pu démeriter. Cela était d'autant plus sensible à cette chère petite, qu'elle ne vivait réellement que du cœur, qu'elle était tout affection, tout âme, et comme nous l'avons déjà laissé à entendre, aimer, être aimée, était pour elle toute la vie.

Pensant qu'elle avait pu déplaire involontairement à milady par quelque fait d'étourderie, par défaut de prévenance, qui sont des fautes graves pour les femmes susceptibles; elle s'appliqua à faire toutes ses volontés avec un zèle candide, allant au-devant de ses moindres désirs, et lui demandant parfois avec une candeur angélique, pour savoir si ses soins étaient appréciés :

— Etes-vous contente de moi, Madame ?

L'ex-institutrice semi-Anglaise, qui avait importé de delà le détroit un peu de la sècheresse britannique, se méprenait sur les intentions si admirablement excellentes d'Henriette. Elle prit pour de la flatterie ses prévenances, son abandon si charmant pour de la servilité. Elle prit au comptant sa complaisance affectueuse, et s'habitua insensiblement à en user jusqu'à l'abus. Déjà, ma bonne amie, mon enfant, ma chère Henriette, avaient fait place à Henriette tout court, puis, c'était :

Henriette, sonnez ma femme de chambre.

— Elle n'est pas là.

— Henriette, donnez-moi mon sac à ouvrage, tirez ce rideau, mettez-moi ce tabouret sous les pieds.

Henriette obéissait, bien souvent en rougissant, quelquefois en cachant ses larmes, non pas par orgueil, mais parce qu'elle souffrait de

voir usurper ainsi l'autorité de son bienfaiteur, et sa confiance trahie.

Les visites de plus en plus fréquentes de monsieur Evariste Jolivet furent pour quelque chose dans les variations d'humeur de la belle veuve. Le merveilleux, profitant de l'absence de l'oncle, battait en brèche le cœur de la nièce; habitué à séduire, notre nouveau Lovelace n'avait pas eu de peine à triompher d'une autre Clarisse. Il s'était posé, dès la première déclaration, en époux; c'était la protection d'un favori du consul qu'il lui fallait d'abord et plus tard sa succession, car, depuis la visite de monsieur Bussy de Compiègne à la Malmaison, sa famille et ses amis ne doutaient plus de sa fortune future; c'était le moins qu'au retour de la campagne, il entrât au conseil d'État ou obtînt un portefeuille.

En y réfléchissant tant soit peu, madame Wemis, veuve d'un baronnet, trouvait assez

mince la position d'avocat sans cause et le nom de Jolivet; en bonne conscience, celui qui portait ce nom n'était ni fort spirituel, ni fort distingué, quoi qu'il fût décidément classé par les héros de la mode parmi les aériens. Mais il voyait les choses sérieusement, il parlait mariage; et une veuve sans fortune, qui mûrissait chaque année, ne devait pas se montrer si exigeante. Le cher oncle aidant, en pouvait espérer pour le citoyen avocat, une petite place au tribunal ou au parquet, à tout le moins, une préfecture. Monsieur Evariste faisait donc une cour assidue à lady Wemis, ce qui ne l'empêchait pas de jeter un coup-d'œil à la dérobée sur les charmes naissants de miss Henriette. Il avait eu l'imprudence de dire à plusieurs reprises à la veuve elle-même :

— Savez-vous que cette petite fille est extrêmement jolie? parole d'honneur panachée, on ferait des folies pour elle !

La protectrice n'avait pu démentir cette assertion évidente, mais sa froideur pour sa protégée devint une haine jalouse qui s'augmentait chaque jour; aussi chaque jour, se montrait-elle plus injuste, plus exigeante, plus cruelle même pour l'orpheline.

L'intérêt aussi, dont la voix fait taire le sang même, comme dit Virgile, animait encore secrètement la femme jalouse. Cette orpheline, cette enfant sans nom, sans famille, que monsieur Bussy avait prise sous sa protection et élevée comme une fille titrée; on devait songer à la marier un jour : nul doute que le protecteur remplira son rôle jusqu'au bout; que, bien élevée, agréable de sa personne, on ne lui choisirait pas un mari dans le commun des martyrs, et que sa dot écornerait d'autant la fortune du cher oncle. Des prévisions toute naturelles et fort sensées, aigrissaient encore milady contre l'innocente enfant, qui continuait

vainement à se démener, à se torturer pour lui plaire.

Oui, torturer est le mot : car, non contente de tourmenter et d'humilier sa malheureuse pupille de cent façon, par ses exigences, ses caprices souvent ridicules ; mistriss We-mis qui avait des spasmes, des vapeurs et des insomnies, obligeait Henriette à lui faire la lecture, une partie de la nuit ; et, par un raffinement de malice toute féminine, la voyant succomber à la fatigue, elle s'endormait à son tour, la laissant ainsi jusqu'au jour mal à l'aise, s'éveillant son livre à la main, n'osant pas se retirer dans la crainte de mécontenter celle qu'elle appelait encore sa bienfaitrice.

Un certain soir que la sensible veuve, en compagnie de son agréable prétendant, s'était oubliée assez tard au jardin, lui déclamant des vers assez pâles, et lui déroulant un système de philosophie naturelle, dont l'aérien ne se sou-

ciait guère; il en résulta que les amants furent incommodés tous les deux par le serein. M. Évariste en fut pour un gros rhume, sa délicate partner pour un mal de dents qui dégénéra en fluxion.

Outre les perfections que nous lui connaissons déjà, la belle lady était fort susceptible, fort impressionnable à l'endroit de sa santé; douillette par excellence, *lice and tender* * selon une expression anglaise. Le mal de dents de la ci-devant barronnette fut un événement affreux; toute la maison fut sur pied et passa la nuit. L'infortunée mistriss jetait des cris épouvantables, se roulait, se tordait; on craignit des convulsions, il fallut que l'honnête Picot, le jardinier et le concierge, courût à Paris chercher un dentiste. Il ramena, non sans peine, un opérateur plus connu par sa gaîté, ses bons mots et sa façon plaisante de chanter la *Bourbonnaise* que par ses cures. C'était le joyeux

* Comme on dirait chez nous *délicate et blonde*

Catalan, gourmand célèbre, dilettante, joueur de proverbes et chirurgien-dentiste. Il renonça à un déjeuner avec Musson et Bertin de l'Opéra, pour venir donner ses soins à la châtelaine endolorie. Il déclara, tout en fredonnant un air de *la Moninara*, que tous ces désastres étaient causés par une molaire endommagée, et qui menaçait de jouer le même tour à la noble dame, toutes les fois qu'elle s'exposerait à un courant d'air; qu'il était donc urgent de l'extirper sans retard; ce que l'habile praticien promettait de faire avec promptitude et sans douleur. Mais la noble dame se pâma, rien qu'en voyant les instruments de supplice étalés sur une table; elle ne revint de sa syncope que pour tomber dans les gémissements; elle déclara qu'elle ne consentirait à se laisser arracher une dent qu'après avoir vu une autre personne subir en sa présence la même opération.

Maitre Catalan prit joyeusement la chose;

engagea les subalternes à se prêter à la circonstance, annonçant que cette expérience serait gratuite, qu'il n'était pas à cela près d'une dent d'antichambre ; mais peu d'amateurs se présentèrent. La femme de chambre n'était pas assez richement meublée en ce genre pour faire un tel sacrifice, et Picot, collant ses deux larges mains sur sa bouche, prétendit qu'il n'avait pas trop de toute sa mâchoire pour manger les soixante écus qu'il recevait par an.

Madame Wemis, exaspérée, hors d'elle, supplia Henriette de lui venir en aide, de lui prouver ainsi son amitié, son dévouement. La pauvre fille, qui n'était pas plus tentée que les autres de se prêter à cette plaisanterie désastreuse, n'hésita pas cependant, espérant reconquérir ainsi les bonnes grâces de la peu gracieuse lady ; et le sacrifice était héroïque, car à la première inspection, l'homme de l'art admira une rangée de petites perles, si admira-

blément unies entre elles et d'une nacre si éblouissante, que c'eût été faire une insulte à la nature que de troubler en rien une telle harmonie.

— C'est vraiment trop dommage ! s'écria-t-il, tandis que, victime obéissante, la malheureuse enfant, la bouche ouverte, s'abandonnait à son bourreau.

C'est alors que l'artiste se montra digne de sa haute réputation de célérité et d'adresse. Sans que la patiente eut fait un mouvement, poussé un cri ; en moins de temps que n'en prend l'éclair pour sillonner la nue, il montra à l'assemblée une petite dent ronde et blanche dont Henriette ne soupçonnait même pas le déficit. Ce triomphe décida l'ex-institutrice, et faisant du courage à bon marché, elle s'étendit bravement dans le fauteuil ; mais il n'en fut pas de même cette fois : malgré le talent du docteur, la mauvaise dent de la chère dame

tenait comme tous les diables; il fallut s'y reprendre à deux fois, la douleur fut cruelle, elle poussa des cris de *mère Lucine* * qu'on entendit par delà le fleuve. Un manant qui plantait des navets, demanda si l'on tenait ménagerie de bêtes féroces au château de Bussy. Puis, quand ce grand acte fut accompli, non sans peine; le jovial dentiste éclata de rire, avouant qu'il n'avait rien arraché du tout à la jeune fille, et que ce qu'il avait montré à l'honorable société n'était qu'une dent de carlin, fort regretté de sa maîtresse et qu'il était chargé de faire monter en épingle.

L'histoire facétieuse de cette dent enlevée

* On dit vulgairement des cris de *Mellusine* ou *Merlusine*. Dans une époque de progrès comme la nôtre, nous ne voulons pas laisser se propager plus longtemps une si grande erreur. Au temps des dieux payens, on était dans l'usage d'invoquer, lors des accouchements, Junon ou Diane, sous le nom de Lucine. Les femmes en couche invoquaient bruyamment *mater Lucina*. Telle est l'étymologie de ce dicton populaire qui a survécu au paganisme.

par surprise amusa les badauds de Paris pendant une demi-décade : maître Catalan lui-même, qui était aussi homme d'esprit et momusien, en fit une plainte qui divertit fort les foyers et les coulisses; mais l'implacable Junon garda cette dent-là et fort injustement contre l'innocente Henriette, qui n'en pouvait mais, et qui n'en avait pas moins l'héroïsme de son côté; si bien que l'aimable enfant fut vexée et tourmentée de plus belle; n'ayant pour la plaindre et la consoler pendant cette tyrannie incessante, que son vieux confident, le bonhomme Ménageot.

L'excellent et dévoué professeur s'affligeait aussi des chagrins domestiques de sa chère élève; il en gémissait, il trouvait lâche et cruelle la conduite de Madame Wemis; mais il ne pouvait, comme Henriette, que garder le silence et la plaindre tout bas; lui qui avait joué toute sa vie le rôle du pot de terre était

incapable d'enseigner la révolte à sa pupille. Mais il était trop franc, trop sincère de cœur pour ne pas laisser apercevoir par sa froide politesse, son silence gêné, qu'il blâmait la fausse protectrice; Madame Wemis, de son côté, avait trop de pénétration, trop d'habitude du monde pour ne pas deviner qu'il était instruit de tout, et qu'il désapprouvait tacitement ses petites noirceurs qu'elle croyait cacher si bien.

Par une des journées les plus chaudes de juillet, maître Ménageot, assis auprès de son élève devant le piano du salon, et la voyant plus soucieuse encore qu'à l'ordinaire; n'osait l'interroger, dans la crainte d'apprendre quelques nouvelles vexations de la part de la méchante femme; lorsqu'Henriette se prit tout-à-coup à pleurer et à sangloter.

— Qu'avez-vous, chère enfant, lui dit le bonhomme? Encore des larmes! vous m'aviez

promis du courage et de la résignation ; vous ne m'avez donc pas tenu parole ?

— Oh ! si, mon bon maître, reprit la jeune fille à demi-étouffée, mais je suis au bout de ma force et de mon courage ; j'étais bien décidée à tout supporter, les bouderies, les mauvaises humeurs, les colères, les plus dures humiliations ; puisque hier encore, cette femme cruelle a eu la barbarie de me reprocher ma naissance et de me dire du ton du mépris :

— Eh ! qu'êtes-vous ici, Mademoiselle, une enfant abandonnée, trouvée peut-être, élevée par pitié, et qui vous donnez des airs de princesse, qui ne savez ni apprécier, ni reconnaître ce que l'on a fait pour vous ?

— C'est une monstruosité, fit le professeur, en joignant les mains tout contristé.

— Mais, ce n'est rien, mon bon maître, reprit Henriette. On me laisse ignorer ce qui m'intéresse le plus au monde ; chaque fois

qu'il arrive des nouvelles de mon bienfaiteur, on ne m'en dit rien. Ce matin encore, il est arrivé une lettre d'Italie, on s'est bien gardé de m'en dire un mot; s'il est malade, s'il court des dangers, je n'en sais rien; de M. Eugène, pas davantage! et il s'est livré de grandes batailles, et ils sont peut-être morts, et l'on ne veut pas même me laisser la douceur de les pleurer.

— Voyons, voyons, mon enfant; ne faisons pas les nuages plus noirs qu'ils ne sont; loin de partager vos craintes, j'espère beaucoup, moi; je m'occupe peu de politique, mais j'entends parler tous les jours de victoires remportées, de pacification générale de la Lombardie, de l'établissement de la République cisalpine; votre bienfaiteur reviendra avant peu, j'en suis sûr.

— Oh! que le ciel vous entende, mon bon maître! qu'il revienne, qu'il revienne bien

vîte! et je lui demanderai à retourner au pensionnat ou à entrer dans un couvent.

— Hélas ! chère petite, il n'y a plus de couvents, depuis huit ans au moins ; les Pères de l'Oratoire eux-mêmes qui avaient rendu tant de services aux lettres, aux sciences et à l'enseignement , se sont vus dispersés, et ont été trop heureux de fonder une maison d'éducation à côté de Dammartin.

— Il faut donc souffrir et mourir de chagrin, mon bon ami! eh bien ! je le ferai. Ne pas me faire connaître, ce qui intéresse mon bienfaiteur, celui qui m'a servi de père ! comprenez-vous cela ? N'est-ce pas un raffinement de cruauté inexplicable ?

— Peut-être vous êtes-vous trompée ; la lettre que vous avez vue n'était sans doute pas de M. de Bussy.

— Oh ! si, si, reprit vivement Henriette, mon cœur me l'a dit ; elle était timbrée de

Milan, je l'ai regardée et touchée lorsque le jardinier la portait à Milady. J'ai reconnu l'écriture et je l'ai baisée avec respect, comme si c'eût été la main de mon protecteur.

— Pauvre chère enfant, pauvre petite victime, s'écria M. Ménageot en soupirant !

A l'instant même, la porte du salon donnant sur le jardin s'ouvrit brusquement; madame Wemis parut, faisant une entrée tragique et toute royale, comme celle de la citoyenne Raucourt dans *Athalie*. Il était évident qu'elle avait entendu au moins en partie la conversation du maître et de l'écolière.

— Voilà une leçon qui dure bien longtemps, dit-elle d'un ton sec et bref. Donnez un cachet à monsieur, Mademoiselle, et qu'il s'en aille !

Henriette baissa la tête sans répondre, prit dans un des bas-côtés du piano, une petite carte surmontée d'un cachet de cire verte et l'offrit toute tremblante au vieillard; mais le

professeur, auquel l'indignation donnait pour la première fois une velléité de courroux, rejeta cette carte sur un guéridon, en disant :

— Je n'ai point pour habitude, Madame, de recevoir un salaire sans l'avoir gagné, si quelques-uns de mes confrères ont cette faiblesse, tant pis pour eux. Je ne puis accepter ce cachet qu'après avoir donné leçon à Mademoiselle, et Mademoiselle n'a pas encore pris sa leçon.

Et se rasseyant tranquillement devant le piano, il engagea son élève à exécuter une ouverture qu'il s'était proposé de lui faire étudier ce jour-là. La veuve violemment piquée de cette résistance dévora son dépit.

— Au surplus, reprit-elle, je ne vois pas la nécessité de perpétuer ces leçons qui me paraissent assez inutiles désormais; à quoi bon la harpe, le piano, l'italien, quand on n'a ni naissance ni fortune?

— Alors, Madame, répliqua avec sang-froid

le bonhomme, ce ne sont plus seulement des arts d'agrément, ils deviennent des arts nécessaires.

L'ex-institutrice se mordit la lèvre et se tut. Il y avait dans cette réponse sage et modérée une consolation pour Henriette et une allusion détournée à l'ancienne position de la belle émigrée. La scène semblait s'établir sur le champ du sarcasme ; le bonhomme, hors de ses gonds pacifiques, en fut peut-être venu à quelques vérités un peu dures, lorsque tomba subito au milieu des interlocuteurs, M. Évariste Jollivet, plus pimpant, plus resplendissant, plus bichonné et plus satiné que jamais. Il dansait, sautait, cabriolait, courait par la chambre comme un insensé ; faisait de grandes exclamations, puis riait à gorge déployée, puis, pendant la stupeur générale, il se mettait à tapoter le piano en fredonnant le final du premier acte de *la Caravane* :

La victoire est à tous.

Madame Wemis reprenant la première ses esprits, après cette explosion de joie exubérante, pensa que l'hilarité de son Céladon était toute patriotique ; et que c'était la victoire de Marengo, dont la nouvelle venait d'arriver, qui causait son magnifique enthousiasme. Il n'en était rien, l'incroyable, après une série d'extravagances, fit connaître enfin le mot de cette énigme. Il s'occupait peu de la victoire de Marengo et de la prise d'Alexandrie, sa jubilation avait une bien autre cause ; son riche parent venait de mourir à Berne d'une fluxion de poitrine, un testament olographe l'instituait seul et unique légataire universel. Il était héritier, il était millionnaire, il avait cinq cents francs à manger par jour, il courait depuis le matin en calèche pour annoncer cette grande nouvelle à ses amis de la capitale et de la banlieue ; il était fou, il était ivre, il n'avait

plus la tête à lui. Dans son délire, il embrassait le premier venu, il renversait ou brisait un meuble ou un objet quelconque. Le beau cabaret de porcelaine de vieux Sèvres de M. Bussey, eut le bonheur d'échapper à cette allégresse destructive.

Enfin, comme si M. Évariste ne devait pas être le seul heureux ce jour-là, un nouveau personnage, tout poudreux, tout suant, tout haletant, se présenta à son tour. On reconnut le fidèle Buffet, valet de chambre, factotum et courrier d'ambassade ; il arrivait triomphant du Piémont et de la Sardaigne, annonçant que le maître de la maison serait de retour le lendemain, suivant à une journée de distance la marche rapide du général Bonaparte.

Ce fut un seul cri de joie, jeté par ceux qui remplissaient alors le salon de Bougival. Le bonhomme Ménageot lança un regard d'intelligence à son écolière, comme pour lui dire :

Ma prédiction s'accomplit; puis il ferma le piano, et se retira sans vouloir prendre son cachet, car au bout du compte, mademoiselle Henriette n'avait pas pris de leçon.

VI

Entre chien et Loup.

La paix et la miséricorde sont dans le christianisme: C'est du cœur de l'homme que sortent les attentats et les vengeances.

ALEXIS DUMESNIL. *Histoire de Philippe II*, liv. 1.

Que je le veuille ou non, je suis forcé de devenir plus fort de jour en jour ; lorsque des hommes si forts, si renommés, m'attaquent tantôt ensemble, tantôt séparément.

MARTIN LUTHER. *La captivité de Babylone*.

Les patriotes étaient au désespoir, la médiation, si elle eût pu se réaliser, leur eût fait du moins gagner quelque temps.

L. P. SÉGUR. *Histoire de Frédéric-Guillaume II*.

Pendant les premières semaines de son séjour à Bougival, Henriette s'était fait un plaisir et comme un devoir d'écrire presque tous les jours à ses amies du pensionnat de Saint-

Germain, quelquefois, à l'excellente institutrice qui avait commencé son éducation et qui l'avait traitée comme sa fille. Tout était nouveau pour la naïve enfant, tout était surprise, émotion ; c'était un besoin pour elle d'avoir à qui communiquer, tout ce qu'elle éprouvait de sensations ; aussi ses premières épîtres étaient-elles de véritables amplifications, de petits poèmes descriptifs, minutieusement détaillés, qui charmaient la bonne Julia, et que mademoiselle Virginie de Saint-Pierre ne manquait pas de critiquer pour l'emphase et l'exagération. Peu à peu, les lettres de l'ex-pensionnaire devinrent plus rares, moins fleuries de style, plus mélancoliques d'expressions ; puis elle fut trois mois sans donner même de ses nouvelles, ce qui affligea et inquiéta Julia Richard, qui avait commencé une longue lettre de reproches à la petite ingrate, lorsqu'elle en reçut une missive inattendue.

Henriette n'avait pas eu trop de quatre pages écrites bien serrées, pour s'excuser de son long silence qu'elle motivait assez gauchement, et donner à sa chère Julia les plus amples détails sur sa position plus heureuse que jamais. Depuis le retour d'Italie, de son protecteur, ce n'avait été à la villa de Bougival que fêtes continuelles, réunions, concerts, spectacles. Elle avait été admise à une représentation au château des Tuileries, dans laquelle Talma avait joué le rôle d'Oreste, et elle avait été si fortement impressionnée, qu'elle s'était évanouie. Elle avait assisté encore à une grande cérémonie, le 25 messidor, anniversaire célèbre, sur la place de la Concorde. Le ministre de l'intérieur, propre frère du premier consul, y avait posé en grande pompe la première pierre de la colonne nationale qui devait rappeler toutes les victoires de la République. Il n'avait

manqué à son triomphe dans cette belle journée que de voir le premier Consul, ce géant des batailles, comme l'appelait monsieur Bussy de Compiègne, mais le héros était allé à Lyon y réparer les désastres de la Terreur. En compensation, elle avait pu voir et contempler tout à son aise Eugène de Monclairville, revenu de Marengo capitaine, qui s'était approché d'elle, et lui avait dit familièrement :

— Bonjour, petite cousine.

Ce mot avait pénétré jusqu'au cœur de l'orpheline; c'était une exquise délicatesse au jeune guerrier de l'avoir qualifiée ainsi en public, laissant à entendre en quelque sorte, qu'elle était sa parente, qu'il la reconnaissait pour telle. Monsieur Bussy lui-même, toujours assez sévère envers Monsieur Eugène, ne put s'empêcher de lui sourire, comme s'il approuvait intérieurement son intention.

L'amie de Julia, en terminant sa longue épi-

tre, lui annonçait qu'elle était sur le point de dire adieu aux beaux jours et à Bougival; on allait passer l'hiver à Paris, dans l'hôtel de la rue Choiseul. Du reste, au milieu de tout ce bavardage, elle n'avait pas prononcé une seule fois le nom de Madame Wemis. Quoique, depuis le retour de son oncle, cette femme hypocrite eut tout-à-fait changé de conduite envers Henriette; et qu'en présence de son bienfaiteur, elle affectât de la traiter avec douceur, de la caresser même publiquement, pour l'humilier et la tourmenter à huis-clos; la candide Henriette avait trouvé plus digne d'elle de garder le silence sur cet épisode, le seul fâcheux de sa nouvelle position.

En effet, dès les derniers jours d'octobre, Monsieur Bussy de Compiègne, nouvellement promu à la dignité de conseiller d'État, avait tout-à-fait quitté la campagne et transporté ses pénates à Paris. Son hôtel, quoique situé

dans le beau quartier, était assez triste et passablement négligé ; sur le point d'aller résider en Bretagne, l'ex-conventionnel n'avait pas jugé à propos de faire des frais d'embellissement ou de réparation inutiles ; il avait même été agité la question entre sa nièce et lui, de vendre cet immeuble ou de le placer en location ; mais la nouvelle faveur qu'il venait d'obtenir au retour de l'heureuse campagne d'Italie, avait tout changé.

Quelque modeste dans ses goûts que fut le nouveau dignitaire, il savait que c'était plaire au chef du gouvernement que de sacrifier tant soit peu à la représentation ; et, courtisan sans le savoir, en quelque sorte malgré lui, il avait mis, dans son hôtel assez noir, passablement lézardé, les architectes, les maçons et les peintres ; si bien qu'en moins d'un mois, la maison de la rue Choiseul s'était revêtue, comme par enchantement, d'une belle robe

blanche avec des sculptures en façon de manchettes; des persiennes à la mode. Des croisées à glaces avaient remplacé les anciennes fenêtres à petits carreaux, et une porte cochère verte, à moulures saillantes, ayant deux bornes de granit pour sentinelles, complétait merveilleusement cette parure.

Bien que Monsieur Bussy n'eut pas revu le premier Consul depuis sa courte visite à la Malmaison, ses amis le regardaient comme un homme positivement en faveur; leur nombre s'accrut considérablement; quelques intimes seulement avaient été saluer et fêter à Bougival le simple président du tribunal civil de Rennes, une foule de ci-devant députés, d'avocats, et de magistrats subalternes, vinrent faire la cour à l'homme d'état. Cet empressement général flatta sensiblement l'honnête conventionnel, mais ne l'enfla en aucune manière. Recherché, invité, choyé partout, il

conserva la gravité modeste et un peu craintive qui était chez lui un fruit du terroir.

On put même remarquer que de jour en jour, il était plus distrait, plus préoccupé, surtout depuis le retour de Bonaparte à Paris ; sa nièce attribuait ce changement d'humeur au tracas des affaires, car alors le Conseil d'État n'était point une sinécure.

Henriette aussi, s'apercevait de la tristesse de son bienfaiteur, quoiqu'il s'efforçât de la cacher. Elle ne connaissait pas encore le monde, elle ne l'avait vu qu'en miniature et bien à l'étroit dans une famille peu nombreuse ; mais douée d'un certain instinct de pénétration, jugeant des sentiments des autres d'après ses sensations personnelles, ce qui est assez ordinaire à ceux qui commencent la vie ; elle se frappa de l'idée que cet homme si bon, qui était tout pour elle, qu'elle révérait, qu'elle chérissait comme un père, avait quel-

qués chagrins secrets, et qu'à dessein, sans doute, il ne voulait confier à personne.

C'est alors qu'elle se désolait intérieurement de sa position, et de n'avoir pas un titre assez puissant auprès de ce cher bienfaiteur, pour l'interroger, pour lui parler de ses peines, pour les partager avec lui et les adoucir par son attachement, par sa tendresse.

Comme un petit grain de curiosité se glisse aussi volontiers parmi les affections d'une jeune fille, la pauvre enfant se hasarda un certain jour à parler de ses craintes au valet de chambre, l'intime, le factotum de son père adoptif.

— Mon Dieu, Monsieur Buffet, lui dit-elle, ne trouvez-vous pas que votre maître est depuis quelque temps soucieux, rêveur ? Aurait-il des chagrins, serait-il malade ?

— Il a reçu une lettre de Vienne, avait répondu le domestique, avec un ton de demi-

mystère qui avait paru singulier à la jeune fille. Elle se serait bien gardée de faire part de ses douloureuses observations à madame Wemis; la ci-devant gouvernante, depuis l'installation à l'hôtel, avait pris les façons tout-à-fait aristocratiques; elle jouait à la femme titrée et à grands sentiments. Bien que monsieur Evariste Jollivet se montrât moins assidu auprès d'elle depuis son changement de fortune, elle affectait de le traiter ouvertement comme son fiancé. Elle avait imité, en quelque sorte, son excentricité de costume; elle avait adopté la coiffure et la tunique grecques, se montrait les bras nus, et, pour se rapprocher plus encore de Sapho qu'elle semblait vouloir prendre pour modèle, elle s'était mise à jouer de la lyre; prétendant que le clavecin n'avait rien de poétique et d'inspiré, que c'était tout bonnement une machine. Elle écrivait à Phaon des lettres en

vers et en prose, se donnait de temps en temps l'intéressante récréation d'une scène de jalousie, et ne manquait pas d'avoir des vapeurs ou la migraine, lorsqu'elle était quelques jours sans le voir.

Le bon monsieur Ménageot était plus assidu que jamais auprès de son élève, surtout depuis le retour à Paris. Comme on a pu le voir, le digne homme à son emploi de professeur ajoutait le titre de confident; il s'était réjoui presque autant qu'Henriette de l'arrivée si subite, si inattendue de son protecteur; c'était donc à lui seul que l'orpheline pouvait confier ses douleurs secrètes et ses alarmes toutes filiales, à l'égard de la santé ou des affaires de son bienfaiteur. Mais son maître aussi, lorsqu'elle lui avait fait observer que Monsieur le conseiller d'état semblait plus triste et plus distrait que de coutume, avait répondu :

— Il paraît que c'est depuis qu'il a reçu une lettre de Vienne.

Les jours se passaient ainsi, tristes comme la saison, qui déjà froide et pluvieuse annonçait un hiver rigoureux. La pauvre Henriette que l'on n'avait plus le temps de tourmenter, et que l'on avait la perfidie de câliner et de caresser même quelquefois, pour mieux masquer une haine secrète, n'avait pour consolation que quelques soirées où l'on faisait de la musique, les leçons du bonhomme Ménageot et les visites assez rares d'Eugène de Monclairville, que Milady n'appelait que le tapageur. En effet, il arrivait toujours bruyamment, à la jeune fille, adressait à peine quelques mots d'amitié comme il eut pû le faire avec une enfant, et ne parlait que de plans de campagne, de sièges, de batailles, se plaignait amèrement de l'armistice avec l'Autriche, qui laissait la belle armée du Rhin les bras croisés, et le général Moreau à Paris.

Le 30 frimaire devait apporter quelques changements à cette existence monotone ; on était dans les plus courtes et les plus sombres journées de l'année ; monsieur Ménageot venait de terminer sa leçon à laquelle avait assisté le protecteur d'Henriette, comme si le charme de la musique eût été pour lui une aimable distraction. Il applaudissait, il paraissait ravi, complimentait le profeseur des progrès de son élève ; celle-ci redoublait d'application et d'ardeur pour plaire à son père adoptif, et un peu aussi pour vexer la superbe madame Wemis, qui, dans sa parure athénienne, brodait au tambour auprès de la cheminée, répétant par intervalles d'un ton affecté et hypocrite :

— Très bien, très bien, petite.

Le jeune capitaine entra brusquement et sans se faire annoncer, ce qui causa une légère frayeur aux assistants, qui ne le recon-

nurent pas d'abord, attendu qu'il pouvait être entre quatre et cinq heures, dans cette demi-obscurité que les bonnes gens appellent entre chien et loup, je ne sais trop pourquoi *.

— Vive la République ! s'écria l'officier en faisant retentir ses éperons sur le parquet, nous allons enfin en découdre avec les habits blancs ! Monsieur de Cobentzel se moque de nous avec ses ruses diplomatiques ; l'armistice est rompu, Moreau est allé reprendre son commandement en chef, je pars demain avec Lecourbe. Je viens vous faire mes adieux,

* Si l'on en croit M. de la Mésangère, ce dicton fort ancien voudrait indiquer cette heure où la lumière est tellement douteuse, qu'on ne saurait distinguer un chien d'un loup. Le vieux moine Marculfe, qui fleurissait au septième siècle, selon les uns, au huitième, selon les autres, employait déjà cette expression dans son livre des formules : *Infrà horam vespertinam, inter canem et lupum*, et le poète Baif au livre 1. de *la Francine*, donne ainsi naïvement le pourquoi de cette locution :

Lorsqu'il n'est jour ne nuit, quand le vaillant berger
Si c'est un chien ou loup, ne peut au vrai juger.

Monsieur le conseiller d'État et vous demander une vingtaine de louis pour faire la route à franc étrier, attendu que mes économies étaient fort modestes, et que les avances que m'a faites ce bon Berthier * ont été absorbées par mes équipages; je vous rendrai cela après la prise d'Ulm et de Vienne.

— C'est très bien, mon garçon, répondit assez froidement M. Bussy de Compiègne.

Le peu de clarté qui régnait alors, empêcha de voir les divers effets produits par cette arrivée et ce discours, sur les quatre figures qui meublaient en ce moment le salon de la rue Choiseul. Madame Wemis ne cacha pas la joie secrète que lui causait le départ du tapageur, qui peu empressé, peu galant auprès d'elle, ne manquait jamais une occasion

* Berthier, après la démission de Carnot, avait repris alors le portefeuille de la guerre.

de plaisanter ou de ridiculiser son cher et tendre fiancé. Monsieur Bussy n'était pas non plus fâché de voir ce jeune diable éloigné de son ange; un sourire de satisfaction effleura ses lèvres, mais son front se rida presque aussitôt lorsque le fier-à-bras parla avec une fanterie toute militaire de la prise de Vienne. Henriette remercia intérieurement l'atmosphère brumeuse, qui cachait les battements de son cœur, traduits en pâleur glaciale sur sa figure; et le bon professeur n'avait pu réprimer un petit mouvement de contrariété. Quoique sa vue ne portât pas plus loin : il considérait le jeune guerrier comme un ami et un protecteur pour son écolière, et dont elle allait être privée. Presque au même instant, M. Evariste entra sans faire autant de bruit, mais de l'air majestueux qu'il avait adopté depuis sa nouvelle fortune; il fit un petit signe de la main, comme pour dire : bonjour ou

plutôt bonsoir, pressa son énorme chapeau à claques sous son bras gauche, et alla se placer au beau milieu de la cheminée.

— Par la corbleu ! mon gentil Céladon, dit plaisamment le capitaine en s'adressant au nouveau venu, vous devriez partir avec moi demain pour la campagne d'Allemagne : on renforce l'armée gallo-batave, nous allons repasser l'Inn et le Danube, cela vous fera voir du pays, et vous sortirez de votre vie de fainéant et de pékin muscadin. Jeune et riche comme vous l'êtes, vous feriez un chemin rapide. La vie active, la vie réelle n'est plus que dans les camps aujourd'hui ; la veste de hussard convient mieux, à votre âge, que tous ces chiffons bariolés, et la belle Lady ne vous en aimerait que mieux, si vous reveniez un de ces jours avec une bonne balafre et un sabre d'honneur.

— Merci, merci, gentil cousin, reprit l'in-

croyable en ricanant, et en prenant la plaisanterie du bon côté ; toute séduisante que soit votre aimable proposition, je ne suis pas tenté de la saisir au cheveux ; je n'ai pas les inclinations belliqueuses . Grâce au ciel, j'ai passé l'âge de la réquisition ; et si votre butor de Lannes et cet enragé d'Augereau, s'ingéraient de m'incorporer malgré moi dans les volontaires patriotes, j'ai cinq cent francs à manger par jour, et pour une centaine de pistoles, j'enverrais quelque solide Auvergnat moissonner des lauriers à ma place.

Et enchanté de sa réplique qu'il trouvait aussi spirituelle qu'énergique, Phaon regarda Sapho du coin de l'œil, comme pour lui dire :

—N'ai-je pas bien rembarré cet impertinent Soudard ?

Le jour baissant tout-à-fait, et l'obscurité devenant plus complète, Buffet entra, deux bougies à la main, au moment où M. Ména-

geot venait de se retirer; et comme il s'approchait de la cheminée, pour y déposer ses candélabres; la lumière éclairant subitement la figure d'Evariste, ce fut une explosion d'hilarité parmi les assistants. Par un phénomène inexplicable, le jeune aérien avait la moitié du visage d'un rouge cerise et l'autre moitié d'un blanc mat tirant sur l'albâtre.

— Ah! ah! ah! s'écria en pouffant de rire Eugène de Monclairville, vous vous êtes pommadé à tâtons, mon cher; vous n'avez mis de fard que sur une joue. Ah! ah! ah! vous êtes Pierrot d'un côté, Polichinelle de l'autre; rien n'est plus comique. Attendez le carnaval, que diable! les masques n'ont point habitude de circuler à la Toussaint.

Milady fit une grimace qui voulait passer pour un sourire, mais qui déguisait mal sa contrariété, Henriette trouva fort à propos un cahier de musique pour cacher son envie de

rire, et jusqu'au grave magistrat qui ne put s'empêcher de rompre tout-à-fait avec son sérieux habituel.

Ce spectacle grotesque ne dura que quelques secondes, car la rougeur montant au visage de celui qui en faisait les frais, ses deux joues se trouvèrent bientôt en parfaite harmonie de couleur. L'impitoyable sabreur ne lâcha pas sa victime, et recommença à la persiffler d'une façon assez peu généreuse, car ses épigrammes étaient en pure perte envers le pacifique héritier. Le prudent conseiller, qui connaissait l'esprit batailleur de l'ex-élève du prytanée, craignant que cette escarmouche se prolongeant, ne dégénérât en querelle, y coupa court en proposant à l'officier de le mener dîner chez un restaurateur pour le festoyer avant son départ.

— Ce n'est pas de refus, vrai Dieu! s'était écrié le troupiér, saisissant la balle au bond,

le coup de l'étrier au vin de champagne est ce qu'il y a de mieux pour le cavalier. Bravo ! magnifique cousin, vous entendez le service, vous étiez digne d'être munitionnaire. En avant, je suis à vos ordres ; prenons le bon temps lorsqu'il se présente, nous mangerons plus de navets et de choucroûte que de poularde dans le pays des Kaiserlicks.

L'ancien député à la Convention ne demanda que quelques minutes pour endosser une houppelande. Le salon resta silencieux pendant son absence, car maître Jollivet ne se souciant pas de renouer la conversation avec le fier-à-bras, s'assit près de lady Wemis et causa avec elle à voix si basse, qu'il fut impossible de distinguer un mot de leur dialogue. Eugène, pendant ce temps, s'était rapproché d'Henriette qu'il regarda d'abord sans lui parler ; tandis que craintive, tremblante, elle baissait les yeux, agitée de mille pensées, mais ne

trouvant pas une parole. Eugène alors, lui pressant la main sans qu'elle songeât à s'en défendre, lui glissa dans l'oreille ce peu de mots :

—Pauvre enfant, vous n'êtes pas heureuse, je le sais ; mais courage, espérance, j'avancerai ; c'est moi seul qui vous donnerai un sort et un nom.

Puis, il la quitta brusquement, pour rejoindre M. Bussy qui venait d'entr'ouvrir la porte. Pas un mot n'était sorti de la bouche de la jeune fille, mais il avait senti l'imperceptible battement de son cœur, une larme tiède était tombée sur sa main. Le jeune soldat, profondément sensible à travers sa fanterie chevaleresque, sa sauvagerie militaire, avait compris toute l'éloquence de cette émotion profonde quoique muette ; il emportait une provision de courage et des rêves de bonheur pour toute la campagne.

— Ah ! ça, où dînons-nous ? dit le cousin-

amphytrion à son hôte, qui paraissait contre toute habitude silencieux et quelque peu pensif, alors qu'ils longeaient la rue Vivienne et en côtoyait les bâtiments du trésor.

— Parbleu ! au Palais-Égalité, répondit brusquement le futur vainqueur de l'Allemagne ; vous n'avez pas, que je pense, le dessein perfide, de me faire dîner dans une gargote ?

— Loin de là, mon beau cousin, reprit le conseiller gouvernemental, je veux faire les choses en ci-devant, et je vous laisse le choix. Voulez-vous monter chez Beauvilliers ? On cite Legacque comme le grand-maître de l'ordre ; et quelques peintres m'ont recommandé la cuisine méritante, quoique à demi bourgeoise d'un certain Koliker, concierge de la porte du Louvre, voisine du Muséum. Il traite assez volontiers les artistes qui habitent maintenant ce palais ; et ils sont assez généralement connaisseurs.

— Va pour Koliker *, fit le troupiér en doublant le pas, et en descendant le perron assez dangereux et fort incommode du palais Égalité.

Les deux dîneurs avaient fait à peine vingt-cinq pas dans la galerie de ce grand bazar parisien; heurtés et coudoyés par une foule toujours croissante de promeneurs, de flâneurs, de coureurs d'aventures, et de citoyennes en parure de bal, au sourire gracieux, à l'allure provoquante; qu'ils se trouvèrent à la rencontre de deux messieurs, qui faisaient disparate par leur mise arriérée, au milieu de tant de costumes modernes.

— Voilà, palsambleu, deux honnêtes citadins qui portent leur ancien régime des pieds à la tête, dit à mi-voix le capitaine; la queue et les ailes de pigeon, surmontées du tricorné

* Les peintres, les statuaires et autres étaient alors logés par la République dans l'ancienne résidence des rois.

évasé, trahissent les regrets de l'ancien ordre de choses. Il y a quelque six ou sept ans que ces bonnes gens eussent été déclarés suspects, rien qu'aux boutons de leurs habits et à leurs cravates en rabat.

— Eh! vraiment, s'écria Monsieur Bussy de Compiègne, en reconnaissant les deux personnages que son compagnon lui faisait remarquer; c'est une rencontre merveilleuse et qui nous vient fort à propos!

Et, se faisant jour à travers la masse compacte de piétons qui l'en séparait, il aborda les deux individus à perruque retardataire.

— Ce sont deux gourmands célèbres, dit-il tout bas à Eugène; le plus petit, à ventre proéminent, à figure épanouie, est Grimod de la Reynière, expert en gastronomie, et qui a dessein de remplacer l'Almanach du père Duchêne, par l'Almanach des gourmands. L'autre, long et maigre, quoiqu'il n'annonce pas

au physique toute sa capacité culinaire, n'en est pas moins un amateur fort distingué. Il est l'ami intime du second Consul, et presque son maître-queue. C'est Monsieur d'Aigrefeuille, ex-procureur-général à la cour des Aides de Montpellier; relégué aujourd'hui dans une honnête sinécure de la chambre des Comptes, homme d'esprit, de mérite et d'un appétit merveilleux.

La rencontre était en effet providentielle; car dès les premiers mots échangés, les deux cousins apprirent que les deux illustres gastronomes étaient à jeûn comme eux et venaient aussi dîner au pays de Cocagne.

— Inutile d'aller plus loin, dit l'ex-conventionnel, nous n'avons qu'à nous laisser conduire.

En pilote expérimenté, Monsieur Grimod était d'opinion, de pousser jusqu'au jardin des Tuileries et de prendre un cabinet bien

chaud chez Véry. Monsieur d'Aigrefeuille, ancien habitant des contrées languedociennes, et qui en appréciait la cuisine épicée, inclinait pour les frères provençaux Barthélemy. Après une légère polémique, les raffinés en matière nutritive optèrent d'une commune voix pour le doyen des Vatels du palais Égalité, l'illustre Robert, qu'une sauce a rendu immortel, et saluèrent en passant l'étalage appétissant de son voisin Corcelet.

Le repas, comme on doit le croire, fut délicat et bien entendu. Les deux professeurs y déployèrent une méthode savante, que leurs partners plus novices ne purent s'empêcher d'admirer. Le jeune militaire n'y mettait pas tant de finesse; son robuste appétit de dix-neuf ans engloutissait sans calcul bien profond, déclarant qu'au bout du compte, un salmis de bécasses aux truffes valait mieux que de la vache enragée. Dès les premiers verres de Ro-

manée , Monsieur Bussy de Compiègne avait tout à fait banni son humeur noire et sa mystérieuse correspondance de Vienne. Il eût été de mauvais goût de ne pas se mettre à l'unisson de commensaux si joyeux et tant aimables ; il oublia même la gravité magistrale, jusqu'à faire l'éloge de la cuisine française, et à sabler le Champagne d'une façon toute Régence. Le conseiller à la cour des Comptes fit des gorges chaudes sur son noble ami Cambacérès.

— Notre brave législateur est bien malheureux aujourd'hui, dit-il, Lucullus ne dîne pas chez Lucullus ; il est invité chez le premier Consul, il dînera trop vite et fort mal ; et pour le remettre, il faudra qu'il aille digérer plus mal encore à l'opéra des *Horaces*, pour escorter le général et toute sa bande. Il ne sera pas abordable demain.

L'auteur de l'Almanach des gourmands, qui savait par pratique que les morceaux caquetés

sont les mieux digérés; aimable précepte qui ôte à la gourmandise ce qu'elle a d'odieux et de personnel, et qu'un de ses dignes élèves observa si religieusement *; Monsieur Grimod de la Reynière, disons-nous, égaya ce repas en quatuor, par ses bons mots, ses anecdotes piquantes. Il couronna le dessert en donnant à ses amis un précis biographique fort intéressant sur les restaurateurs, dont les établissements avaient surgi tout-à-coup dans la capitale, et ne dataient guère que du Directoire. Il annonça et prouva, que ces maisons si utiles, ouvertes à l'appétit ou à la sensualité des bons Parisiens, étaient un fruit de la révolution, tout aussi bien que la France départementale, les municipalités et la Constitution de l'an III; et que, par un à-propos fort convenable, ils avaient apparu à la suite de la disette.

* Brillat-Savarin, charmant gastronome, auteur de la *Physiologie du goût*, véritable évangile du gourmand.

— En effet, dit-il : ce n'est que vers 1770, qu'un honnête rôtisseur, nommé Champ-d'Oiseau, imagina de donner à manger chez lui, dans une salle assez propre qu'il ouvrit au public, rue Saint-Honoré, au coin de celle des Poulies. Jusque-là on ne connaissait guère que les auberges, les cabarets, les buvettes du Palais et du Châtelet. La foudre révolutionnaire, renversant toutes les marmites féodales; exila ou immola les grands seigneurs, et laissa sur le pavé leurs cuisiniers, qui, dès-lors, pour vivre et pour utiliser leurs talents, se sont faits marchands de bonne chère; les uns gargotiers, les autres traiteurs ou restaurateurs, selon le prix qu'on veut y mettre. C'est ainsi, que les Méot, les Roze, les Véry, les Léda, les Brigaut, les Legacque, les Beauvillers, les Nau-det et tant d'autres, jadis obscurs marmitons, se sont fait une réputation européenne et sont devenus millionnaires. L'honnête et conscien-

ieux Robert qui nous traite aujourd'hui, est le ci-devant chef d'office de Monseigneur l'archevêque d'Aix, ce qui doit nous faire présu-mer que son éminence ne jeûnait pas posi-tivement.

Puis les dîneurs se séparèrent après le café ; les dégustateurs émérites, pour entrer à la Montansier applaudir mademoiselle Cuizot, protégée de leur patron ; Eugène de Monclair-ville pour aller boire du punch au café de Foi, avec quelques compagnons d'armes ; si bien que monsieur Bussy, lesté et guilleret, se trouva seul dans la galerie de pierre, un cure-dents à la main, cherchant où passer la soirée, car il ne se souciait pas beaucoup de rentrer chez lui.

Un homme grave, de mœurs sévères, sobre et régulier par goût et par habitude, est plus promptement excité qu'un autre, quand il sort tant soit peu de sa tempérance ordinaire.

Le cousin du tapageur s'était laissé aller aux séductions d'une cuisine appétissante, d'un repas animé par la conversation, et par quelques vins généreux dont il ne suspectait pas la perfidie; si bien que peu causeur de sa nature, il était devenu presque bavard au rôti, et joyeux au dessert.

— Eh ! pourquoi n'irais-je pas à l'Opéra, pensa-t-il ? c'est une distraction toute trouvée; cette bonne petite Henriette m'a mis en goût de musique, et je ne suis pas fâché de voir comment Saliéri fait chanter les vieux Romains de Corneille. D'ailleurs, le premier Consul y sera, il n'y a pas de mal à se laisser voir, il aime assez que l'on paraisse aussi mélomane ou dilettante.

Il est clair que le nouveau conseiller d'Etat tournait tant soit peu au courtisan.

Notre ancien député traversa donc un de ces étroits passages si obscurs et si incommodes,

par où l'on s'échappe plutôt que l'on ne sort du Palais-Royal.

A jeûn, l'on est trop philosophe, comme disait cet ivrogne de Lantara; après boire, l'imagination s'anime, se fertilise, parcourt bientôt des espaces imaginaires; on devient audacieux, entreprenant, on est hors de la vie réelle, il n'y a point d'obstacles dans le pays des chimères, on fait des châteaux en Espagne.

C'est ce qui arriva à notre héros dans le court trajet qu'il avait à parcourir. Sa timidité naturelle, qui tenait au doute de soi-même plutôt qu'à la poltronnerie, avait tout-à-fait disparu. Il était décidé à aborder gaillardement le vainqueur de Marengo, si l'occasion s'en présentait, à lui parler sans embarras et sans contrainte, à lui faire même tout franchement un aveu pénible, qu'il hésitait depuis si longtemps à confier même à son ami Bour-

rienne. Le moment lui semblait favorable ; et un message arrivé récemment de Vienne, lui faisait un devoir d'en finir une bonne fois, alors même que des reproches ou une disgrâce seraient le fruit de sa franchise. C'est avec cette résolution bien arrêtée que M. le conseiller d'État arriva à sa destination.

L'Opéra, car on ne disait plus le théâtre de la République et des Arts, on ne disait pas encore l'Académie impériale de Musique ; était alors presque nez à nez avec la bibliothèque, vers le milieu de la rue de la Loi, à laquelle on a rendu plus tard le nom du célèbre cardinal-ministre. Outre que ce voisinage était inquiétant pour le dépôt de nos archives littéraires, l'emplacement était mal choisi, et manquait d'espace pour la foule et pour la circulation des voitures. L'entrée et la sortie de ce spectacle étaient véritablement un passage périlleux pour le piéton qui s'y trouvait

engagé par besoin ou par aventure; et il était prudent de l'éviter à toute heure, tant les embarras et les bagarres y étaient ordinaires.

Or, le soir du neuf novembre, 30 frimaire pour être plus exact; la foule était immense aux abords de ce premier théâtre national; les piétons semblaient en assiégant les portes, et une file de voitures, fiacres, équipages et cabriolets en obstruaient encore l'entrée. Le citoyen Bussy ne s'étonna pas de ce concours extraordinaire d'amateurs; les Consuls, la famille Bonaparte, un grand nombre de personnages marquants, devaient assister à cette représentation, et la majorité des bons badauds s'est en tout temps montrée assez friande de voir dans les réunions publiques ses princes ou ses maîtres.

Marchant sur la pointe du pied, il arriva non sans peine aux premiers degrés du péristyle, entraîné et quelquefois porté par la foule

Il y avait déjà quelque témérité à être parvenu jusque là; le plus difficile était d'arriver au bureau et d'y obtenir un billet. Pendant la station forcée que notre magistrat se vit obligé de faire sur les marches du temple lyrique, il lui fut accordé la facilité de respirer un peu, et le loisir de promener un coup-d'œil sur ce grand concours de curieux et de mélomanes. Il y vit çà et là quelques figures de connaissance, beaucoup d'officiers en grande tenue; on n'allait pas alors à l'Opéra tout sans façon et en redingote; mais il remarqua avec surprise que contre l'usage et l'étiquette, le plus grand nombre des expectants portait des costumes assez négligés et des figures passablement patibulaires.

Quoiqu'il ne fut pas un aristocrate pur-sang, l'ex-député fut tant soit peu choqué de voir ainsi le populaire faire invasion au milieu de la haute bourgeoisie, parmi la robe, la

finance et l'épée. Un Monsieur dit à voix basse à un autre :

— Oh! oh! la milice de Dubois est bien renforcée aujourd'hui! craindrait-on quelque chose?

Cela donnait à M. de Compiègne le mot de l'énigme; il n'était bruit depuis quelque temps que de trames secrètes, de conspirations contre le jeune chef du gouvernement; et le ministre de la police Fouché, et son préfet Buboïs, redoublaient de surveillance quand le premier Consul devait se montrer dans un concert ou dans un spectacle. Enfin, au gré de son impatience, notre magistrat bien cahoté, bien coudoyé, les pieds endoloris, parvint jusque dans le vestibule, où la foule n'était pas moins compacte que dans la rue. Il fut trop heureux, au milieu de cette presse générale, de trouver le bras d'un ancien collègue, qui lui vint en aide fort à propos. Comme il le remerciait tacitement de son obligeance en lui pressant la main,

celui-ci lui dit à l'oreille et d'un air mystérieux :

— Êtes-vous des nôtres, citoyen

Embarrassé d'une telle question, et plus encore de la réponse qu'il devait y faire, l'ex-conventionnel ouvrit de grands yeux et resta interdit. Une demi minute après, un autre personnage aux longs cheveux noirs, à la figure méridionale, dit tout bas au premier avec un accent italien remarquable :

— Nous avons des faux-frères, nous ferions bien de remettre la chose.

— Il n'est plus temps, avait répondu l'autre.

Quoiqu'il ne comprit rien à cet échange de mots assez bizarres, le citoyen Bussy en augura mal : un frisson involontaire le saisit; il éprouvait instinctivement le besoin de se séparer de ces deux hommes, qui se parlèrent dès lors en langue italienne, et paraissaient fort animés. De moins en moins rassuré, l'honnête magistrat, toujours accompagné malgré lui de

ces deux individus suspects, était arrivé à un corridor intérieur, au pied d'un escahier conduisant aux loges; la tourbe semblait s'éclaircir, et il n'aspirait plus qu'au moment de se blottir dans un coin de l'orchestre qu'on nommait alors le parquet, lorsqu'un grand tumulte se fit entendre, suivi d'une immense bousculade. Mille voix criaient :

— Le voilà, c'est Bonaparte, c'est Bonaparte!

Les deux Italiens se portèrent en avant avec tant de rapidité et de violence, que le pauvre M. Bussy faillit être renversé par ce choc inattendu. Il ne vit que de loin s'agiter les plumets et briller les épauettes du nombreux état-major qui entourait le jeune Consul, et l'ombrageait en quelque sorte; car c'est à peine si son chapeau triangulaire se distinguait, dominé par les casques, les bonnets à poil et les kolbacks. Les houras retentissaient

de toutes parts, et par leur confusion ressemb-
laient à de véritables hurlements.

Au même instant, des hommes à poignets so-
lides se précipitaient sur le magistrat aba-
sourdi et sur ses deux voisins ; d'autres voix
criaient derrière eux :

— Main-basse! arrêtez les traîtres, saisissez
les conspirateurs.

Cette scène inconcevable fut suivie d'une
nouvelle bousculade, au milieu de laquelle le
pacifique conseiller fut tirailé horriblement,
puis transporté dans un bureau de police tel-
lement encombré qu'on y étouffait presque; et
dont une brigade de maréchaussée gardait les
issues. Trois commissaires de police, l'écharpe
tricolore à la ceinture, étaient établis en
triumvirs devant une grande table de bois ; le
général Lannes, commandant de Paris, à cheval,
allait et venait, parcourant au trot la rue Neuve
Lepelletier encombrée, jurant et criant :

* Depuis rue Rameau.

— Poussez, dragons, ne laissez plus passer personne, et si l'on vous force, sabrez-moi toute cette canaille là.

L'honnête ex-président de Rennes, au milieu de tout ce fracas, était tellement surpris, épouvanté, qu'il n'avait en quelque sorte plus la conscience de soi-même. Sa douce quiétude, ses beaux projets d'avenir riant, tout cela était tombé tout-à-coup, comme par l'effet de la foudre. Était-ce une illusion, un rêve fantastique, un affreux cauchemar dans lequel le vin de Romanée entraînait pour quelque chose ? toujours est-il qu'il se voyait, dans une salle basse ressemblant fort à une prison, où à un corps de garde entouré de toutes parts de soldats et de bayonnettes, entre deux messieurs fort peu garcieux et qui le tenaient au collet. Était-ce encore un effet de l'hallucination, un mirage du champagne ? il vit distinctement ou crut voir dans un coin de ce bouge, à la pâle lueur d'une

lampe triangulaire, Buffet lui-même, son fidèle Buffet, s'entretenant d'une façon fort animée avec un officier de la garde consulaire. Il n'eût pas le temps de réfléchir à cette inconcevable rencontre, et demeura convaincu qu'il était trompé par une bizarre ressemblance.

L'un des magistrats avait procédé déjà à l'interrogatoire des deux hommes arrêtés en même temps que lui ; le premier, se posant en héros théâtral, avait déclaré se nommer Joseph Aréna, ex-député. Il ne cacha pas qu'avec tant d'autres, bon patriotes et généreux républicains, il avait voulu délivrer la France d'un tyran.

— Moi, s'écria le second, en s'avançant fièrement devant les commissaires, et jetant avec violence sur la table un long poignard, je me nomme Céracchi, réfugié italien, statuaire ; Romain comme Mucius Scévola, qu'on me

brûle le poing et qu'on me coupe la tête , me voilà !

On avait arrêté en même temps et désarmé nombre d'autres conjurés , et parmi eux , un ancien employé au Comité de Salut public, nommé Démerville qui, au moment de l'action, effrayé ou repentant, avait été avouer le complot et nommer ses complices au secrétaire Bourrienne lui-même. Jusqu'à deux commissionnaires qui se trouvèrent impliqués dans cet attentat, adroitement déjoué par la police qui en fit une petite journée des dupes. Les conjurés étaient en si grand nombre et se cachaient si peu, qu'il fut facile à la milice du préfet Dubois de se mêler parmi eux et de les prendre à plaisir tous en bloc*.

* Ce qui n'empêcha pas les principaux acteurs de ce drame avorté de porter leur tête sur l'échafaud quelques mois après. Bonaparte, prévenu à l'avance par son secrétaire, les traitait de fous et d'exaltés, et n'aurait pas donné à ce coup fourré un dénouement aussi tragique, sans l'attentat du 3 nivôse suivant, qui avait soulevé l'indignation générale et rendu un premier exemple nécessaire.

Interrogé à son tour, monsieur Bussy de Compiègne, qui avait eu le temps de rasseoir ses esprits et de recouvrer son ancien courage civique, n'hésita pas à se nommer hautement ; avoua de bonne foi qu'il connaissait l'ex-député Aréna, sans être son ami, et encore moins son associé ; mais qu'il n'avait jamais ni vu ni entendu parler du sieur Démerville, ni du peintre Topino-Lebrun, ni de Diana, ni de Céracchi et autres étrangers, dont les projets criminels lui faisaient horreur. Invité au nom de la loi à déclarer s'il avait sur lui quelques armes cachées, l'honnête conventionnel assura n'avoir pour toute arme offensive et défensive que sa tabatière d'écaille, encore ne l'avait-il plus : elle lui avait été enlevée dans cette triple bourrasque ; ce qui témoignait d'une manière patente que dans ce conflit, les disciples de Cartouche étaient mêlés aux descendants de Catilina.

On n'était pas forcé d'en croire le pacifique citoyen sur sa parole et sur sa tabatière absente ; et il était question de le transférer en assez mauvaise compagnie au Temple ou à la Force ; lorsqu'un officier suivi de quelques gardes nationaux, fit ouvrir un passage jusqu'au bureau des commissaires, et l'infortuné conseiller se trouva tout-à-coup, et comme par enchantement, dans les bras de son ami Bourrienne.

— Point de confusion, Messieurs, dit le secrétaire intime presque gaîment, aux chefs de police ! et son *hilarité* venait de la figure tragico-comique de son pauvre ami. Loin d'être aux rangs des ennemis du gouvernement, et d'un ramas de vils assassins, l'honorable M. Bussy de Compiègne est un des plus dignes soutiens de la République, conseiller d'État ; aujourd'hui-même, le général premier Consul vient de le nommer sénateur.

Et sans attendre la réponse des magistrats,

non plus que leur adhésion , il entraîna hors de la salle le nouveau dignitaire, plus abasourdi, plus pétrifié que jamais , et soutenu plutôt qu'escorté par les soldats-citoyens.

Une fois en plein air, débarrassé de la cohue, le bon M. Bussy respira avec une sorte de volupté , comme s'il venait de sortir vivant de la tombe ; il s'efforça de balbutier un remerciement à son libérateur ; mais sa langue était comme paralysée, il pouvait à peine prononcer une parole et ne s'aperçut pas , tant son trouble était extrême, que le secrétaire intime était déjà retourné auprès du premier Consul, et qu'au lieu de celle de Bourienne, il pressait affectueusement la main du caporal.

— Sénateur ! sénateur ! se dit-il, quand il se vit enfin seul et capable de se rendre à peu près compte de cette série d'événements : décidément ce petit Bonaparte est un grand homme !

Il faudra que j'aïlle dès demain le remercier de cette nouvelle faveur.

Quelque satisfait qu'il fut cependant de la fin de cette tempête où il avait été si affreusement ballotté, il ne se sentait nullement disposé à rentrer au théâtre ; il gagna d'une jambe peu assurée la rue Helvétius * et s'achemina vers son hôtel. Il éprouva encore une espèce de saisissement en voyant Buffet , la bougie à la main , et venant l'éclairer jusqu'au bas de l'escalier.

— Ce n'était pas lui, pensa-t-il, je me suis trompé. Et s'appuyant sur le bras de son valet de chambre : je suis sénateur, lui dit-il, bassine-moi mon lit, que je me couche tout de suite.

* Aujourd'hui la rue Sainte-Anne.

CHAPTER I. THE DISCOVERY OF AMERICA

IN 1492, CHRISTOPHER COLUMBUS, AN ITALIAN MARINER, WAS SPONSORED BY THE KING AND QUEEN OF SPAIN TO FIND A WESTERN ROUTE TO INDIA.

HE SAILING WEST FROM SPAIN, HE DISCOVERED THE ISLANDS OF THE CARIBBEAN SEA.

HE BELIEVED HE HAD REACHED INDIA, AND CALLED THE INDIANS "INDIANS."

HE FOUND THE INDIANS LIVING IN SMALL VILLAGES, AND CULTIVATING THE EARTH.

HE TOOK THEM TO BE "WILD BEASTS," AND TOOK THEM TO HIS SHIP.

HE FOUND THEM TO BE VERY POLITE AND HOSPITABLE.

HE TOOK THEM TO HIS SHIP, AND TOOK THEM TO HIS SHIP.

HE TOOK THEM TO HIS SHIP, AND TOOK THEM TO HIS SHIP.

HE TOOK THEM TO HIS SHIP, AND TOOK THEM TO HIS SHIP.

HE TOOK THEM TO HIS SHIP, AND TOOK THEM TO HIS SHIP.

HE TOOK THEM TO HIS SHIP, AND TOOK THEM TO HIS SHIP.

HE TOOK THEM TO HIS SHIP, AND TOOK THEM TO HIS SHIP.

HE TOOK THEM TO HIS SHIP, AND TOOK THEM TO HIS SHIP.

HE TOOK THEM TO HIS SHIP, AND TOOK THEM TO HIS SHIP.

HE TOOK THEM TO HIS SHIP, AND TOOK THEM TO HIS SHIP.

HE TOOK THEM TO HIS SHIP, AND TOOK THEM TO HIS SHIP.

HE TOOK THEM TO HIS SHIP, AND TOOK THEM TO HIS SHIP.

HE TOOK THEM TO HIS SHIP, AND TOOK THEM TO HIS SHIP.

HE TOOK THEM TO HIS SHIP, AND TOOK THEM TO HIS SHIP.

HE TOOK THEM TO HIS SHIP, AND TOOK THEM TO HIS SHIP.

HE TOOK THEM TO HIS SHIP, AND TOOK THEM TO HIS SHIP.

HE TOOK THEM TO HIS SHIP, AND TOOK THEM TO HIS SHIP.

HE TOOK THEM TO HIS SHIP, AND TOOK THEM TO HIS SHIP.

VII

Entre deux Lanternes.

Ayez la bonté, Monsieur Galbraith, de voir si mon cheval n'est pas blessé; c'est le favori de lady Emily, je suis sûr qu'il est blessé, une pierre l'a frappé à l'épaule et à rebondi sur la mienne.

LADY MORGAN. — *Le manoir de Sackville*, scène 8.

Comme Moïse, vous êtes destiné à tirer le peuple de la servitude d'Égypte; comment s'accomplira ce dessein? C'est ce qui n'a pas encore été révélé.

GUIZOT. — *Mémoires de Fairfax*.

Quoi! un tel homme si bien protégé du sort! ah! qu'est-ce que la destinée humaine? Je me suis dit souvent: ceci n'aura pas une fin heureuse; sa puissance, sa grandeur, l'entraîneront dans quelque piège.

SCHILLER. — *La mort de Wallenstein*, acte III. — sc. 11.

Nous nous transporterons, si le lecteur veut bien nous y suivre, dans l'appartement de monsieur Ménageot, composé, comme nous

L'avons déjà dit, de deux petites pièces, éclairées sur la rue de Malte* par une double croisée en guillotine, à petits carreaux rarement nettoyés; au second étage d'une maison haute et fluette, passablement endommagée, et annonçant sa décrépitude par des lézardes à l'intérieur et par des espèces de bouffissures au dehors. Tout modeste et incommode que fut ce logement, le vénérable professeur l'habitait depuis une vingtaine d'années : stationnaire et homme d'habitude, il aimait sa bicoque avec cet attachement que l'on conserve à une ancienne maîtresse. Il avait la même affection pour sa commode à dessus de marbre gris, en chêne recouvert de marqueterie, avec ses trois tiroirs

* Aujourd'hui rue de Chartres, et qui se prolongeait en aboutissant à la rue Saint-Nicaise, assez en avant sur la place du Carrousel. Il n'y a plus de trace maintenant de ce double angle de rues étroites : quarante-deux maisons ayant été détruites par suite de l'événement du 3 nivôse, et remplacées en partie par les bâtiments annexes du pavillon Marsan.

au ventre saillant, et à poignées de cuivre mobiles et ouvragées. C'était l'objet le plus précieux de la chambre à coucher; l'honnête locataire lui accordait un soin tout particulier, la frottant lui-même périodiquement avec un morceau de laine enduit de cire; et quand il avait épousseté et essuyé son sucrier et ses quatre tasses de porcelaine de Saxe, rangées bien symétriquement au-dessus de ce meuble favori; il se mirait devant ce luxe d'un pauvre homme, d'autant plus volontiers, que la vieille commode était surmontée d'une vieille glace oblongue, quadrangulaire par la base, elliptique au sommet, encadrée dans une moulure d'or, et couronnée par deux roseaux se croisant et attachés par un ruban de bois fort bien imité.

Le long clavecin vert-pomme à filets d'or, faisait, tant bien que mal, pendant à la commode; mais chargé qu'il était, de cahiers de musique, de solfèges, de partitions déchi-

tées, il était moins propre et moins choyé : c'était le vieux serviteur dont on usait le plus, tout en l'adulant le moins. Le lit du bonhomme, quoique fort complet et assez douillettement confectionné, n'était point en vue ; abrité mystérieusement par les deux battants d'une alcôve, devant laquelle était posé en sentinelle un vieux fauteuil aux bras tortus, au dossier ovale, recouvert sur le siège d'une housse en étoffe perse, à fond blanc et à dessins rouges.

Un papier jaunâtre, d'un âge respectable, parsemé d'amours bleus jouant du violon ou de la basse, composait la tenture de ce petit salon ; ça et là, dans des cadres inégaux de taille et de forme, quelques compositeurs ou exécutants célèbres, montraient leur figure à l'eau forte ou en taille-douce. C'était pour la plupart des amis et des confrères du *maestro*, membres de la Société académique des enfants d'Apol-

lon; mais, comme à sa compagne des longues soirées d'hiver, le bon monsieur Ménageot avait gardé toutes ses attentions coquettes pour sa cheminée, dans laquelle s'emboîtait hermétiquement un poêle de faïence, et dont deux chandeliers argentés, avec deux bougies-vierges, ceintes en guise de bobèches, de feuilles de roses blanches et vertes, composaient le principal ornement. Ils étaient en outre flanqués de deux figurines, véritables petits chefs-d'œuvre artistiques en porcelaine mate, dite biscuit; l'une représentant un joyeux savetier, le genou en l'air, plus occupé de sa bouteille que de sa besogne; l'autre, une jeune ravaudeuse, le poing dans son bas, pensive et quelque peu soucieuse, paraissant songer plutôt à son amoureux qu'à ses pratiques.

L'objet indispensable manquait: c'était une pendule. L'artiste avait long-temps ambitionné ce complément du confortable, et sans la di-

sette, il s'en serait, certes, passé la fantaisie. Il en avait fait philosophiquement son deuil, et y avait suppléé fort convenablement par un cartel à moulures dorées, dans lequel s'épanouissait sa large montre d'argent à chaîne d'acier bien luisante, terminée par une clef carrée aussi en argent.

L'autre chambre, servant à la fois de cuisine, de salle à manger et de cabinet de toilette, était meublée, selon sa triple destination, d'une petite table en noyer, de quelques chaises, d'une fontaine de terre cuite recouverte d'osier, et d'une pile de tronçons de menu bois, réservé au poêle.

Tel était le Louvre du père Ménageot, moyennant deux cent cinquante francs par année, qu'il chérissait, qu'il adulait, où il était heureux et obscur depuis si longtemps; et dont n'avaient pu le déraciner la sanglante journée

du dix août, ni la Terreur, ni Robespierre, ni le soulèvement des sections.

Or, il fut bien surpris, l'immuable locataire; lorsque deux beaux Messieurs, quarts de muscadins, selon l'estimation qu'il en fit, et dont le plus jeune, paraissant le maître, l'autre, un peu plus âgé lui semblant le domestique, vinrent un certain soir de l'Avent frapper à sa porte; et après quelques brèves salutations, lui demander de leur céder, pour un mois seulement, son domicile tout garni. On offrait un prix fort convenable et qui eût satisfait à une année entière de loyer. C'était, disait-on, pour y établir une dame étrangère et sa jeune demoiselle, qui, voulant passer quelques semaines seulement dans la capitale, ne se souciaient pas de loger dans un hôtel. On connaissait de nom et de réputation monsieur Ménageot, et l'on n'avait pas hésité à s'adresser à lui.

L'artiste, fort étonné d'une telle proposition, et bien que la somme offerte lui parut exorbitante ne crût pas devoir l'accepter. Il n'était point d'avis de livrer à des étrangers ses pénates en masse ; il répugnait surtout à s'abriter, même pendant un mois, dans un logement garni, où il n'aurait plus son clavecin, ses partitions, sa commode, son poêle, son alcôve, son chez lui enfin, dont il n'eût pu se séparer pendant vingt-quatre heures entières. Il remercia donc fort civilement le maître et le valet, quelque insistance qu'ils fissent ; et les congédia, en remarquant avec surprise, qu'ils avaient curieusement examiné ses deux fenêtres donnant sur la rue, et parlé entre eux, alors qu'ils se retiraient, dans un patois inintelligible pour lui.

Une décade après environ, la veille de Noël, jour que le calendrier républicain appelait le 5 nivôse, et l'almanach grégorien le vingt-

quatre décembre; notre bonhomme enveloppé dans son carrick, revenant de ses leçons, entre six et sept heures du soir, et se disposant à aller faire sa partie de dames au café d'Apollon, fut violemment heurté et presque renversé par un homme en blouse, paraissant fort distrait et singulièrement préoccupé.

— Le butor ne s'excuse même pas, murmura le vieux pianiste, sans que le grossier personnage fit même attention à ses plaintes légitimes.

Cet individu était suivi d'un autre, portant aussi une blouse et un chapeau rabattu sur la figure, un fouet dans une main, et de l'autre, conduisant par la bride un méchant cheval gris pommelé, attelé à une petite charrette, dans laquelle se trouvaient deux vieux tonneaux, calés avec des pierres, et solidement attachés avec des cordes.

Un troisième individu, également en blouse,

poussait par derrière, comme pour porter aide au pauvre bidet qui traînait une charge plus que suffisante. Le bonhomme eut tout le temps de considérer l'équipage et ses conducteurs, attendu que, rasant d'assez près la muraille, peu s'en fallut qu'ils ne lui fissent passer une roue de la charrette sur les pieds. Maître Ménageot se tint coi et se garantit de son mieux, marimottant entre ses dents :

— Ces drôles sont-ils ivres, et veulent-ils m'écraser après avoir manqué de me jeter dans la boue ? Saperlotte ! faites donc attention, fut tout ce que la colère arracha de paroles au pacifique vieillard.

Deux de ces hommes se retournèrent sans lui répondre, mais il vit pendant une seconde leur visage, et, autant que la terne lumière des deux réverbères, atténuée encore par un léger brouillard, pouvait lui permettre de les distin-

guer, il crût reconnaître les étrangers, qui étaient venus, huit ou dix jours auparavant, lui proposer de louer son appartement.

Quelque bizarre que fût cette circonstance, le professeur ne crût pas devoir y faire une attention plus sérieuse ; il entra au café, où l'attendait déjà son voisin Thuret, l'huissier-priseur, son partner habituel, joueur de dames émérite, qui avait eu jadis l'honneur de faire la partie de l'illustre philosophe de Genève.

— Ah ! ah ! dit l'officier de l'hôtel Bullion, vous voilà, révérend Ménageot ! je ne comptais pas vous posséder ce soir, et cela m'eût manqué, je vous le confesse.

— Et pourquoi cela, mon respectable ami, reprit l'ex-organiste ? Ne suis-je pas votre fidèle, ne vous dois-je pas une revanche, ne vous ai-je pas gagné hier cinq prises de tabac ?

— Eh bien ! venez vous faire battre aujourd'hui, et ouvrez d'avance votre tabatière ; je

vous ménage une botte secrète que j'ai combinée à dessein ; un coup de Jarnac que j'ai porté jadis et triomphalement à Jean-Jacques Rousseau. Tenez-vous ferme et prenez les noires, vous savez que c'est une faiblesse à moi de préférer les blanches. Je vous croyais au Grand-Opéra, continua monsieur Thuret, tout en disposant le jeu ; solennité musicale, s'il en fut jamais ! L'oratorio de *la Création*, exécuté pour la première fois dans son entier et avec tout le prestige scénique. On dit même que le Consul y va avec toute sa famille.

— C'est fort séduisant sans doute, répliqua le bonhomme ; d'autant plus que j'apprécie mieux qu'un autre ce qu'on appelle les écarts et les excentricités d'Haydn ; j'aurais pu même me dispenser de donner mon écu de six francs au parquet. Levasseur le violoncelliste, mon collègue ; ce bon Blasius ou Rochefort, m'auraient coulé facilement à l'orchestre des mu-

siciens; mais je crains d'être importun dans les grands jours, et j'évite assez volontiers le tumulte et la foule. Je suis bien plus tranquille ici, où je ne suis en danger que de perdre une ou deux prises de tabac.

Tout en causant ainsi, la partie s'était engagée.

— Diable de mazette! s'écria tout-à-coup l'huissier-priseur, vous vous laissez prendre là deux pions comme un écolier. Si vous eussiez fait de ces bévues-là en face du grand Rousseau, il vous eût envoyé jouer aux dames avec son vicaire savoyard.

En effet, monsieur Ménageot qui était pourtant d'une belle force d'amateur, qui avait tenu tête à Philidor, et gagné quelquefois monsieur Bish * au café Manoury, jouait tout de

* Grand-père maternel de l'auteur; homme excellent, artiste presque centenaire, déjà bien oublié aujourd'hui, quoique la France lui doive deux grandes importations allemandes, la clarinette et Gluck.

travers. Il était involontairement distrait ; il distinguait à travers les vitres, que ne cachait qu'en partie un léger rideau de mousseline, cette même charrette qu'il avait vue tout-à-l'heure de trop près, stationnant encore en face du café et barrant même la rue en partie. Il pensa en lui-même, que deux tonneaux étant une surcharge trop forte pour l'infortunée haridelle qui les tirait, la pauvre bête n'avait pu faire un tour de roue de plus. Cet incident si simple, si journalier dans Paris, le préoccupait malgré lui, et profitait sensiblement à son partner ; quand soudain, un bruit de chevaux lancés au galop se fit entendre, suivi du roulement rapide d'une voiture et des cris de : Gare, gare, faites-donc place !

— C'est le général Bonaparte qui va à l'Opéra, dit tranquillement l'huissier-priseur.

— Quelques habitués du café tournèrent la tête, l'équipage et son cortège étaient déjà loin,

ils volaient comme la foudre; mais au même instant, une effrayante explosion, semblable à un double coup de tonnerre, ou plutôt à la détonation simultanée de deux pièces d'artillerie du plus fort calibre, éclata, donnant une commotion violente aux tables et aux individus qui garnissaient le café d'Apollon. Tous tombèrent pêle-mêle les uns sur les autres; toute la devanture fut brisée; un épais nuage de fumée remplit aussitôt cette salle assez basse, dont le plafond s'effondra en partie.

Rien ne peindra cette scène si imprévue de confusion, de désordre, de douleur, augmentée encore par une horrible obscurité. A travers les cris des nombreuses victimes de cet événement inexplicable, tandis que d'autres étaient déjà muettes; on entendait le bruit incessant des vitres, des tuiles volant en éclats et des cheminées qui s'écroutaient. La rue voisine de celle Saint-Nicaise, offrait un

tableau non moins épouvantable : plus de vingt personnes gisaient sur le pavé, étendues çà et là, suffoquées ou asphyxiées; les unes couvertes d'horribles blessures, d'autres défigurées par le feu, toutes se débattaient contre la mort au milieu d'un amas de décombres. Moment de cruelles angoisses ! car toutes les maisons d'alentour, la plupart vieilles et frêles, ébranlées par le choc, semblaient prêtes à tomber, et personne dans ce chaos, n'osait porter secours à ces malheureux, craignant de s'exposer à une mort certaine.

Ce grand désastre venait d'être produit par une explosion de barils de poudre et de matières fulminantes, destinés à atteindre le premier Consul sur son passage; exécration dont Paris et la France gardèrent longtemps le souvenir et flétrirent du nom de machine infernale * ! Le bruit en avait retenti

* J'avais alors six ans et quelques mois. Ce grand évé-

d'un bout à l'autre de la capitale; tout le quartier en avait ressenti la brusque commotion; les vitres étaient tombées dans la plupart des maisons et des édifices du voisinage. Tellé avait été la force de cette immense explosion, que des débris de toitures et de fenêtres avaient volé jusques dans la cour du Louvre; ou été lancés dans la direction opposée jusqu'au-delà de la Seine. On ramassa le lendemain des pierres, des morceaux de briques, et un fer de cheval

ment est le plus ancien et le plus ineffaçable souvenir de mon enfance. Mon père était logé au Louvre, comme tous les artistes de quelque nom. Son atelier, qui servait aussi de salon, était au rez-de-chaussée, dans la cour, à droite en entrant par la rue du Coq, et tient aujourd'hui au logement du gouverneur. J'étais assis par terre, alignant des capucins de carte, pendant que ma mère tricotait et que mon père dessinait à la lampe. Un bruit lointain et effrayant se fit entendre; plusieurs carreaux de la grande croisée se détachèrent. Monsieur Ansiaux, peintre d'histoire, était là, et je crois aussi, Monsieur Ingres. Ils ne me parurent pas s'effrayer beaucoup, et dirent que c'était le canon d'alarme. Je ne passe jamais devant cette croisée, à côté de laquelle est une guérite, sans me rappeler tout cela.

sur le quai Voltaire, à la jonction de la rue du Bac.

A la faveur de cet affreux tumulte, qu'augmentait de minute en minute une foule de curieux ; un homme chancelant, éperdu, couvert d'une blouse grise, gagnait lentement et s'appuyant le long des murailles, l'extrémité de la place du Carrousel. Parvenu, sans savoir comment, sous le guichet conduisant de la rue du Doyenné au quai du Louvre, il revint à lui. Ranimé par le vent frais qui souffle en tout temps dans cet endroit, il s'aperçut qu'il rendait du sang par le nez et par la bouche. Une sorte d'atonie avait frappé à la fois le cerveau et les oreilles, il n'entendait pas les immenses clameurs qui retentissaient à peu de distance de lui comme un hurlement. Il distinguait à peine les objets par la vue ; mais quoique épuisé, sentant ses forces anéanties, poussé par l'instinct de la conversation, seul sentiment dont il était susceptible ; il fit un dernier effort pour

fuir, traversa le quai, et, s'appuyant sur le parapet, il s'achemina ainsi jusqu'au milieu du pont des Tuileries. Là, un peu de sa présence d'esprit lui revenant presque machinalement, il se débarrassa de sa blouse qu'il roula en paquet et jeta à la rivière. Puis, il continua son chemin, marchant d'un pas plus assuré, jusqu'à une maison isolée du haut de la rue de Vaugirard.

A la porte de cette maison, un homme d'une stature plus robuste, mais aussi pâle, presque aussi défiguré que lui, vint à sa rencontre et fort à propos, car il s'évanouit dans ses bras. Le nouveau venu transporta le mystérieux personnage dans une petite chambre au second étage de la maison, et le posa sur un lit en s'écriant :

— Sauvé, sauvé, quel miracle!!!

Puis cet homme se jeta à genoux, se signa, fit une courte prière, et se releva bientôt pour donner les soins les plus empressés au blessé.

Ce ne fut qu'après une heure qu'il parvint à le tirer de l'espèce d'asphyxie dans laquelle il était plongé; mais une fièvre brûlante succéda au froid glacial qui avait laissé si longtemps ce jeune homme dans un état voisin de la mort.

Bientôt arriva effaré, hors de lui, un troisième personnage, qui s'écria en entrant, avec un sombre désespoir :

— Malheur ! malheur ! Le coup est manqué, il est sauvé.

— Sauvé, dit vivement le jeune homme, en se redressant tout-à-coup sur son lit ; et je ne suis pas mort ! Ah ! mon cher Limoëlan, qu'allons-nous devenir ? Que diront là-bas le général et nos amis ?

— Ils diront, reprit gravement celui auquel s'adressaient ces paroles ; que Saint-Réjan a manqué de présence d'esprit ou de cœur. Cette mèche d'amadou était incertaine, je l'avais dit vingt fois ; moi, j'aurais mis le feu

avec un tison en restant debout auprès du tonneau.

— Ah ! vous me croyez donc un lâche , s'écria le jeune homme exaspéré ! Alors, prends un pistolet, Carbon, et fais-moi sauter la cervelle.

Celui à qui Saint-Réjan parlait ainsi , s'approcha fort ému ; et dit au jeune homme en lui pressant la main :

— Remettez-vous ; consolez-vous, mon noble maître ; le sort vous a trahi, mais personne ne peut vous accuser de faiblesse ; vous êtes un héros, un saint homme, un martyr.

— Que cette fatale nuit soit donc la dernière pour moi ! répliqua le jeune homme en retombant sur sa couche, laissez-moi mourir ici. Va, mon fidèle, mon dévoué Carbon ; retourne au pays, n'attends pas à demain pour fuir. Demain, il ne sera plus temps peut-être. Allez, allez, donnez-moi votre main, monsieur De Li-

moëlan , croyez que tout est fini, que les destins de la France reposent sur cet homme, et que Dieu lui-même le protège.

— Oui, oui, le ciel est pour lui, dit à son tour M. de Limoëlan en joignant les mains.

— Un confesseur! un confesseur! fit Saint Réjan d'une voix faible et mourante.

— Un médecin! un médecin d'abord, dit Carbon en s'élançant hors de la chambre.

Un autre tableau plus animé, plus varié, se déroulait le même soir sur un autre point de la capitale. Pour reprendre les événements de plus haut, nous les détaillerons depuis le départ de Bonaparte du château des Tuileries.

Le premier Consul, après avoir dîné à la hâte, comme c'était assez sa coutume; impatienté de ce que Madame Bonaparte le faisait attendre ainsi que sa fille, pour le choix d'un châte, monta dans sa voiture comme sept heures sonnaient, accompagné des généraux Lannes,

Berthier et Lauriston, ordonnant assez gaiement au jeune général Rapp, aide-de-camp de Desaix, devenu le sien depuis Marengo, de dire à Joséphine et à Hortense qu'il parlait sans elles. Soit qu'il en eut reçu l'ordre, soit qu'il fût légèrement aviné, le cocher Germain, dit César, lança ses chevaux avec une rapidité extrême; et il est évident que *Napoléon* dû la vie à *César* *, car, grâce à la vitesse de sa marche, la voiture du chef de l'État, un moment arrêtée au coin de la rue Saint-Nicaise, par une charrette que le commandant de l'escorte fit ran-

* Le cocher qui conduisit si heureusement le premier Consul s'appelait Germain; il l'avait suivi en Égypte; et dans une échauffourée, il avait tué de sa main un Arabe, sous les yeux du général en chef, qui, émerveillé de son courage, s'était écrié : « Diable! voilà un brave, c'est un César. » Le nom lui en était resté. On a prétendu que ce brave homme était ivre lors de l'explosion, c'est une erreur que son adresse même dans cette circonstance dément d'une manière toute positive. Lorsque le premier Consul, devenu empereur, sortait incognito dans Paris, c'était César qui conduisait, mais sans livrée.

(*Mémoires de Constant*, tome I, chapitre VI.)

ger le long des maisons, était déjà parvenue à l'embranchement de la rue de Rohan, lorsque l'horrible explosion éclata. La secousse fut si violente que les grenadiers à cheval furent soulevés sur leur selle; les glaces du carrosse volèrent en éclats, mais personne ne fut atteint. Le cocher s'arrêta court.

— Sacrebleu ! tout le quartier s'écroule sur nous, s'écria le général Lannes.

— A l'Opéra, dit froidement le premier Consul, et César roula comme l'éclair.

Madame Bonaparte pendant ce temps, qu'une coquetterie providentielle avait mise en retard; accompagnée de sa fille Hortense et de Madame Murat, ne faisait que d'entrer sur la place du Carrousel au moment de l'explosion. Ses glaces furent aussi brisées. Au dire d'un narrateur contemporain, Madame Bonaparte n'eut rien qu'une grande frayeur; Mademoiselle Hortense fut légèrement blessée au

visage par un éclat de vitre; Madame Caroline Murat, qui se trouvait alors fort avancée dans sa grossesse, fut frappée d'une telle peur, qu'on la ramena évanouie au château.

Cette catastrophe influa même sur la santé de son enfant. Le prince Achille Murat resta toujours sujet à de fréquentes attaques d'épilepsie.

Le premier Consul ne parut dans sa loge que lorsqu'il fut entièrement rassuré sur le sort de sa femme, et en la revoyant près de lui. Il était calme et grave, ne témoignant aucune émotion apparente. La foule l'accueillit avec ses bravos accoutumés; mais le bruit de l'événement venant à se répandre bientôt dans la salle, tout le monde se leva, il se fit comme un hourra d'indignation, suivi d'applaudissements et de cris d'enthousiasme. La représentation se ressentit de l'émotion universelle; une foule innombrable entourait et suivit le

jeune Consul jusqu'à sa résidence, comme pour l'escorter, pour le défendre, pour protester hautement contre l'exécrable attentat dont il avait failli être victime.

Rentré au palais, le général Bonaparte ne se contenta plus. En descendant de voiture, il éprouva un frémissement d'indignation et de colère; mais en entrant dans le grand salon du rez-de-chaussée, déjà rempli d'officiers, de tribuns, de magistrats de tous les ordres; il se calma tout-à-coup, prit même un air de gaieté et de satisfaction; puis se frottant les mains, il dit tout haut :

— Eh bien ! Messieurs, nous l'avons échappé belle !

Et chacun restait muet, tant était grande encore la stupeur. C'est à ce moment que voyant au milieu des groupes le ministre de la police, il s'avança vers lui et lui dit d'une voix tonnante :

— Vous le voyez, Monsieur Fouché, voilà encore un coup de vos endiables jacobins ! je n'aurai de trêve avec ces misérables anarchistes qu'en les écrasant.

— Oui, s'écria le général Murat, en s'appuyant sur son sabre d'une façon théâtrale ; mort aux jacobins et à la queue de Robespierre ! Vrai Dieu ! puisque thermidor n'a pas tout détruit de cette race de vipères, nous nous en chargerons, nous.

— Général, répondit avec le plus grand calme le ministre de la police : pour peu que trois hommes conspirent dans Paris, je me fais fort de le savoir et d'arrêter leurs complots ; mais toutefois qu'un individu isolé, risquera sa vie contre la vôtre, je me déclare impuissant. Quant à l'attentat d'aujourd'hui, il ne faut pas en accuser les jacobins, il est le fait des royalistes.

— Ah ! ah ! voilà du nouveau, Monsieur,

reprit le consul, pourpre de colère, et parlant si haut qu'on pouvait entendre ses paroles jusque dans la cour ; aurez-vous l'audace de défendre encore ici ces hommes de sang, ces septembriseurs, ces régicides ; vos anciens amis ou vos collègues ?

— Oui, général, reprit Fouché froidement, et comme si ce reproche détourné n'avait rien de personnel pour lui ; je les défendrai quand ils seront innocents, je les frapperai lorsqu'ils seront coupables ; je persiste aujourd'hui à accuser les chouans. Je puis dès à présent vous donner le nom et le signalement de ceux que je soupçonne ; et si mes ordres sont ponctuellement exécutés, si les barrières sont bien gardées, je m'engage à vous les livrer avant trois jours.

— Déception, déception, rêves creux ! exclama le consul, en tournant le dos assez brusquement au ministre, et en s'enfonçant dans

les groupes qui s'ouvraient sur son passage. Puis il reprit soudainement son ton de bonne humeur, et se trouvant face à face avec le nouveau sénateur Bussy de Compiègne, venu comme tant d'autres, faire acte de présence au château, il lui dit d'un ton moitié familier, moitié ironique :

— Et vous, monsieur le sénateur, donnez-vous aussi dans les déceptions du citoyen Fouché de Nantes? pensez-vous que ce beau cadeau de Noël nous vienne de la Vendée?

Le dignitaire de fraîche date, terrifié d'abord de cette brusque apostrophe, resta muet, et rassembla toutes ses forces pour faire un signe négatif; et il n'était pas encore bien remis de son effroi, lorsqu'il vit le premier consul en s'éloignant prendre sous le bras M. Réal et lui dire à voix basse :

— Le bien et le mal se touchent; cet événement a son bon côté; il me prouve l'attache-

ment qu'on me porte et quelle est aujourd'hui ma puissance.

Et comme les cris extérieurs de la multitude : Vive le premier consul ! vive la République ! retentissaient plus fort ; il s'approcha plus près encore de M. Réal et lui dit à l'oreille :

— Je suis empereur.

— Puis, marchant vers un groupe d'officiers supérieurs qui parlaient entre eux, encore consternés par l'indignation, il ajouta :

— Messieurs, nous avons grande revue demain dans la cour du Carrousel.

VIII

Entre deux Bougies.

Deux grands mobiles règlent seuls les actions des hommes ; l'amour et l'intérêt : l'ambition n'est qu'une nuance de l'intérêt, et la jalousie n'est qu'un égarement de l'amour.

DECRAY-DEMINIL. — *Petits Orphelins du Hameau*
tome 1, chap. v.

Le lendemain ou le surlendemain de ce grand drame dont nous avons esquissé quelques scènes dans le chapitre précédent, un élégant personnage que nos lecteurs pourraient reconnaître à sa mise excentrique, et qui avait

ajouté encore à la recherche de sa toilette, des bagues, des épingles et des boucles d'oreille en diamants; M. Évariste Jollivet, appuyé sur un petit domestique mulâtre, sortait de son vaste hôtel de la rue Mirabeau *, et montait nonchalamment dans une voiture légère qu'il appelait son phaéton.

Après s'être montré avec une complaisance ridicule sur les boulevards et jusqu'au rond-point des Champs-Élysées, lorgné par quelques grisettes, moqué par le plus grand nombre; il vint faire sa station accoutumée au petit hôtel de la rue de Choiseul; débita, comme à l'ordinaire, quelques fadaïses plus galantes que passionnées à la Sapho demi-britannique; et se fit descendre le soir, entre huit et neuf heures, devant une des maisons neuves

* Quelque pieux souvenir que gardassent les Parisiens au grand orateur, ils l'appelèrent toujours comme par le passé rue Grange-Batelière.

les plus distinguées de la rue Cérutti*. Il passa, en se dandinant devant le concierge, comme s'il était assez connu, et venait assez souvent dans cette maison pour être dispensé d'annoncer à qui il faisait visite. Fringant, sautillant, n'effleurant que de la pointe de son escarpin la bande de tapis qui recouvrait l'escalier ; il arriva au premier étage, tira assez rudement un cordon de sonnette terminé par un énorme gland, à la façon impertinente de ces fats mal-appris qui agissent partout comme s'ils étaient chez eux. L'éclatant carrillon qui s'ensuivit, fit éprouver à l'incroyable comme un léger remords qu'il se reprocha aussitôt, car il se dit en lui-même :

— Ah ! diable ! j'ai peut-être sonné un peu fort.

* Rue d'Artois avant 1791 ; elle prit le nom de Cérutti, ex-jésuite, devenu révolutionnaire, cumulant les emplois d'ergoteur, de pamphlétaire, de poète, de journaliste et de magistrat. Elle est devenue rue Laffitte après 1830.

Un domestique, la serviette sous le bras, vint ouvrir avec un empressement mêlé de quelque peu de frayeur; mais reconnaissant un accoutrement et une figure qui lui étaient familiers :

— Ah! c'est vous, Monsieur, dit-il en souriant, je croyais que c'était un évènement.

— Je crains d'être venu un peu tard, fit le muscadin en jouant avec ses doigts; M. Despierreaux serait-il sorti?

— Au contraire, Monsieur, reprit le domestique, vous venez un peu trop tôt; car Monsieur a du monde à dîner, et il est encore à table; mais on sert le café, et si vous voulez passer dans le cabinet, je pense que vous n'y attendrez pas longtemps.

L'homme à la serviette avait prononcé ces derniers mots d'un ton narquois, légèrement sardonique, qui frappa et causa un frisson involontaire à l'opulent héritier. Il se garda

toutefois de laisser deviner l'impression fâcheuse que lui occasionnait cette remarque ; il reprit son ton de légèreté habituelle, et dit à haute voix en traversant l'antichambre :

— Eh ! eh ! ce cher banquier se donne du bon temps ; il a raison, il fait fort bien. Dites-lui qu'il en prenne à son aise, qu'il ne se gêne pas avec moi. Je veux, palsambleu ! qu'il me traite en ami.

— C'est toujours ainsi que Monsieur vous traite, reprit le valet avec le même ton gouailleur, qui, cette fois, fit pâlir malgré lui, le jeune aérien.

Il se mordit la lèvre, froissa son jabot, et jeta son claque à ganse d'acier et à cocarde exubérante sur un meuble ; tandis que le malicieux domestique plaçait deux bougies allumées sur un guéridon.

— Par la corbleu ! s'écria monsieur Evariste Jollivet, quand il fut seul, et en se promenant

avec agitation dans le cabinet du financier, voilà un drôle qui écoute aux portes et ne sait pas se taire; je le ferai chasser, et je trouve M. le banquier bien malavisé de garder à son service de tels indiscrets. Le fait est, ajouta l'incroyable, en marchant plus vite et plus ému, que ma position est pénible; bien mieux, elle est affreuse! Et tous ces évaporés, mes amis ou mes convives chez Riche et chez Tortoni envient mon sort; disent que je suis plus heureux que sage; singulier bonheur! Du côté matériel, c'est possible: cent quatre-vingt-deux mille cinq cent francs de revenu bien net, bien rond, cinq cents francs à manger par jour; cela a son mérite; mais à quel prix? Et ce sot de banquier qui prend les choses au pied de la lettre et qui abuse parfois de sa position d'une manière pitoyable! c'est qu'en y réfléchissant, je suis entièrement dans sa dépendance, à sa merci! si cela était connu,

tout riche que je suis, je serais perdu à jamais. Du diable si ce puritain de sénateur voudrait me chercher la moindre préfecture et me donner sa nièce ! c'est tout au plus si ma belle Athénienne, qui est pourtant folle de moi, consentirait à m'épouser. Il faut sortir de ce traquenard d'or à tout prix.

L'arrivée du banquier mit fin à ce monologue. Maître Evariste suspendit sa promenade, et interrogea avec anxiété la figure de l'homme d'argent, pour savoir s'il était de bonne ou de mauvaise humeur ; se reprochant pour la seconde fois, *in petto*, d'avoir encouru la disgrâce du Crésus de la rue Cérutti, en sonnant à sa porte d'une façon un peu trop cavalière. Il fut agréablement détrompé. M. Despierreaux était, au sortir de table, jovial et rubicond ; son client en conçut un bon augure et s'applaudit d'avoir choisi une heure aussi propice : c'était une découverte dont il comp-

taut bien profiter pour l'avenir. Il courut à sa rencontre et lui tendit la main avec empressement.

— Il ne fallait pas vous déranger, très cher, lui dit il, en lui grimaçant un sourire gracieux, je pouvais bien attendre.

— Et pourquoi cela, mon très excellent, reprit le financier en imitant sa minauderie? ne dois-je pas être à vos ordres de jour et de nuit ?

— Quelle folie ! répliqua l'incroyable, moi, vous importuner, prendre sur votre repos ! fi donc ! Ma petite parole d'honneur ramagée ! je m'en ferais reproche toute ma vie.

— D'autant plus que vous risqueriez d'en être le mauvais marchand, ajouta malignement l'homme aux écus. Mais asseyez-vous donc, de grâce, mon plus que parfait ; je ne suis pas si haut placé dans la finance que mes clients me parlent debout.

L'incroyable prit machinalement une chaise, et se plaça, pensif, à côté du guéridon. Le banquier poussa son fauteuil vis-à-vis de lui, si bien que les deux bougies éclairaient de chaque côté leurs deux figures.

— Eh bien! qu'y a-t-il de nouveau, mon succulent ami, continua M. Despierreux, voyant son interlocuteur garder le silence et rester en méditation? Vous qui hantez un sénateur, vous devez être au courant des affaires. Sait-on quelque chose sur l'attentat? Les limiers de Dubois ont-ils mis la main sur les coupables? avez-vous été voir la carcasse du cheval et les débris de la charette dans la cour de la préfecture? avez-vous souscrit pour les victimes? On a son nom dans le *Moniteur*, cela fait bien, cela ne peut pas nuire; surtout lorsqu'on veut se lancer dans la carrière administrative, et une aumône de quelque louis ne vous coûte guère, à vous qui jetez

volontiers l'argent par les fenêtres. Moi, j'ai donné mes deux cents francs, comme tout le monde de la section Lepelletier *.

— Oh ! vous le savez , répondit l'avocat soi-disant , je ne m'occupe pas du tout de politique. Je ne vois que rarement monsieur Bussy de Compiègne avec lequel je ne suis pas très cousin , quoique je doive l'appeler un de ces jours mon oncle.

— Et ce mariage va-t-il enfin se faire ? Que tardez-vous ?

— A vous parler franchement , mon estimable , le retard vient un peu de mon côté. Ma Lacédémonienne ne demande pas mieux que de dire *oui* une bonne fois ; mais le cher sénateur ne paraît pas très empressé de s'occuper de moi , et je me contenterais cependant d'un

* On n'a commencé à dire la Chaussée-d'Antin qu'à la fin du Consulat.

petit collet d'auditeur ou d'une sous-préfecture.

— Ce n'est pas là une ambition démesurée.

— C'est ce que je me dis; mais il a toujours l'air de dire, lui, que je suis assez riche. Parbleu! oui, je suis riche, fort riche même, grâce à mon exécrable cousin. Mais cela ne suffit pas aux jours où nous sommes; il faut être ou paraître quelque chose, avoir, outre la fortune, tant soit peu de considération.

— Ah! diable! exclama d'un ton goguenard le banquier; c'est que nous n'en sommes plus à la vénalité des charges, et cela ne s'achète pas, même avec un héritage de cinq cents francs par jour.

Maître Jollivet rougit et répliqua assez sèchement :

— Mais, à propos de cela, mon cher monsieur Despierreaux, comment nous arrangerions-nous si j'étais obligé de résider loin de Paris?

si j'obtenais un chef-lieu ou un sous-chef-lieu en province? Je ne pourrais pas venir tous les jours vous fendre..... la main.

— Vous voulez dire la joue, mon gentil légataire, dit le caustique financier, en rapprochant méchamment les deux bougies pour mieux éclairer la confusion du jeune homme.

— La joue, soit ! reprit Evariste contenant avec peine son dépit, et puisque nous en sommes sur ce chapitre ; puisque vous avez la cruauté de me rappeler cette circonstance pour moi si humiliante ; savez-vous bien que je puis faire casser ce testament si ridiculement atroce ! prouver qu'un homme, un parent qui a institué un legs avec de pareilles conditions n'a pas agi avec discernement, que c'est un acte de démente et que.....

— Prenez-y garde, mon cher ; vous vous dites avocat, vous devez savoir mieux qu'un autre que le cas de nullité vous dépossède !

après ça, libre à vous de renoncer à la succession.

— Non pas, diable, mon cher, on ne renonce pas comme cela à deux cent mille livres de rente à peu près.

— Payables par jour, à votre heure, mais à vous en personne, et moyennant la quittance que vous êtes obligé de recevoir au lieu de la donner.

— C'est odieux, c'est infâme!

— La précaution, après tout, est assez sage. Vous êtes forcé du moins de vivre régulièrement, vous qui aviez mangé si follement votre patrimoine et même deux grand'tantes, à ce qu'on m'a dit. Allez, allez, mon petit Lovelace, ne mourez pas de chagrin, pour vous voir, à si bon compte, à la tête d'une si belle fortune à laquelle, la main sur la conscience, vous deviez être loin de vous attendre.

— Parbleu! il est clair que cette brute de

cousin n'a fait cet abominable testament que par vengeance.

— Cela n'est pas douteux; et pour le petit-fils d'un Auvergnat, chaudronnier de Saint-Flour enrichi, il n'était pas si bête que vous le supposez. Heureux, riche, bienfaisant, fort simple dans ses mœurs, comme l'avait été son éducation, ce brave et honnête homme a eu affaire à deux ingrats; vous, son seul parent du côté des femmes, qui avez payé son hospitalité et ses soins avec la monnaie du chevalier de Faublas; et sa femme, jolie et naïve paysanne que vous avez par trop dégoisée. Se voyant mourir d'une pleurésie, sur les bords du lac de Thunn, il a traité chacun selon ses mérites. Il a renvoyé la femme imprudente qui l'avait trompé, dans sa famille, au fond du Cantal, avec une mince pension de douze cents livres. Il a voulu doter plus convenablement le fils de sa tante; mais comme ce fils, charmant séduc-

teur, l'avait outragé, il a tenu à le punir par l'outrage; et, bien sûr que l'intérêt serait plus puissant chez lui que toute vergogne, il l'a condamné à être souffleté toute sa vie.

— Dire que de tels abus sont permis! qu'un mort a le droit de se survivre ainsi indéfiniment pour tourmenter ceux qui vivent! Et il y a des lois, et l'on dit que nous avons conquis notre liberté! Mais c'est ignoble, c'est horrible, il y a là de quoi faire encore une révolution.

Ce disant, le suprême irrité s'était levé brusquement, avait repoussé loin de lui son siège, et recommençait à se promener à grands pas, frappant l'air avec une longue baguette de junc, recourbée en crosse à l'une de ses extrémités; son interlocuteur, sans paraître le moins ému de sa colère, était paisiblement resté dans son fauteuil, les coudes sur la table et tambourinant avec ses doigts.

— Ne cassez donc rien, ne révolutionnez

rien, reprit-il, mon bel Alcibiade, nous avons eu assez de Terreur et d'anarchie comme cela; contentez-vous d'être quatre fois millionnaire et mettez votre amour-propre, ou plutôt votre orgueil de côté.

— Mais enfin, banquier, c'est donc un supplice quotidien et un esclavage perpétuel? je ne peux donc pas m'absenter, voyager, aller prendre les eaux?

— Au contraire, partez ce soir, tendre ami; libre à vous de courir au bout du monde, par terre et par mer, de vous faire cacique au Pérou ou préfet de l'Ardèche, je vous donne main-levée..... seulement, une personne de confiance, choisie par moi et munie de mes pouvoirs, doit vous accompagner partout, et à vos frais, bien entendu. Oh! le cousin n'a rien fait de mystique ou de contestable; il connaissait parfaitement la légalité pour un chaudronnier.

— Voyez donc quelle turpitude! un préfet qui serait obligé de..... — Ah ça, et si vous mouriez! car vous êtes mortel, mon honoré Plutus, d'autant mieux que vous êtes gros, que vous êtes court, que vous mangez prodigieusement de pâté de foies gras et de truffes.

— Ce cas est aussi prévu par le testateur, mon mignon, répliqua froidement le banquier; celui qui succéderait à ma charge et à ma caisse, me remplacerait tout naturellement.

— Et je veux croire qu'il serait plus délicat, plus humain que vous, fit l'héritier, marchant toujours et agitant plus fort que jamais sa baguette.

— Comment, avez-vous à vous plaindre de moi?

— Certainement. Entre nous, banquier, il ne tient qu'à vous d'adoucir, de rendre nulles, en quelque sorte ces dispositions cruelles par le fait et qui, au fond, n'ont pas le sens commun.

— Hé, hé, mon cher, ma position est fort délicate!.. j'ai des devoirs à remplir comme exécuteur testamentaire.

— Exécuteur, exécuteur, marmota l'héritier entre ses dents ; vous appuyez sur ce mot avec une joie malicieuse. Mon infernal cousin savait bien ce qu'il faisait en vous choisissant ; car vous êtes méchant, très-méchant avec votre petit air bonhomme. Il y a huit jours, vous vous êtes conduit en bourreau envers moi ; au point qu'il y avait des traces, qu'on s'en est aperçu chez le sénateur, et que le soir, à Feydeau, deux suprêmes de mes amis m'ont demandé si j'avais une fluxion.

— Ah ! cher ami, ce jour-là, tous les torts étaient de votre côté.

— Côté... le mot est joli.

— Comment, drôle de corps, vous demandez deux jours d'avance, vous me gagnez dix louis au boston, et vous me soufflez Zéphirine!

Ah ! je l'avoue, cela passait le badinage, et cette fois, je n'y allai pas de main-morte.

— Je le sais fichtre bien ! s'écria maître Evariste en soupirant ; puis, s'avancant tout-à-coup devant celui qui disposait si bizarrement de son sort, déposant soudain toute animosité et ses souvenirs douloureux, il lui mit les deux mains sur les épaules en disant d'un ton calin :

— Voyons, papa Despierreux, voyons, n'y a-t-il pas moyen de nous arranger ensemble à l'amiable ? de faire entre nous un petit traité anodin ; nous supprimerons l'article du testament qui m'est le moins agréable ; et vous, qui n'aurez rien à y mettre du vôtre, au contraire : c'est une obligation de moins à remplir, je vous donne un sixième dans la succession.

— Allons donc, plaisantez-vous, Jollivet ?

— Voulez-vous un quart ?

— Assez, Monsieur.

— Un tiers, la moitié ?

— Rien, je ne veux rien, Monsieur, dit le banquier gravement en se levant à son tour, tandis que son partner retombait assis sur sa chaise. De tout autre que vous, je regarderais cette proposition comme une insulte; accepter une part quelconque dans la succession qui vous appartient, ce serait forfaire à mon mandat, manquer à la probité, désobéir aux volontés d'un testateur, fausser enfin, au moral, un testament.

— Où la probité va-t-elle se nicher! pensa l'héritier, je faisais pourtant un immense sacrifice; mais qui le saurait? ajouta-t-il à demi-voix, tentant un dernier effort pour séduire le rigide fonctionnaire; c'est un secret entre nous et qui n'est connu de personne....

— Excepté de deux notaires, du président du tribunal civil et de sept témoins.

— Ah! mon Dieu, exclama l'infortuné Jolivet en sautant de cinq pouces sur sa chaise,

mais c'est effrayant, je suis à la discrétion ou plutôt à l'indiscrétion de tout le monde ; cela va bientôt courir tout Paris. Adieu mon mariage et ma préfecture ; jusqu'à votre domestique qui m'a laissé entrevoir par ses ricanements qu'il était dans la confidence.

— Calmez vos alarmes ; vous voyez que jusqu'ici chacun a gardé à votre égard un silence presque religieux.

— J'espère du moins que vous mettrez à la porte cet impertinent valet qui épie vos clients et s'est moqué de moi.

— Je m'en garderai bien : c'est un garçon intelligent dont j'apprécie le zèle ; et si je changeais de domestique, vous auriez un confident de plus, et aussi de plus un mécontent, qui, de muet peut devenir bavard.

— C'est vrai, c'est vrai, banquier, répondit l'incroyable, vaincu par d'aussi sages raisonnements. Une dernière question, banquier ? en

me mariant, suis-je tenu de faire l'aveu de mon étrange position? Me taire peut-il entraîner plus tard une nullité après mariage?

— En aucune façon : ce n'est au bout du compte ni infirmité grave, ni peine infamante, et la loi n'a pas prévu votre cas particulier.

— Je parierais mille louis avec vous, qu'Athénaïs m'aime assez pour passer par là-dessus. C'est une femme supérieure, une Spartiate.

— Consultez-vous à cet égard ; l'affaire est délicate, je n'ai rien à vous conseiller. Et pour nous résumer, mon petit Céladon, ne me croyez pas plus noir que je ne suis ; je suis bon diable au fond, votre conduite réglera la mienne, aussi bien que ma discrétion. Quant à la clause qui vous chagrine tant, et dont je suis le seul arbitre, vous courez la chance ; quand je serai de bonne humeur, vous en profiterez, quand je serai maussade, ma foi ! tant

pis pour vous. Par exemple, voyons, comment faut-il que je vous traite ce soir ?

Et le malin exécuteur testamentaire regardait entre les deux yeux l'incroyable tout-à-coup soucieux et mal à l'aise.

— Vous m'avez fait une proposition au moins inconvenante.

— C'est un mouvement de désespoir, banquier, je vous le jure.

— Vous m'avez gagné dix louis et enlevé une maîtresse.

— C'est une dette acquittée, banquier, n'en parlons plus.

— Vous m'avez reproché d'avoir un gros ventre, et de marcher à l'apoplexie sur des pâtés et des truffes.

— Une méchante plaisanterie, voilà tout. Vous avez l'esprit trop bien fait pour m'en garder rancune.

— Allez donc en paix, pauvre millionnaire,

je suis dans mon quart-d'heure d'indulgence.

Et il frappa légèrement sur la joue du patient comme par protection; puis tirant de son bureau cinq carrés de papier oblong, gravés sur tous les côtés et couverts de plusieurs timbres;

— En voilà pour une décade, lui dit-il; je ne veux pas vous retenir dans les boues de Paris pendant la plus belle saison de la chasse; allez, tirer le lièvre à Compiègne, patiner à Chantilly; il faut bien que les postillons se ressentent aussi de votre héritage. Prenez l'air, amusez-vous, respectez nos danseuses et revenez me voir de duodi en dix.

IX

Entre deux Bouteilles.

Ecoute, mouchard, mon ami,
Je suis ton capitaine

BERANGER, (*Le Censeur*).

Nous qui détestons les gens
Tantôt rouges, tantôt blancs
Parlons bas,
Parlons bas,

Ici près, j'ai vu Judas.

BERANGER, (*Monsieur Judas*).

A ces gens-là si j'ouvre un jour ma porte,
Je veux, mes enfants, que le diable m'emporte.

BERANGER, (*Le bon Dieu*)

L'événement du 5 nivôse avait agité tout Paris; chacun, selon son opinion, accusait ses adversaires; mais la masse, surtout depuis l'arrestation d'Aréna et de ses complices, persistait à croire que cette odieuse machination était

l'ouvrage des révolutionnaires, qui ne voyaient déjà plus dans le général Bonaparte qu'un maître et bientôt un tyran.

Le ministre Fouché, son premier adjoint, le préfet Dubois et quelques autres agents de la haute police, soutenaient seuls contre tous que le complot était royaliste, et que le bras qui avait allumé la machine infernale était sorti de la Vendée. Ils signalaient tout haut les principaux officiers de la chouannerie venus presque tous à Paris après la pacification. Quelques-uns y vivaient dans le plaisir et la débauche, surtout depuis le départ de leur chef, le farouche et sauvage Georges Cadoudal. C'étaient messieurs de Luxembourg, de Châteauneuf, Lanougarède, Sougé et plusieurs autres.

Ils suspectaient plus encore, et mettaient dans une catégorie à part, ceux qui vivaient plus retirés, tels que messieurs Picot de Li-

moëlan , Saint-Réjant , Lahaye-Saint-Hilaire , Burban, Joyaux et Carbon. Et l'ancien professeur de philosophie d'Arras, devenu chef-suprême de la police, mettait tant de persévérance dans ses assertions, les appuyait de tant de probabilités, et en quelque sorte de preuves, qu'il avait fini par convaincre les plus intimes et les plus dévoués officiers du château , les généraux Rapp, Savary, Duroc, les conseillers Réal, Bourrienne et Maret.

Tous les préposés à la sûreté publique et particulière, du premier au dernier degré de l'échelle, grand-juge, ministre, préfet, commissaires, officiers de paix, gendarmes, petits ou grands mouchards, tout était sur pied, tout était en campagne, y compris le télégraphe qui dédaigna même des victoires, occupé qu'il était seulement de conspirateurs. Il est vrai que celle d'Hohenlinden, si brillamment remportée par Moreau quelques décades aupara-

vant, avait fait assez de bruit pour que l'on mît peu d'importance à quelques escarmouches.

Or donc, un de ces jours de grande chasse et de fatigue pour les chiens d'arrêt de la basse police, 27 janvier pour les uns, 7 ou 8 pluviôse pour les autres; où l'on avait exécuté les chevaliers du poignard, Aréna, Céracchi, Topino-Lebrun et Desmerville lui-même, leur délateur; appris le suicide du jeune officier vendéen Limoëlan; et découvert le domestique de la nouvelle conspiration des poudres, Carbon, dans une maison religieuse; ce jour-là, deux hommes entraient ensemble dans un cabaret de l'ordre le plus humble sur le quai du Marché-Neuf, anciennement appelé du Grand-Châtelet, presque au coin de la rue de la Barillerie et en face d'un monument isolé, noir, de sinistre aspect, qu'assiégeait cependant avec un empressement incroyable, une foule de curieux et surtout de curieuses.

— On se bat devant la basse geôle *, dit l'un des deux hommes dont nous venons de parler, en versant un grand verre de vin à son camarade, petit vieillard rabougri, assez malpropre, vêtu un peu à l'antique et bien légèrement pour la saison ; voilà-t-il pas un beau spectacle, pour que toutes les commères de la Cité et du parvis Notre-Dame se fassent étouffer ! c'est un homme comme un autre, un assez bel homme, il est vrai, mais horriblement mutilé et défiguré, puisqu'il s'est fait sauter la cervelle hier au soir. C'est un grand malheur pour nous, mon vieux Duruisseau ; si nous avions découvert sa retraite une heure ou deux plus tôt, nous pourrions boire maintenant mieux que du vin au litre. Pour un vieux routier qui a fait ses premières armes dans le bon

* On appelait ainsi le triste bâtiment de la *Morgue* qui était à cette époque bien vieux et bien délabré. On l'a reconstruit et assaini considérablement depuis.

temps, qui a eu l'avantage d'être commissaire sous monsieur Lenoir, vous avez bien manqué de tact et de promptitude.

— Je n'étais pas certain de la maison, répondit le petit vieillard en tendant de nouveau son verre; et entre nous, mon cher ami, je doute encore que le beau jeune garçon qui est exposé là, sur un lit de bois, soit véritablement monsieur Picot de Limoëlan.

— Laissez-donc, il a été reconnu par plusieurs personnes; par monsieur Clos-Rivière, son parent, non au visage bien entendu, mais à une bague-chevalière qui portait un cœur surmonté d'une croix, avec la devise vendéenne : *Dieu et le Roi*.

— Presque tous les officiers chouans ont de ces anneaux là, répliqua le petit vieux en vidant son verre*.

* Il ne se trompait pas dans sa supposition, le corps exposé à la basse geôle était celui d'un jeune officier qu'une forte

— Laissons cela, dit d'un ton maussade son interlocuter; c'est un coup manqué, d'autres peuvent nous venir. On dit que le fameux Georges et le général Pichegru sont maintenant en Angleterre et qu'ils ont fait plusieurs tentatives pour débarquer en France. Celle-là serait une belle capture, au bout de laquelle on trouverait quinze ou vingt mille francs!

— Une part là-dedans me viendrait bien à point, dit le petit honhomme avec un soupir amer; vous n'en avez pas besoin comme moi, mon cher Monsieur, vous, qui ne travaillez en quelque sorte que comme amateur, à votre bon plaisir et pour des coups splendides; qui avez outre cela, une bonne place de valet de chambre,

perte au jeu avait conduit au suicide; quelques intéressés se prêtèrent à le reconnaître pour celui de Limoëlan, ce qui laissa le temps à celui-ci de fuir et de gagner l'étranger. Soit remords, soit conversion, il se fit prêtre et ne se mêla jamais des affaires politiques. Peut-être existe-t-il encore.

fort douce et passablement lucrative, vù les nombreux loisirs qu'elle vous laisse.

— C'est parce que cette place ne me gêne en rien que je la garde, reprit l'autre en souriant, et je m'en contenterais si je n'avais pas dans un coin de Paris, et sans qu'on s'en doute, une femme et deux mioches. J'aime mon maître, je lui suis sincèrement attaché; j'ai répugné d'abord, lorsque monsieur Foudras m'a proposé de me doubler mes gages si je voulais tous les deux ou trois jours, lui faire un petit rapport détaillé sur la vie intime de mon patron, sur ses habitudes, ses relations. Il n'y avait, par ma foi, rien à dire, c'est un brave homme, un excellent citoyen, incapable de conspirer, ennemi même de tout désordre; si bien que c'est peut-être aux excellentes notes que j'ai données sur lui, qu'il doit d'être arrivé coup sur coup au Conseil d'état et au Sénat conservateur. Il n'a qu'un seul défaut à mes yeux,

c'est de ne vouloir à son service qu'un célibataire. Vous comprenez que je lui ai caché ma paternité qui précéda mon mariage; quoique entre nous, papa Duruisseau, je le soupçonne lui-même d'être dans une position à peu près analogue à la mienne. J'en ai presque la certitude, depuis un voyage que j'ai fait avec lui sur la grande route de Calais; et qu'au retour une belle et jolie fille orpheline est venue s'établir dans la maison. Monsieur Foudras et Monsieur Desmarets qui n'ont vu rien d'hostile au gouvernement dans ce petit roman de famille, m'ont dispensé de continuer mes rapports qui devenaient de plus en plus insignifiants, et ils étaient tentés de supprimer la gratification mensuelle. D'un autre côté, trois cents francs de gages, c'était bien sec; ma petite fille mange bien de la bouillie et mon petit garçon est en jaquette. J'avais déjà pris goût à la police intime, il ne m'en coûtait pas beaucoup de passer

à celle de l'extérieur; la conspiration courait les rues, je l'ai suivie, la canne à la main. On a doublé mes émoluments depuis l'affaire de l'Opéra, et les quatre têtes qui sont tombées aujourd'hui sur la place de Grève m'ont valu une assez honnête redevance.

— Hélas! mon cher Monsieur, reprit le vieux Duruisseau, vous êtes un des heureux du siècle qui commence, et un des matadors de l'Ordre. Convenez pourtant que le sort est bien injuste! moi qui vous parle, j'ai été inspecteur et commissaire en pied sous l'administration de M. Lenoir, qui avait remplacé M. de Sartines, comte d'Alby en 1774; et je n'en serais pas où j'en suis, s'il n'eût pas quitté la lieutenance générale en 1785, pour entrer dans la bibliothèque du Roi et dans la Commission des finances.

— Bonhomme, bonhomme, il y a peut-être bien un peu de votre faute dans tout cela; au

lieu de monter vous êtes descendu ; vous me faites l'effet d'avoir suivi le torrent révolutionnaire un peu trop dans le ruisseau dont votre nom se rapproche. On vous sait trop porté à la bouteille pour vous confier des affaires majeures et qui exigent du sang-froid. Vous avez joué dans le temps, vous buvez aujourd'hui ; cela ne va pas avec la haute police, qui a aussi son côté moral.

— Ah bah ! je mange peu, et je bois davantage, parce que cela me console des amertumes de la vie, dit le mouchard déguenillé.

— Je m'en aperçois, parbleu ! reprit le mouchard cossu, ce vin est détestable, et cependant nous voilà à la fin de la seconde bouteille.

— Oui, c'est vrai, le vin m'a fait du tort, je le sais : c'est une habitude crapuleuse qui a commencé à me venir sous M. Thiroux de Crosne, alors que l'on a donné dans la politique, surveillé les clubs, les réunions. C'était

un brave homme que M. de Crosne ; il voulait sincèrement le bien et la réforme des abus ; mais il n'avait pas la pénétration de M. Lenoir ; il était à la dévotion des gens de la cour, et ne se doutait pas que tant de calamités menaçaient le roi. Il a manqué de fermeté comme de prévision, et la débâcle est arrivée. Il en a été aussi une des victimes, car il a été guillotiné en 1794, en même temps que le lieutenant civil Angran d'Alleray, le ministre de la guerre Latour-du-Pin, le comte d'Estaing et bien d'autres, bien peu de temps avant la mort de ce gueux de Robespierre. J'étais déjà sans place depuis longtemps, car c'était les municipalités et les sociétés populaires qui faisaient la police ; il fallait espionner ceux-là même qui avaient été vos amis ou vos supérieurs. Je fus employé quand on créa les ministres de la police, sous M. Merlin de Douai, mais tout-à-fait en sous-œuvre, comme fu-

ret, comme mouton ou comme agent provocateur ; je ne courais plus que les cabarets et les lieux de débauche ; je n'étais déjà plus si jeune, et, ma foi, le pli était pris.

Ce disant, le commissaire déchu tournait son verre dans sa main, n'osant pas demander à son camarade de le remplir, mais, bien altéré, bien disposé à céder à la tentation, et lorgnant la bouteille d'un œil de convoitise. Le susdit camarade qui, tout en lui reprochant son péché d'habitude, n'était pas fâché d'en profiter en le faisant causer un peu, alla au devant de son désir ; les petits yeux du vieillard brillèrent de satisfaction.

— Pour en revenir à notre affaire, dit le valet de chambre-mouchard, pendant que le bonhomme savourait à petits coups son verre de vin bleu, vous dites donc que vous connaissez de figure ce fameux Saint-Réjant, qui doit

être, à n'en pas douter, le principal acteur dans la tragédie de nivôse.

— Certainement, mon maître; je l'ai vu une première fois causer avec le Limoëlan en question, aux environs du cimetière de la Madeleine; puis une seconde fois, comme il sortait de la maison Frascati avec une demi douzaine de ses amis de la Vendée; ce Carbon qu'on a arrêté aujourd'hui d'une façon assez singulière, le suivait et portait son manteau.

— Ce Carbon est un rusé gaillard! qui diable se serait douté qu'on le trouverait déguisé en prêtre chez de bonnes religieuses de la rue de Sèvres!.. jouant si merveilleusement son rôle, qu'il mit dedans les saintes femmes, et récitait avec elles des prières d'actions de grâce pour la conservation du premier Consul?

— Eh bien! voyez, mon cher, comme on tire les marrons du feu pour les autres! c'est encore moi, pauvre diable, méprisé et re-

poussé, qui ai mis sur la trace de celui-là. Je l'ai suivi à la piste, depuis la Montagne Sainte-Geneviève, jusqu'à la rue du Dragon, où il a passé une demi-heure environ dans une maison de chétive apparence; ensuite jusqu'à la rue des Brodeurs, au coin de celle de Babylonne, où je soupçonne fort qu'il a habité avec le Saint-Réjant. Il en est sorti avec une large houppelande de gros drap, et c'est de là qu'il s'est rendu au couvent, où il a été appréhendé au corps ce matin. Je ne l'ai pas quitté, j'ai fait là une faction de cinq à six heures; et ne le voyant pas reparaitre à minuit passé, j'ai bien vite couru prévenir le prévôt du Châtelet, je veux dire le commissaire central; mais le brave homme a voulu garder pour lui le profit et la gloire, il m'a donné dix francs pour tout potage; et j'ai appris ce matin l'importante capture dont j'étais le véritable auteur, par les crieurs des rues.

— Je vous jure, mon cher Duruisseau, que je serai plus reconnaissant et plus généreux si vous me faites seulement voir la figure de l'autre; et je vous promets d'employer tout mon crédit auprès de M. Foudras pour vous faire rentrer en faveur; je reconnais aujourd'hui que vous êtes un homme habile, vous avez pour vous l'expérience et la pratique; si j'étais seulement officier de paix, je voudrais vous avoir pour mon agent particulier. Mais franchement, ne pensez-vous pas que nous montons ici une garde inutile? j'ai peine à croire que notre homme soit assez imprudent pour venir au milieu de tant de monde examiner un cadavre.

— Il est assez téméraire pour cela : il y aurait même quelque habileté à lui de le faire, pour montrer qu'il ne se cache pas et qu'il n'est point blessé, comme le bruit s'en est répandu. Après tout, notre faction ne sera pas

bien longue , elle finira dès que les portes de la basse geôle seront fermées.

Tout en causant et en buvant, l'ancien préposé à la sûreté publique, tapi contre la fenêtre, promenait son œil investigateur et exercé sur la foule. Pas un visage entrant ou sortant du monument lugubre ne lui était échappé ; son compagnon de bouteille admira cette finesse de coup-d'œil , fruit d'une longue habitude.

— Voyons, mon cher maître, lui dit-il, je reconnais votre talent et votre mérite réel ; je veux vous aider à sortir de l'oubli et de l'espèce de dégradation où vous vous laissez aller peut-être trop vous-même.

— Ah ! c'est que la misère et le mépris découragent terriblement, voyez-vous. Oh ! je n'étais pas comme cela du temps de M. Lenoir , vous m'eussiez vu faraud et coquet dans l'occasion. On était grassement payé, et

la besogne n'était pas dure ; il n'était pas question de police politique , et dans les derniers temps de M. de Sartines , c'était un plaisir. La grande affaire , c'était de recueillir toutes les petites aventures galantes et licencieuses , dont la lecture amusait beaucoup le roi et la Dubarry. J'étais un fin renard dans ma jeunesse pour prendre au gîte les robins , les abbés-muguets et voire même des clercs tonsurés , en flagrant délit de luxure. Un petit collet me valait mon écu de six francs , j'avais le double pour un Carme chaussé ou non , et je voyais briller un louis d'or pour une éminence. Aujourd'hui , mon cher , c'est honte , c'est pitié , le bureau des mœurs se croise les bras , les gentillesse les plus gaillardes ne vous rapporteront pas six liards. Tenez , voilà mon rapport de ce soir : j'ai couru , Dieu sait ! et l'on me donnera cinq sous par article.

Et il lut , comme pour récapituler les tra-

vaux de sa journée, quelques notes griffonnées sur une espèce de livret recouvert d'un parchemin noir et gras, et qui était assez énigmatique pour son partner, bien qu'il fût de la partie et qu'il se piquât de pénétration :

— Par ordre du commissaire Belfara; rue des Trois-Chandeliers ci-devant Saint-Séverin, division des Thermes, onzième arrondissement, le nommé Albin n'y a couché que trois nuits, connu rue du Grand-Chantier au Marais, division de l'Homme-Armé, septième arrondissement, sous le nom de Lafeuillade; poursuivi en vendémiaire dernier, s'était déguisé en femme, et travaillait en couture dans une maison de tolérance, rue du Chantre-Saint-Honoré, division des Gardes-Françaises, quatrième arrondissement, où il prenait le nom de Victoire. Ce nom était réellement celui d'une femme qu'il avait connue, laquelle est aujourd'hui mariée à un ouvrier tanneur, demeurant

rue de l'Orangerie, faubourg Saint-Marcel, division du Finistère, douzième arrondissement; des déclarations de laquelle il résulterait, que le susdit Albin, dépositaire de papiers appartenant au sieur Fauche-Borel, a quitté Paris pour rejoindre celui-ci à Londres.

— Le jeune Vitel; neveu dudit Fauche-Borel, n'a jamais changé ni de demeure, ni de nom; il est descendu en arrivant de l'étranger rue de Jarente, division de l'Indivisibilité. Renseignements, Perlet, rue Jacob, division de l'Unité, dixième arrondissement.

La femme Bordet, blessée par la machine infernale, morte hier à la Pitié.

— Benoit Garneau demeurait bien rue Geoffroy-l'Angevin, division de la Réunion; arrêté cette nuit même par le commissaire Chapuis, division des Droits de l'Homme, écroué à la petite Force.

Ainsi, voilà de compte fait, dit avec amer-

tume le vieux Duruisseau, en replaçant dans son porte-feuille gras et sale le papier qui contenait ses notes, voilà un rapport qui me vaudra vingt-cinq ou trente sous et qui m'a coûté douze heures de courses et de fatigues ; encore me fera-t-on des reproches parce qu'il n'y a aucune arrestation au bout. Vous voyez, mon cher Monsieur, que c'est un horrible métier que je fais là, à mon âge, et qu'il n'y a véritablement pas de l'eau à boire.

— Ajoutez, reprit gaiement le valet de chambre-mouchard, que ce n'est pas la boisson que vous préférez. Mais voyons, laissons tout cela, je vais vous proposer une affaire. J'ai une place de ci-devant chanoine à vous offrir.

— Ah bah ! Et les petits yeux de l'ex-commissaire de l'ancienne police brillèrent d'espérance et de joie. — Oui, une bonne sinécure, où vous vivrez comme un coq en pâte,

et où vous n'aurez plus rien à démêler avec la rue de Jérusalem.

— Tant mieux , tant mieux , s'écria vivement le bon homme.

— Vous serez logé, chauffé, habillé et nourri en quelque sorte, et grassement, je vous en réponds.

— C'est le paradis terrestre que vous m'offrez, mon cher ami.

— Mais, papa Duruisseau , il faut que vous me promettiez de renoncer à la bouteille, c'est un emploi de confiance dont il s'agit ; présenté par moi , vous entrez en fonction dès demain. Je mets donc pour première condition que vous changerez d'habitudes.

— Je vous le promets , je vous le jure ! je ne boirai même que de l'eau pure , si vous l'exigez.

— Je ne demande pas un si grand sacrifice ; je veux seulement que vous preniez une tenue

convenable et décente, afin de ne pas mériter de reproches des personnes auprès desquelles je désire vous placer.

— Cela va sans dire.

— Ensuite, mon cher papa Duruisseau, ajouta le valet de chambre d'un ton plus câlin et plus confidentiel, en récompense du bon office que je vais vous rendre, vous pourrez me donner un conseil ou un coup de main dans l'occasion, et je saurai reconnaître particulièrement votre zèle ou votre obligeance.

— Comptez sur moi, mon cher bienfaiteur. Vous me tirez de l'égoût, croyez à ma gratitude. Je suis à vous, à la vie à la mort.

— C'est bien, fit le citoyen officieux d'un air de protection, nous voilà d'accord ; dès ce soir je parlerai de vous, dès demain je vous installe ; votre position peut s'améliorer encore d'ici à quelque temps, car nous avons un mariage qui ne tient plus qu'à un fil, et que nous

allons voir se nouer l'un de ces quatre matins.

Comme le jour baissait, que la masse de curieux allaient en diminuant devant la basse-gôle, nos deux mouchards sortirent du cabaret, fort contents tous les deux, quoiqu'ils n'eussent point fait la découverte qu'ils espéraient; l'un s'applaudissant de quitter des fonctions dégradantes et mal rétribuées pour lui, l'autre, enchanté d'avoir sous la main et à sa dévotion un vieux renard qu'il mettait au gîte lui-même, pour en user dans les circonstances difficiles ou périlleuses. Ils flânèrent encore jusqu'à la nuit fermée sur le Marché-Neuf, tantôt séparément, tantôt l'un à côté de l'autre, regardant, écoutant et flairant avec cet instinct subtil qui est propre aux gens de leur profession et aux caniches; ils ne recueillirent rien qui méritât leur attention ou leur parût de nature à inquiéter le pouvoir consulaire.

La femme du teinturier voisin sortit une des

dernières du lieu où était exposé le cadavre du suicidé.

— Ah ! quel dommage ! quel dommage ! Madame Férot, dit-elle à une commère qui l'accompagnait ! quel beau jeune homme, bien fait et bien pris dans sa taille ! mais quelle horreur de voir ainsi une figure abîmée, écrasée et tout ce qui est possible, qu'on ne croirait jamais que ça a été un visage ; voilà encore une suite de ces gueuses de révolutions !

Une marchande d'oiseaux murmurait en remportant ses cages étalées le long du parapet, et se plaignait de la foule qui, se succédant toute la journée, avait fait un tort considérable à son commerce.

Nos deux observateurs allaient quitter la place, lorsque trois jeunes gens, demi-muscadins, passèrent près d'eux, se dirigeant vers la rue de la Barillerie, le nez au vent, la badine de jonc à la main. Leur attitude et leur mise n'an-

nonçaient point des transfuges de la Vendée ou de la Bretagne, et, loin d'avoir cet air grave et soucieux des hommes de la chouannerie, ils portaient toute la désinvolture et la légèreté des désœuvrés de l'époque.

— Non, parbleu! dit l'un de ces incroyables, ce n'est pas Limoëlan qui est là.

— Et quelle preuve en as-tu, très cher? reprit un autre.

— C'est, répondit le premier, que ce brave Picot, quand il servait dans la marine, avait reçu une blessure au-dessus du genou, qui avait laissé une cicatrice très visible, et que je n'ai rien aperçu de semblable sur le jeune *gars* que vous venez de me montrer tout-à-l'heure.

— C'est bon à savoir, dit tout bas Buffet à Duruisseau; il paraîtrait d'après cela, que le véritable Limoëlan est caché ou en fuite.

— Cela se pourrait bien, reprit l'ancien

commissaire assez indifférent, et comme si la chose de la police ne lui importait plus guère.

— Mais j'y songe, ajouta l'espion amateur, il est clair que l'un de ces jeunes *gars* au moins, connaît fort particulièrement nos conspirateurs. Si nous les suivions?

— A quoi bon, fit l'autre mouchard, cela ne nous avancerait pas à grand'chose, et, pour mon compte, je suis bien fatigué.

— Mais s'il y avait un Carbon, un Saint-Réjant au bout de la course!..

— Ah bah!

— J'y donnerais volontiers une heure ou deux; cela vaudrait mordieu bien la peine de laisser M. le sénateur se déshabiller tout seul.

Tout en parlant ainsi, le curieux Buffet ne quittait pas de l'œil les trois muscadins, et marchait sur leurs traces d'un pas assez rapide, entraînant malgré lui son camarade.

Les trois oisifs s'arrêtèrent devant l'affiche du petit théâtre de la Cité, au coin de la rue Saint-Barthélemy, presque vis-à-vis le Palais de Justice, aujourd'hui bal du Prado; et bien qu'on y annonçât *Dugay-Trouin*, mélodrame grand-opéra, en trois actes, paroles du jeune *Réné Perrin*, musique du jeune *Schneitzhoeffer*, ils ne se laissèrent pas tenter et passèrent outre. Nos chiens d'arrêt les suivirent à la piste jusqu'au coin extrême de la rue, où un amas de décombres, et des maisons en démolition interceptaient le passage, car on commençait alors à abattre cette longue suite de bâtiments, dangereux, non-seulement par leur vétusté, mais par leur position le long de ce bras de la Seine, et qui étaient, aussi bien que ceux établis sur les deux ponts voisins, des réceptacles de débauches et même de crimes.

Un ordre du consul allait donner à ce quar-

tier et la salubrité dont il avait tant besoin, et une voie facile de circulation, qui lui avait toujours manqué, par le percement d'un quai planté d'arbres et orné de fontaines, et portant le nom du jeune général, son ami, mort si glorieusement à la journée de Marengo, le quai Desaix, aujourd'hui quai aux Fleurs.

Le tenace Buffet, àpre à la curée, ne perdit pas sa proie de vue à travers les mâsures en ruines, les débris de charpentes amoncelés en piles çà et là, et la tourbe du populaire mêlée à celle des ouvriers qui abandonnaient leurs travaux à cette heure de la retraite.

Nos élégants crurent échapper à tant d'embarras en se hasardant sur le Pont-au-Change, qui était lui-même fort peu fréquenté, fort peu praticable, attendu qu'on était aussi en train de le remettre à neuf. C'est dans le milieu de ce pont que l'un de nos jeunes gens, ayant déjà remarqué les deux figures de nos

mouchards, crut s'apercevoir de leur dessein ; il se retourna brusquement en s'écriant :

— Pourquoi nous suivez-vous, Messieurs ?

L'ex-commissaire et son protecteur demeurèrent d'abord interdits, et ne surent trop que répondre à cette apostrophe inattendue.

— Vous me portez tout l'air, ajouta le jeune muscadin, d'appartenir à l'obscur milice du citoyen Dubois.

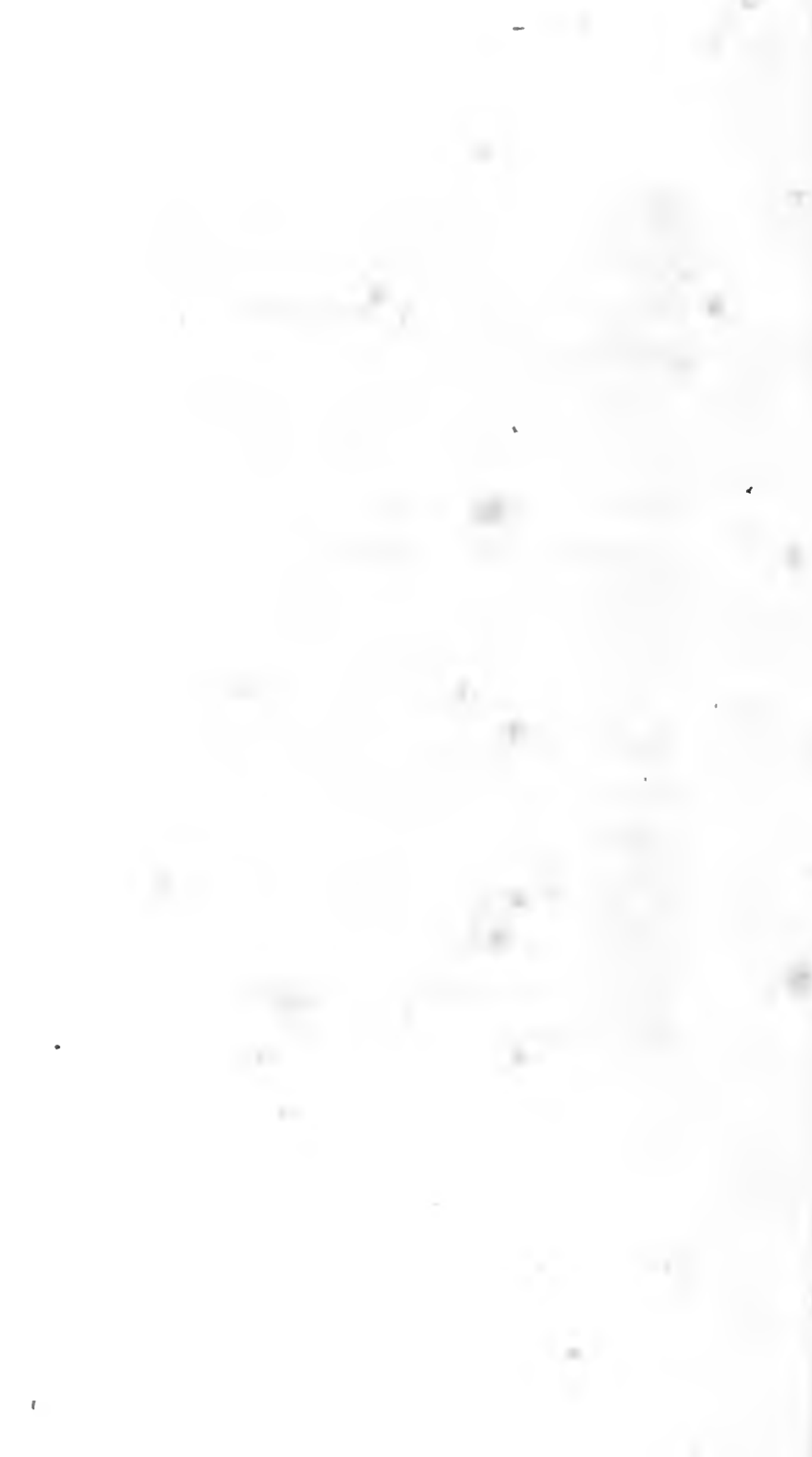
Et sans entrer en autre explication, il fouetta l'air de son jonc, le laissant retomber à travers le visage de Buffet ébahi ; ses deux amis l'imitèrent avec une promptitude merveilleuse, si bien que les coups de badine se mirent à tomber comme grêle sur la tête et sur les épaules des deux observateurs gagés, qui prirent la fuite, sans demander leur reste, au milieu des pierres, des tas de sable et des brouettes.

— Au diable le métier, dit le vénérable

Duruisseau, lorsqu'il se vit hors de danger sur le quai des Morfondus ; j'avais déjà bien assez de la police, voilà une gratification qui m'en dégoûte à jamais.

Son compagnon d'infortune ne paraissait pas vouloir renoncer à la partie pour si peu ; il rentra toutefois assez penaud à l'hôtel de la rue de Choiseul, car il avait une balafre qui lui sillonnait la joue gauche, et qui ne pouvait point passer pour un coup de sabre.

Nos trois amis, débarrassés de leurs observateurs incommodes, poursuivirent leur chemin vers l'autre rive du fleuve, devisant joyeusement de leurs amourettes, et allèrent dîner économiquement à une table d'hôte de la rue Quiberon, aujourd'hui rue Montpensier, où l'on tenait tripot le soir, en compagnie de quelques dulcinées du Palais du Tribunal.



X

Dans une petite Chambre.

Qu'est devenu ce temps où l'on servait un repas sans apprêt, au milieu d'un champ ou d'une prairie, où l'on se contentait d'un brouet clair et de quelques fruits cueillis sur l'arbre le plus voisin ?

ALIBERT. (*Physiologie des passions*,
Tom 1, chap. XII.)

O mon père, pour vous, bon Dieu, que j'ai tremblé!
L'image du péril que courait votre tête,
Attristait et troublait mon plus beau jour de fête.

LEMERCIEE, *Christ Colomb*, acte 5^e, scène 6.

... Peace be with their ashes, for by them
If meriter, the penalty is paid.

Paix à leurs cendres; s'ils ont mérité un châti-
ment, ils le subissent.

(LORD BYRON. *Child-Harold*, ch. 3, st. 108.)

On le voit ménager avec un soin égal,
La chèvre royaliste et le chou libéral.

(H. DELATOCHE.)

**Tout Paris s'était mis à danser après la ter-
reur, tout Paris se mit à diner après la machine**

infernale. Le premier Consul si sobre, si ennemi des longs repas, fit une concession à l'allégresse publique en donnant un grand couvert, qui rappelait tant soit peu l'étiquette de l'ancienne cour.

Cambacérès profita avidement de l'occasion, et donna un festin de *Balthasar*, dont l'ordonnance fut confiée à d'Aigrefeuille et à Grimod de la Reynière, ses gentilshommes du *palais*, banquet qui laissa un long souvenir dans les estomacs de ses convives.

Tous les cochers de Paris offrirent un régal somptueux à vingt francs par tête, au brave César, phaéton libérateur du général Bonaparte ; tous les régiments, toutes les corporations, le clergé même se festoyèrent à l'envi ; on n'entendait parler que de repas de corps, de réunions mangeantes. La province déversa sur la capitale ses produits gastronomiques les plus renommés ; il y eut des commandes extraordi-

naires de pâtés à Chartres, à Strasbourg, à Toulouse; il y eut des pêches miraculeuses, une levée en masse de poulardes, une battue générale de chevreuils et de faisans; les mines de truffes furent épuisées. Les dineurs du Vaudeville et du Caveau s'en mêlèrent; il plut des couplets, et du vin de Champagne.

Et ne croyez pas que les départements soient restés à jeûn, dans ce grand mouvement d'appétit universel, d'enthousiasme ventru; pas un préfet, pas un premier président, pas un receveur-général, qui ne voulut payer sa dette à la patrie et au vainqueur de Marengo, en mettant sa cuisine en feu; si bien que les indigestions se promenèrent des Bouches-du-Rhône à celles de l'Escaut, que la grande nation fut un pays de Cocagne pendant les mois de nivôse et de pluviôse, et que l'on n'eût jamais pu croire que la France avait vu naguère un pacte de famine et une disette.

Toutefois, comme le revers vient toujours derrière la médaille, quelques-uns ne se réjouissaient pas au milieu de tous ces toasts et de ces libations; c'étaient les infortunées victimes de l'attentat, en quelque sorte régicide du 24 décembre. Les uns étaient morts sur la place ou dans les hôpitaux, les autres restaient blessés ou cruellement mutilés; un plus grand nombre pleurait la perte d'un parent, d'un ami; sans parler des propriétaires, qui avaient vu disparaître d'un seul coup leur immeuble, et se trouvaient sur le pavé. La charité publique il est vrai, était venue en aide à tant de désastres. Les municipalités, les maisons de banque, les études de notaire, recevaient de toutes parts des souscriptions empressées; mais l'argent pouvait relever des pierres, indemniser de quelques pertes matérielles, il ne pouvait calmer les souffrances, ni ressusciter les morts.

Le bonhomme Ménageot, que nous avons laissé faisant si paisiblement sa partie de dames avec monsieur Thuret l'huissier-priseur, avait été aussi bien que son partner, frappé subitement comme par un coup de foudre, au moment de la fameuse explosion. La commotion avait été d'autant plus violente pour les deux joueurs, que placés à côté de la devanture vitrée du café d'Apollon, ils étaient plus près du volcan. Atteints par le feu, asphyxiés par la fumée, ils demeurèrent longtemps étourdis et ensevelis sous les tables, les tabourets renversés, les débris de la boiserie et du plafond; ils durent la vie à cette singulière circonstance, qu'un amas de décombres fort hétérogènes, les enfermant comme sous une voûte, les préserva des atteintes plus désastreuses dont furent victimes nombre d'individus, plus éloignés cependant du foyer de ce grand désastre. L'honnête huissier-priseur en fut quitte pour quelques contusions, et l'in-

pendie total de ses cheveux poudrés et frisés en frimats. Le professeur de solfège moins heureux, fut transporté à l'Hôtel-Dieu toujours sans connaissance, ses vêtements brûlés, une épaule démise, menacé d'être privé à jamais des deux facultés peut-être les plus essentielles, l'ouïe et la vue.

Dès le lendemain de l'événement, le journal du soir donnait quelques détails circonstanciés sur les dégâts produits par l'inférieure machine; citant à peu près tous les noms des morts et des blessés. Quelle fut la douleur de la sensible Henriette, en voyant figurer au nombre des derniers, celui de son cher professeur! Comme son cœur se souleva péniblement, en apprenant que le pauvre homme, sans asile, avait été conduit dans un hospice! La jeune fille, naturellement si modeste, si timide, que sa position gênait tant elle-même, craignant toujours d'être une charge incommode dans une famille où elle n'avait été ac-

cueillie que par humanité, oublia tout dans cette circonstance ; elle connaissait d'ailleurs l'âme généreuse de son bienfaiteur, et, sans hésiter, sans attendre, comme eût pu le faire la fille de la maison, elle courût à lui les larmes aux yeux ; mais son courage faillit, elle ne put trouver une parole, elle se contenta de montrer au sénateur les lignes du journal qui concernaient le malheureux Ménageot.

— Ruiné, sans abri, aveugle peut-être et à l'hôpital!.. furent les seuls mots que l'aimable enfant put prononcer au milieu de ses sanglots.

— Je te devine, ma tendre fille, avait répondu M. Bussy avec émotion, tu t'affliges, tu souffres de voir ton vieux maître frappé aussi cruellement ; je te remercie, je t'aime d'avoir un bon cœur.

— A l'Hôtel-Dieu, à l'Hôtel-Dieu, mon père ; pauvre vieillard ! il n'aura là que des soins mercenaires, une hospitalité banale. Un

homme de ce mérite là dans un hospice! comme il doit être malheureux, humilié! oh! s'il ne meurt pas de ses blessures, il en mourra de chagrin, j'en suis sûre.

— Console-toi, chère enfant, avait répondu M. Bussy, le sort de cet honnête artiste m'intéresse aussi, je veux lui venir en aide dans son affreuse position, et, crois-le, ma fille, je ferai de mon mieux.

Cela dit : le bon magistrat était sorti sans s'expliquer davantage, avait été lui-même visiter le malheureux éclopé, qu'il trouva profondément sensible à sa démarche et résigné à son sort ; s'affectant moins de ses souffrances corporelles et des infirmités qui le menaçaient, que de la perte de son mobilier et de sa petite chambre si chérie qu'il ne devait jamais revoir, puisqu'elle n'existait plus ; la maison qu'il habitait depuis tant d'années, ayant été presque entièrement détruite.

M. Bussy de Compiègne, comme on a pu s'en convaincre déjà, comprenait la bienfaisance dans tout son entier ; il crut aller au-devant des vœux de sa fille adoptive en faisant transporter à son hôtel de la rue Choiseul, le malade dont le sort inquiétait si fort sa gentille Henriette. Il fit tant de diligence, que le bonhomme Ménageot avait quitté le même soir, le dortoir de l'Hôtel-Dieu, et s'était vu transporté tout doucement dans une petite chambre, bien close et bien chaude, où il avait trouvé un excellent lit bassiné. Au lieu des sœurs hospitalières et des infirmiers, fort charitables gens sans doute, mais un peu revêches et passablement intéressés de leur nature, il voyait auprès de lui une jeune fille charmante et qu'il affectionnait déjà comme son élève, l'entourer de soins empressés, assistée de toute la vassalité d'une maison opulente. Le contentement qu'il en éprouva,

apporta déjà une amélioration notoire à son malaise. Quelques jours avaient suffi pour amener un mieux sensible; ce fut une joie universelle, quand M. Baudeloque et le jeune docteur Clérambourg de Londres, médecins habituels de la famille Bussy, déclarèrent, après un mûr examen, que le blessé était hors de danger. Malheureusement, la cécité demeurait incurable; et, s'il ne restait pas sourd tout-à-fait, du moins devait-il toujours avoir l'oreille un peu dure. Cette circonstance privait à jamais le vieillard de l'exercice de sa profession. Il fallut bien de la philosophie à l'artiste pour résister au désespoir, en se voyant ainsi privé de son gagne-pain, et forcé de renoncer à ce qui avait fait sa consolation dans sa misère, à ce sens délicat et si parfaitement exercé, par lequel il jouissait des chefs-d'œuvre harmoniques de nos grands maîtres. Heureusement la nature, si prodigieuse dans ses dons

comme dans ses contrastes, l'avait abusé lui-même en cette circonstance, en lui laissant cette erreur consolante, qui porte les gens atteints de surdité à se flatter eux-mêmes, et à se persuader qu'ils ne sont pas aussi infirmes que l'on pourrait le croire.

Quant à son avenir, il ne devait plus s'en inquiéter : Gossec et Méhul, le citoyen sénateur y aidant, lui avaient fait obtenir une petite pension sur les fonds du Conservatoire, laquelle, en définitive, ne devait servir qu'à son entretien; attendu que le protecteur d'Henriette, sous le délicat prétexte qu'il continuerait à donner ses leçons ou ses conseils à sa jeune élève, entendait que le vénérable professeur prît ses Invalides chez lui, et devînt à jamais le commensal de sa maison. Les affaires ainsi arrangées, la force de son tempérament ayant repris le dessus, le bonhomme Ménageot, à peu près remis sur ses jambes, commençait à

se faire à sa nouvelle position, qu'après tout il trouvait fort douce ; traité avec déférence par son hôte, choyé et dorlotté outre mesure par la bonne et tendre Henriette. Sa chambre, son clavecin , sa commode revenaient bien de temps en temps traverser d'un regret amer son bonheur présent , mais à prendre les choses dans la réalité, il gagnait cent pour cent au changement que lui avaient fait les circonstances ; l'appartement qu'il occupait était plus spacieux, mieux aéré que celui de la rue de Malte ; bien plus, il n'y était jamais seul, tous les loisirs de cette chère Henriette, qu'il appelait aussi sa fille, lui étaient consacrés. Le temps se passait en causeries, en petites confidences ; on faisait aussi de la musique, que le convalescent devinait plutôt qu'il ne l'entendait. Combien sa nuit eût été plus triste et plus noire encore dans sa chambrette solitaire, après laquelle il avait l'injustice de

soupirer parfois ! Tout le monde, dans l'hôtel, comblait d'égards le papa Ménageot ; jusqu'au valet-de-chambre Buffet, qui ne manquait jamais de venir s'informer de l'état de sa santé et lui tenir volontiers compagnie, surtout lorsqu'il était seul. La conversation est une grande ressource pour un vieillard aveugle, et le complaisant domestique se faisait un vrai plaisir de procurer cette douceur au nouvel hôte de son maître ; il s'amusait des récits souvent répétés du bonhomme, devenu plus bavard depuis son malheur, et il avait semblé prendre un intérêt tout particulier à l'aveu qu'il lui avait fait, un peu confidentiellement, de la visite que lui, Ménageot, avait reçu, selon toute apparence, de deux des agents de l'attentat. Curieux comme un valet, le sieur Buffet avait voulu que l'ex-professeur lui racontât en détail, et plutôt deux fois qu'une, tout ce qui pouvait se rattacher à ces hommes mystérieux ; leurs ten-

tatives pour obtenir que maître Ménageot leur sous-louât son logement, la rencontre de ces mêmes individus le soir de l'attentat, leur signalement, leurs paroles, rien ne semblait indifférent à cet honnête domestique, friand de nouvelles. Il avait été jusqu'au point de demander au ci-devant locataire de la rue de Malte, si ses souvenirs étaient assez présents pour reconnaître à leur accent ces individus, dans le cas où ils lui seraient présentés ; hypothèse bien folle, car, en supposant que ces hommes fussent arrêtés, il était impossible que M. Ménageot les reconnût avec certitude, privé de la vue, et n'entendant qu'imparfaitement ; circonstance fâcheuse et qui semblait vivement contrarier ce brave Buffet, qui était un excellent citoyen, et qui aurait voulu de grand cœur, voir les coupables entre les mains de la justice, tant leur crime lui paraissait odieux.

Des récits du bonhomme et des rapports venus d'autre part, Buffet, en homme intelligent avait conclu que c'était Saint-Réjant lui-même et son domestique Carbon qui avaient été se proposer pour locataires au musicien, dans l'intention fort évidente de profiter des croisées donnant sur la rue, pour lancer des grenades, des fusées à la congrève ou tout autre projectile incendiaire sur le passage du premier Consul. Bien plus, M. Ménageot était la cause innocente de l'attentat exécuté si audacieusement en pleine rue; car son refus de céder son logement, avait obligé les conspirateurs à changer de système, à recourir à une machine infernale; il était clair aussi que c'était ces mêmes hommes, assistés de Limoëlan, qui avaient conduit la charrette meurtrière.

Fort de ces indices quelque faibles qu'ils fussent, l'adroit Buffet en avait profité auprès des autres maîtres qu'il servait en sous-œuvre

dans un autre quartier. Le signalement exact du cheval et de la charrette lui avait aussi été d'une merveilleuse ressource, pour découvrir l'endroit où les coupables avaient remis pendant quelque temps l'animal et le véhicule. Or, comment le citoyen doublement officieux Buffet savait-il le nom du principal acteur du drame sauglant de nivôse? Voilà ce qui peut sembler mériter quelque intérêt, et ce que nous tâcherons d'expliquer de notre mieux. L'ex-commissaire de la police Lenoir, Duruisseau, mouchard à la demi-solde, s'était volontiers rapproché de M. le valet-de-chambre, qui, pour se mettre bien avec les espions subalternes, et les mettre en œuvre dans l'occasion, se montrait libéral envers eux et leur payait quelquefois largement à boire.

Dans une précédente rencontre de cabaret borgne, le Duruisseau, qui n'avait guère pour mission que de battre le pavé de Paris sur les

talons des officiers chouans, à raison de vingt-cinq centimes par tête, avait conté ingénument au dit Buffet, que le plus audacieux et le plus entreprenant de tous ces Vendéens, était un jeune officier de l'ancienne marine royale, très chaud royaliste, parent de Charrette, et ayant servi d'aide-de-camp à Georges Cadoudal dans les dernières guerres. L'indiscret Duruisseau, fort intempérant de la langue, lorsqu'il était entre deux vins, avait ajouté à ces détails que ce Breton suspect était un blond aux yeux bleus, un peu grêle de corpulence, mais de tournure agréable et bien pris dans sa taille; que, loin d'avoir adopté les modes excentriques du feu Directoire, il conservait publiquement et religieusement l'uniforme demi-civil, demi-militaire des révoltés de l'Ouest, et que ses amis entre eux le nommaient le gentil chevalier de Saint-Réjant. Autre observation : Le gentil chevalier ne

marchait jamais sans être accompagné d'un serviteur affidé, homme de quarante ans environ, de haute stature et d'une physionomie sombre et grave, qui se nommait Carbon.

Or, ces signalements étaient en parfait rapport avec ceux des deux individus qui avaient visité M. Ménageot dans son domicile de la rue de Malte, quelques décades avant l'explosion; ces mêmes hommes se retrouvaient conduisant l'infemale charrette et déguisés, le soir même et sur le lieu de l'attentat.

Mais l'honnête professeur assure que les malfaiteurs étaient au nombre de trois. Messieurs les *policemen*, parfaits observateurs, avaient remarqué que, depuis le 5 nivôse, le chevalier de Saint-Réjant, son fidèle Carbon, non plus qu'un autre officier vendéen, nommé Picot de Limoëlan, n'avaient circulé dans Paris comme à leur ordinaire; donc ils se cachaient; et pourquoi se cachaient-ils s'ils n'é-

taient pas les coupables? Tout cela était de la dernière évidence ; et messire Buffet fut fort bien accueilli lorsqu'il porta dans les bureaux ces renseignements appuyés de tant de probabilités. Ce fut un triomphe pour lui, lorsque, sur ses indices, Carbon, valet de la conspiration, fut arrêté. Ce malheureux, tout dévoué qu'il était, pris au dépourvu, intimidé, effrayé, finit par trahir son maître. Tous deux furent jugés et décapités le 50 germinal (20 avril 1801).

Le jour de l'arrestation de Saint-Réjant, le valet-de-chambre Buffet, ayant reçu une gratification assez convenable et la promesse formelle d'être employé activement dans la police de sûreté générale qui s'organisait, se présentait plus joyeux que de coutume pour coiffer et habiller son maître. M. le sénateur allait ce jour-là à une réception au palais des Tuileries; il était pressé, et tout indulgent

qu'il était, il ne put s'empêcher de faire quelques reproches à son citoyen officieux, dont il remarquait depuis quelque temps les absences fréquentes. En effet, le sieur Buffet, dans sa double fonction de valet-de-chambre et d'agent secret de la police, négligeait nécessairement l'une au profit de l'autre. Il s'excusa de son mieux auprès de son excellent patron, prétextant quelques affaires de famille qui l'avaient distrait un peu de son service.

— N'en parlons plus, mon cher Buffet, avait dit le magistrat, vous m'êtes attaché, je le sais; tâchez d'être plus exact à l'avenir.

Tout en lui passant son habit de réception, le valet crut annoncer une bonne nouvelle à son maître, qu'il savait, par position, dévoué au gouvernement, en lui apprenant que le principal agent de la machine infernale était enfin arrêté et que c'était le chevalier de Saint-Réjant.

— Saint-Réjant ! s'écria le sénateur en pâ-
lissant tout-à-coup, Saint-Réjant ! Vous en
êtes bien sûr ?

Le valet ne jugea pas à propos d'expliquer
comment il était plus sûr qu'un autre de la
chose ; il pâlit à son tour, effrayé de l'effet qu'il
venait de produire.

— Comment, reprit-il, Monsieur le séna-
teur connaîtrait-il ce scélérat ? Ah ! je ne puis
le croire !

— Non, pas positivement, reprit M. Bussy
en se remettant de son mieux ; mais je m'indi-
gne, je m'afflige de voir aux rangs des crimi-
nels un jeune homme qui m'était recommandé.

— Ah bah !

— Sans doute, il est venu me voir une fois
ou deux au commencement de l'hiver ; et s'il
eût suivi mes conseils, il n'en serait pas là.

— Il est venu ici ! par exemple ! et je ne l'ai
pas vu ! exclama le domestique ébahi.

— Et c'est vous qui lui avez ouvert la porte, fit le sénateur du ton de l'indifférence. Après tout, pourquoi ne vous dirais-je pas la vérité, mon cher Buffet ? Je connais votre dévouement pour moi et votre discrétion. Il y a cinq ou six mois, je reçus une lettre de Vienne, elle me venait d'une personne à laquelle je porte un vif intérêt ; cette personne, qui habite maintenant l'Allemagne, après avoir résidé longtemps en Angleterre, me recommandait un jeune officier vendéen, son parent, dont elle connaissait la tête chaude et les opinions exaltées. Elle me suppliait d'éclairer, de guider ce jeune homme capable de quelque entreprise audacieuse, d'un crime peut-être ; et, si vous l'avez remarqué dans le temps, Buffet, cette lettre m'agita violemment ; les antécédents de ce jeune fanatique, sa présence à Paris, étaient de nature à me compromettre ; car celui dont je vous parle est le chevalier de Saint-Réjant. Encore aujourd'hui,

s'il est vrai que son nom figure parmi des criminels d'État, au nombre des auteurs de l'horrible attentat de nivôse, cela peut me faire le plus grand tort.

— Rassurez-vous, Monsieur le sénateur, reprit Buffet en donnant un dernier coup de brosse à l'habit de cérémonie de l'homme d'État; vos antécédents parlent assez pour vous, votre dévouement à la république est connu; il est impossible que l'on vous soupçonne de connivence avec des royalistes enragés et des assassins. Je sais bien qu'il y a, de par le monde, et surtout à Paris, des délateurs maladroits, des patriotes soi-disant d'un zèle exagéré, qui voient des conspirateurs partout et dans tous les partis; M. le ministre Fouché et le premier Consul lui-même se moquent de ces terroristes et ne croient pas à leurs rêveries. N'a-t-on pas accusé et mis en jugement mademoiselle de Cicé, une sainte fille, pour

avoir donné asile sans le savoir, à un de ces maudits Bretons? Mais M. Bellard, l'avocat, a très bien prouvé qu'elle était blanche comme neige en cette affaire. N'a-t-on pas arrêté à Montpellier, département de l'Hérault, le pacifique M. Nolin, agent de change de Paris, qui revenait des eaux, que l'on a mis au secret et ramené de brigade en brigade, lui soutenant mordicus, qu'il était M. de Limoëlan, déguisé en malade? Et quand on a d'abord soupçonné les Jacobins et les septembriseurs; n'a-t-on pas commencé par exiler deux cent-vingt-trois individus, sans autre preuve contre eux que d'avoir fait partie, dans le temps, des anciens clubs révolutionnaires? On a été jusqu'à signaler M. Regnault de Saint-Jean-d'Angély, parce qu'il est du département des Deux-Sèvres; M. Rœderer, qui est un bon citoyen et un ami de la liberté. On a cherché aussi à attaquer d'autres personnages importants du Conseil d'État,

M. Réal , comme Babouviste , parce que c'est lui qui , dans le temps , a défendu Babœuf à Vendôme. Enfin n'a-t-on pas vu sur les listes de proscription , et comme ayant pris part à l'attentat du 5 nivôse , le citoyen Baudrais , qui est juge à la Guadeloupe depuis cinq ans ; et l'ancien greffier du tribunal révolutionnaire , M. Paris , qui est mort depuis six mois dans la rue Picpus , division des Quinze-Vingts , huitième arrondissement ?

— Et d'où diable savez-vous tant de choses , Monsieur Buffet , et avec des détails aussi minutieux , s'écria M. Bussy de Compiègne , aussi surpris qu'émerveillé des connaissances étendues de son valet de chambre ?

— Oh ! rien de plus simple , fit l'imprudent Buffet , s'apercevant qu'il s'était trahi assez gratuitement , je lis les papiers , vous recevez pas mal de gazettes , et je fréquente volontiers plu-

sieurs cafés, où j'apprends des nouvelles de toute main.

— C'est bon, c'est bon, dit l'ex-conventionnel, donnez-moi mon chapeau; et si vous voulez que nous fassions bon ménage ensemble, lisez moins de journaux, fréquentez moins les cafés et soyez plus attentionné à remplir vos devoirs. M. le sénateur monta en voiture pour se rendre aux Tuileries.

Malgré les paroles consolantes de son factotum, il n'était pas parfaitement rassuré sur sa position. Dans tous les cas, quand bien même ses relations, fort légères, avec ce jeune conspirateur vendéen, ne le compromettraient pas personnellement; l'arrestation de cet écervelé contrariait ses desseins et rendait impossible la requête, qu'il était décidé la veille encore, à présenter à Bonaparte, supplique tendante à rappeler en France une famille dès longtemps

émigrée et errante, plus malheureuse que coupable.

— Le moment est plus mal choisi que jamais, se disait-il avec amertume; je voulais parler aujourd'hui-même; mais ce serait maladresse et folie, alors qu'un des membres de cette famille est sous le couteau de la loi, prévenu d'un attentat horrible.

C'est sous l'influence de ces pensées, assez tristes qu'il entra au palais, préoccupé et craintif, comme il l'était toujours involontairement, chaque fois qu'il se trouvait en présence du chef de la république.

Cette fois, il fut saisi d'un mouvement nerveux qu'il eut bien de la peine à dissimuler; car, à peine était-il entré dans les salons, se composant un visage calme et grave, que le premier Consul s'empara de son bras et l'entraîna comme mystérieusement dans ce que l'on appelait la galerie de Diane. Le pauvre sé-

nateur , inquiet , tremblant , ne douta pas , pour le coup , qu'il ne fut question de la grande affaire dont il faisait un mystère si impénétrable , même à ses plus intimes .

Le général savait tout , nul doute qu'il allait lui dire : Ah ! ah ! Monsieur le député de la Convention , vous êtes un habile comédien , qui avez pris le soin prudent de vous ménager des portes ouvertes dans tous les partis . Réformateur avec Necker , modéré avec les Girondins , vous vous trouviez sur vos jambes sous le Directoire et au 18 brumaire ; ce qui ne vous empêchait pas d'avoir des liaisons fort intimes et une correspondance réglée avec une certaine dame de noble souche , fort peu républicaine au fond du cœur , cousine germaine de Charette , tante à la mode de Bretagne de Saint-Réjant , habitant pour le quart-d'heure entre Baden et Carlsruhue , où elle fait des caquets avec

le duc d'Enghien et quelques bravaches de l'armée de Condé.

Mais, loin de là : le petit Bonaparte ne parla pas plus du chevalier de Saint-Réjant et de ses entours, que si la machine infernale n'eût jamais existé ; il ne dit pas un mot de la certaine dame d'outre-Rhin , cousine de Charette ; ce qui remit du baume dans le sang de son interlocuteur et le persuada qu'il ne savait rien. Le consul , tout au contraire, le caressa de paroles flatteuses, le complimenta sur les sages idées législatives et d'administration qu'il avait émises au Sénat , sur ses discours et sur quelques vues d'amélioration qui étaient en partie les siennes. Puis, la conversation devenant plus intime , le général sonda le sénateur sur ses connaissances en diplomatie et même en finances ; il appréciait déjà suffisamment son mérite comme jurisconsulte. Ils causèrent ainsi environ une demi-heure, ce qui était une

faveur bien rare de la part d'un homme aussi expéditif et aussi avare de son temps que le jeune général. Bien des témoins de ce colloque intime et presque amical en furent jaloux, et ne manquèrent pas d'en tirer mille conjectures plus ou moins vraisemblables. Les uns prétendaient que Monsieur le sénateur Bussy de Compiègne allait passer à la présidence de la cour de cassation; d'autres le faisaient chef de la trésorerie, ministre des relations extérieures, et l'installaient déjà dans l'hôtel de la rue du Bac; on allait jusqu'à le nommer grand-juge et ministre de la justice au lieu et place de monsieur Régnier; enfin secrétaire d'état en remplacement de ce bon Monsieur Maret, qui fut fait depuis duc de Bassano.

Mais tous ces bruits dénués de fondement tombèrent devant les colonnes du *Moniteur Universel*, qui annonçait, quelques jours après, que M. le sénateur Bussy de Compiègne,

ex-député à la Convention , chargé d'une mission particulière par les consuls , partait pour un long voyage , pendant lequel il devait présider la *consulta* législative de la république Cisalpine ; former six départements du Piémont ; asseoir les bases des traités par lesquels l'Espagne nous abandonnait le territoire de Parme ; et les états de Naples , celui de l'île d'Elbe , de Porto-Longone et la principauté de Piombino. De là le plénipotentiaire devait se rendre à Rome pour y régler avec le Saint-Siège les préliminaires du concordat , et enfin se transporter à Berne , pour s'entendre avec la diète helvétique ; ce qui devait amener plus tard la Confédération Suisse , dont le général Bonaparte se déclarait le médiateur.

C'était encore un nouveau coup de fortune bien subit, bien inattendu, et un témoignage de confiance auquel il devait être d'autant plus sensible. Le bon sénateur, toutefois, ne quitta

pas Paris sans quelques regrets; car à vue d'œil, tant de travaux divers devaient exiger une absence d'une ou deux années; mais le maître avait parlé, il fallait se taire, remercier et partir sans retard. Il partit donc, mais plein de dévouement et forcé à l'admiration envers le jeune consul qui, le tirant de la foule, l'avait élevé en moins d'une année jusqu'à la dignité d'ambassadeur. Il monta dans sa chaise de poste, accompagné cette fois de deux secrétaires, en s'écriant : décidément ce petit Bonaparte est un grand homme.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE.

Chapitres.	Pages.
INTRODUCTION.	1
I. Sur une grande Route.	15
II. Dans un Dortoir.	57
III. Dans un Salon.	57
IV. Dans trois Cabinets.	85
V. Devant un Piano.	119
VI. Entre Chien et Loup.	201
VII. Entre deux Lanternes.	231
VIII. Entre deux Bougies.	251
IX. Entre deux Bouteilles.	255
X. Dans une petite Chambre.	287





